

ÉDITION N°22

DOGMA

REVUE DE PHILOSOPHIE ET DE SCIENCES HUMAINES

DOI [HTTPS://DOI.ORG/10.46805/DOGMA](https://doi.org/10.46805/DOGMA)  
ISSN 2726-6818

L'HIVER

- 2023 -

- JOSEPH STROBERG -

- RAPHAËLLE MIRA -

- MARCO ANDREACCHIO -

- JAMES H. CUMMING -

- MICHEL GAY -

- DAVID CUMIN -

- OLEG MALTSEV -

- LUCIEN OULAHBIB -

- LILIANE MESSIKA -



# DOGMA

REVUE DE PHILOSOPHIE ET DE SCIENCES HUMAINES

DOI [HTTPS://DOI.ORG/10.46805/DOGMA](https://doi.org/10.46805/DOGMA)

ISSN 2726-6818

# COMITÉ ÉDITORIAL



## **CHIEF EDITOR - Dr. HDR Lucien Samir Oulahbib**

French thinker, author, sociologist, and political philosopher who teaches in Lyon, France. In past he was a host at radio Paris 80 and was a reporter, also Lucien Oulahbib was an editor of Magazine Sans Nom, Citizen K. and Technikart, and worked as a freelance journalist for Esprit Critique, Dogma, Marianne and Tumulte.



## **ASSISTANT EDITOR - Isabelle Saillot**

Docteur du MNHN, fonde le Réseau Janet en 2011 et en est depuis la coordinatrice. C'est après une Maîtrise de Physique (Univ. Paris-7) suivie de quelques années au sein d'un laboratoire de physique du CNRS, qu'elle effectue un DEA puis un Doctorat de psycho-anthropologie.

# MEMBERS OF THE EDITORIAL BOARD



## **Liah Greenfeld**

«The great historian of nationalism», is an Israeli-American Russian-Jewish interdisciplinary scholar engaged in the scientific explanation of human social reality on various levels, beginning with the individual mind and ending with the level of civilization.



## **David Cumin**

Maître de conférences (HDR), chargé de cours en science politique et en droit public. Responsable pédagogique de la Licence Droit-Science politique. Responsable pédagogique du Master Relations internationales (RI), 1ère et 2ème années, Enseignement présentiel et Enseignement à distance (EAD).



## **Sylvain Gouguenheim**

Historien médiéviste et essayiste français. Son ouvrage Aristote au mont Saint-Michel, publié en 2008, a fait l'objet de vives discussions dans les médias. Il a été maître de conférences à l'université Paris-1 Panthéon-Sorbonne et membre du Laboratoire de Médiévistique occidentale de Paris, professeur des universités à l'ENS Fontenay-Saint-Cloud (ENS LSH de Lyon).



### **Oleg Maltsev**

World-renowned European scholar, head of the “The Memory Institute,” named after G.S. Popov; author of exceptional scholarly works in criminology, psychology, and philosophy. Presidium member of the European Academy of Sciences in Ukraine (EUASU). He has been engaged in scientific work for nearly 30 years and conducting field research with “Expeditionary Corps” worldwide for more than eight years to explore how different nations and rulers attained power throughout history.



### **Elvira Groezinger**

German literary scholar, journalist and translator. studied at the University of Heidelberg German Literature and Translation (Translator’s Diploma) and at the University of Frankfurt on the Main German Literature and Jewish Studies. Doctorate in General and Comparative Literature from the Freie Universitaet Berlin. She was scientific researcher at several Research Institutes, including the Deutsches Polen Institut in Darmstadt.



### **Claude Kayat**

Franco-suédois, né en 1939 à Sfax, Tunisie, et vivant en Suède depuis 1958, j’ai publié à ce jour 9 romans dont 4 primés et 2 traduits en plusieurs langues. Je suis aussi l’auteur de 29 pièces de théâtre: Mohammed Cohen, (Éditions du Seuil 1981, Prix Afrique Méditerranéenne 1982, traduit en anglais, en allemand et en suédois (4 éditions) et en hébreu.



### **Marco Andreacchio**

Titulaire d’un doctorat (Université de l’Illinois) conféré pour son interprétation des classiques de la philosophie sino-japonaise en dialogue avec leur contrepartie occidentale, ainsi que d’un doctorat (Université de Cambridge) conféré pour son travail sur l’interprétation par Dante de l’autorité religieuse.



### **Teresita Dussart**

Titulaire d’un doctorat (Université de l’Illinois) conféré pour En la actualidad Consultora en inteligencia estratégica para América Latina. Antes, EMEA Security Manager at Merck Sharp&Dohme (Roma, Italia). Antes, Directora de Operaciones para Geos International. Antes, Senior Director Kroll Associates, en ambos casos en París.



### **William Neria**

Doctor of Philosophy from Paris-Sorbonne University and Ph.D. from Laval University in Quebec City, Canada. He defended thesis in 2017: *The myth of the cave*. It published by editions du Cerf in 2019, titled: “*Le mythe de la caverne*”. He wrote a Master 2 thesis in philosophy at the Sorbonne, under the supervision of Professor François Chenet, titled: *The overcoming of reason and the Experience of the Absolute*.



### **Isabelle Grazioli-Rozet**

Germaniste, maître de conférences à l’université Jean-Moulin-Lyon III. Elle a écrit de nombreux articles sur Ernst Jünger dans diverses revues d’idées, comme *Enquête sur l’histoire et un ouvrage*, paru en 2007 chez Pardès : *Ernst Jünger*, dans la collection « *Qui suis-je ?* ». Elle revient pour PHILITT sur la rencontre intellectuelle entre Ernst Jünger et Mircea Eliade qui aboutit à la création de la revue *Antaios*.



### **Chantal Delsol**

Philosophe (philosophie politique et histoire des idées politiques), romancière, éditorialiste, professeur émérite de philosophie politique et membre de l’Institut (Académie des Sciences morales et politiques). Elève et disciple de Julien Freund, elle prépare avec lui sa thèse d’Etat ès-Lettres en philosophie « *Tyrannie, Despotisme, Dictature dans l’antiquité greco-romaine* ».



### **Pierre-André Taguieff**

Philosophe, politologue et historien des idées, est directeur de recherche au CNRS, rattaché au Centre de recherche politique de Sciences Po (CEVIPOF, Paris). Il a enseigné à l’Institut d’études politiques de Paris de 1985 à 2005. Ses domaines de recherche vont du racisme et de l’antisémitisme au nationalisme, au populisme et à l’eugénisme.



### **Benoît Rittaud**

Enseignant-chercheur en mathématiques, maître de conférences à l’université Paris 13, au sein du laboratoire d’analyse, géométrie et applications (Institut Galilée). Il a écrit de nombreux ouvrages de vulgarisation. Il est en particulier l’auteur du *Mythe climatique* (Seuil, 2010). Il est aujourd’hui directeur de la collection « *Grandeur Nature* » aux éditions de l’Artilleur.

# CONTENT

<b>VIE ET MORT DE LA COMMUNICATION. COMMENT « ÊTRE »</b>	
<b>ENSEMBLE ?.....</b>	<b>8</b>
<i>Dr. Lucien Samir Oulahbib, Dr. Isabelle Saillot</i>	
<b>LES FONDEMENTS DE LA COMMUNICATION.....</b>	<b>12</b>
<i>Par Joseph Stroberg</i>	
<b>QUE NOUS « COMMUNIQUE » LA MALADIE ?.....</b>	<b>17</b>
<i>Par Raphaëlle Mira</i>	
<b>TWITTER FILES, HISTOIRE D'UNE CONSPIRATION.....</b>	<b>49</b>
<i>Par comitecedif</i>	
<b>AGAINST FLATTERY: CONSPIRING WITH GOD.....</b>	<b>54</b>
<i>by Marco Andreacchio</i>	
<b>TIME AND ETERNITY.....</b>	<b>58</b>
<i>by James H. Cumming</i>	
<b>L'ÉCOLOGIE TYRANNIQUE : DES ILLUSIONS AU CAUCHEMAR .....</b>	<b>69</b>
<i>Par Michel Gay</i>	
<b>PHILOSOPHIE DES RELATIONS INTERNATIONALES II : (SUITE)</b>	
<b>LA PHILOSOPHIE DE LA « PLURALITÉ DU MONDE » II.....</b>	<b>74</b>
<i>Par David Cumin</i>	
<b>SOURCES AS FUNDAMENTAL PILLARS OF SCIENCE.....</b>	<b>88</b>
<i>by Dr. Oleg Maltsev</i>	
<b>SUICIDE ÉNERGÉTIQUE. ARTICLE L100-4.....</b>	<b>93</b>
<i>Version en vigueur depuis le 25 août 2021</i>	
<b>RECENSION. ISRAËL/PALESTINE, DES CONSTRUCTIONS</b>	
<b>NATIONALES EN MIROIR.....</b>	<b>96</b>
<i>Par Lucien Samir Oulahbib</i>	
<b>UN JUIF SUR LE MONT DU TEMPLE ET C'EST LA GUERRE.....</b>	<b>104</b>
<i>Par Liliane Messika</i>	



## TANGO

# VIE ET MORT DE LA COMMUNICATION

## Comment « être » ensemble ?



Dr. Lucien Samir Oulahbib



Dr. Isabelle Saillot

Les remarques -allant ici jusqu'au désaccord- n'empêchent pas *notre* volonté, à Dogma, de penser *tout* réel jusqu'au bout des « dogmes »; car il s'agit moins de les dénoncer en soi (à la façon des « a priori » toujours posés cependant négativement par la *Vulgate*, même s'ils sont toujours vérifiés avant d'être éventuellement *dépassés*...) que de prendre acte de la réalité cumulative des résultats obtenus objectivement dans le domaine de la Connaissance; ce qui se différencie des idéologies propres au domaine de l'Opinion qui sont plus liées à la flexion de la Croyance que celle du Doute au fondement de la démarche non seulement logique (si a alors b) mais également rationnelle (*si a alors b si et seulement si a peut se lier à b*); d'où d'ailleurs le titre même de la revue « Dogma » soulignant l'ambivalence du « dogme » en ce sens où en l'absence d'un regard extérieur au résultat dit « acquis » les pesanteurs institutionnelles font que ce dernier sera considéré comme « clos » alors que de nouvelles découvertes peuvent non pas l'infirmier mais le repositionner dans l'espace conceptuel du réel concerné: Galilée n'infirmier pas le *lien* entre la Terre et le Soleil, pas plus qu'Einstein celui de la présence gravitationnelle au niveau *macro*...

Pour esquisser la matrice souhaitée dans ce numéro partons de cette double proposition (aujourd'hui soumise à des attaques intolérantes (et donc, déjà, anti-vol-

tairiennes) telles celles subies par [le café laïque de Bruxelles](#) et aussi [en France](#)...):

a/ un *homme* « communique » bien plus différemment avec un autre homme et surtout particulièrement bien plus avec une femme lorsque cela se passe plutôt en situation d'interaction, un espace symbolique plus « libre », que celui de l'interdépendance, plus « astreignant »; c'est-à-dire respectivement sans un « objet » déterminé préétabli d'une part, ou lié à un rôle qui contraint d'autre part;

b/ par ailleurs il se trouve que la *distinction* sexuelle est bien délimitée, du moins en très grande majorité (hormis les hermaphrodites et assimilés) non seulement anatomiquement mais psychologiquement entre hommes et femmes ([Joseph Nuttin, Théorie de la motivation humaine Louvain, 1980, P.U.F, p. 166](#)); ce qui fait que cette altérité, singulière, instantanément se « communique » malgré les spécificités de l'un et l'autre espace symbolique (interaction et interdépendance) et ce bien encore plus lorsque l'attraction *sensible* positive pour l'autre sexe matrice d'emblée ces deux espaces, c'est-à-dire fait encore plus varier dans l'imaginaire l'intuition immédiate élaborant des hypothèses plus spécifiques quant à l'apport *original* apporté en ce sens où cela se *distingue* d'une rencontre homme/homme, femme/femme (comme l'indique Plutarque dans *Dialogue sur l'amour* bien

mal compris par exemple<sup>1</sup>) tout en sachant cependant que cela se perçoit un peu plus dans l'interaction que dans l'interdépendance<sup>2</sup>.

Néanmoins, lorsqu'il est question maintenant d'analyser plus distinctement cette « communication » singulière propre à cette autre altérité, celle d'un humain à un autre humain et ce au-delà de sa différence sexuelle ou citoyenne (voir sur ce dernier point l'éditorial du numéro 20, automne

---

<sup>1</sup> Éditions mille et une nuits, 2004. Michel Foucault en travestit la portée dans *Le souci de soi* en posant que les relations homme/femme et mari/femme s'y seraient établies comme modèle érotique en disqualifiant l'homosexualité; alors que pour Plutarque il s'agissait de faire admettre que la femme, *aussi*, peut aimer; surtout du point de vue d'un dépassement de la division amour vulgaire/amour noble, une relation hétérosexuelle peut devenir incomparable si elle articule, et fait durer, dans la même personne, amour physique *et* amour spirituel, le mariage venant couronner une telle relation et non la fonder. Plutarque se révoltait ainsi contre l'infériorisation de la femme jugée indigne d'amour, considéré comme l'apanage du seul sexe masculin. Plutarque s'oppose à l'homosexualité de son époque précisément sur ce point; non pas donc en tant que telle, mais parce que celle-ci lui paraît restrictive, incomplète; par exemple lorsque l'amour spirituel et l'amour physique y sont opposés; toute une position qui semble alors bien plus complexe que ce qu'en avait raconté, en l'appauvrissant, Foucault (in *The care of the self, volume 3 of The History of Sexuality*, New York, traduit du français par Robert Hurley, Vintage books, a division of Random House, 1986, p. 199. Page 264 dans l'original français, Paris, Gallimard, 1982.).

<sup>2</sup> En situation d'interdépendance seul le rôle d'agent social (lié à la compétence dédiée) prévaut, ce qui concerne indifféremment homme ou femme; en situation d'interaction par contre les rôles du sujet (caractère conatif du Moi et tempérament singulier du Je: idiosyncrasie) et d'acteur politique (créateur de réseaux) sont plus « ouverts » voir des précisions ici: [Comment évaluer l'action humaine en fonction d'un développement durable du Soi?](https://dogma.lu/txt/LSO-PoilitiqueAction.htm) et <https://dogma.lu/txt/LSO-PoilitiqueAction.htm>

2022) il se trouve qu'une certaine Tradition nous a montré que tout un travail de *défi-nition* accompagne en permanence cette balance entre interdépendance et interaction eu sein de cette altérité humain/humain: car il s'agit d'un travail de définition très aigüe du fait des enjeux fondateurs touchant d'un part à la logique d'attraction à la façon des affinités électives de Goethe (*si a alors b*) et d'autre part à la raison ou signification conséquentielle de cette attraction-là (*si a alors b si et seulement si* cette attraction ou « lien » est politiquement -constitutionnellement/juridiquement- religieusement -eschatologiquement- éthiquement téléologiquement- économiquement et socialement -entéléchiquement- possible, c'est-à-dire du point de vue déjà du renforcement ou à l'inverse de l'amenuisement micro (intrinsèque) et macro (zone d'influence) de la polarité ou unité d'action considérée (individu, couple, *oikos*, *Politie*...).

Certes, ce « jeu » entre logique et raison est, d'une part, plus qu'une interface, car s'y insère du conflit permanent (à propos des *limites* régies par le juridique entre droit et devoir) dont la dialectique n'aboutit pas toujours par le dépassement (le franchissement d'une *limite* en effet peut coûter) et donc peut aboutir sur la rupture, le « divorce »; d'autre part ce « jeu » entre logique et raison se déroule toujours à partir de ces filtres rationnels fondamentaux d'un être ensemble (politique religieux éthique économique...), eux-mêmes se concrétisant en filtres familiaux, économiques, culturels, religieux, politiques, sociaux...) et également tamisés selon divers statuts et positions, le tout scandant (ralentissant accélérant empêchant) toute une hiérarchie d'affinité (ou pas) allant, surtout hors interdépendance (mettant en scène plutôt l'agent que le sujet et/ou l'acteur) de la sympathie à la camaraderie complice, en passant par l'amitié sur le temps long, jusqu'à l'amour

(et leur inverse en cas de non affinité) qui peut parfois forcer l'intuition jusqu'à devenir harmonie immédiate; du moins si, pour ce dernier stade, toutes les conditions sont réunies; autrement, l'amitié en sera, seule, le stade ultime.

Mais, aujourd'hui, et comme cela se voit dans l'intolérance quasi anti-démocratique empêchant, littéralement, tout débat (de tout ordre d'ailleurs) il semble bien que sous prétexte d'observer que les « mêmes » problèmes se posent quant à ce jeu entre logique et raison lorsqu'il y a, ou non, altérité *sexuelle*, un nouveau discours idéologique de type *idéaliste* (au sens bien plus léniniste que platonicien<sup>3</sup>) veut s'imposer de manière non seulement hégémonique mais totalitaire: ainsi son Idée sera *posée* comme Le programme à faire quoiqu'il en coûte; tout en se présentant plutôt et bien sûr sous des traits pseudo « égalitaires, alors qu'il s'avère en fait très discriminant, surtout lorsqu'elle prétend par exemple *faire* prédominer jusqu'à même l'imposer *manu militari* cette nouvelle *communication* univoque indifférenciée et posée en *apriori* comportemental obligé, sous peine d'être marginalisé (ou la « mort » médiatique et le « placard » social).

Ce nouveau discours idéaliste posant, presque *tel Quel*<sup>4</sup>, un tel Programme facilite en réalité l'affairisme le scientisme et l'hygiénisme s'articulant aujourd'hui en globalisme cybernétique uniformisant; il n'a donc rien de « révolutionnaire » « progressiste » mais plutôt obscurantiste et rétrograde: cette nouvelle matrice communicationnelle pose ainsi que la singularité qu'elle soit sexuelle, psychique, religieuse, politique, économique, se voit soit effacée soit banalisée, les deux sexes *étant* réduits à leurs corps combinés en ruban de Möbius, forcés à s'indifférencier

<sup>3</sup> <https://www.espritcritique.org/0503/esp0503article14.html>

<sup>4</sup> <https://journals.openedition.org/transtexts/436>

en toutes circonstances et sur n'importe quel objet jusqu'à se démultiplier en permanence dans une sorte de « diff-errance » sans unité (tel un film sans scénario) alors que, ironie de la chose, d'aucuns insistent bien ces temps-ci à établir et intégrer au cœur même de l'orthographe voire de la grammaire une différence langagière marquant le féminin se distinguant du masculin jugé pas assez « neutre » (tous/toutes, é/e...)...

Or, ce féminin, ainsi formellement revendiqué, sera cependant lui aussi *effacé* dans le comportement lui-même: ainsi le masculin pourrait paraît-il « enfanter » ou encore un homosexuel devenir hétérosexuel, ou *ni* l'un *ni* l'autre ou l'un *et* l'autre, bref, toute une combinatoire certes possible *logiquement* (et encore au vu des efforts cybernétiques à accomplir, tout l'appareillage artificiel à greffer) mais guère *rationnellement*, significativement, au sein de l'être-ensemble; surtout celui s'instituant aux interstices des interactions et des interdépendances: allant par exemple du plus rude (ne pas tenir la porte au sexe opposé, ne pas s'effacer, ne pas ouvrir la portière, ne pas inviter, ne pas offrir des fleurs, et in fine ne pas nommer homme et femme mais en danse Tango SciencePo/Paris « leader » et « follower »<sup>5</sup>...) au plus sophistiquée (ne pas complimenter une nouvelle coiffure, une allure vestimentaire, une pres-tance, ne pas enfanter tant que ce « droit » ne serait pas « démocratisé ») faisant ainsi pendant à son extrême aux comportements inverses par trop marqués comme mélanger les « genres » lorsqu'une femme intervient, évaluant par exemple surtout le physique de son sexe et non pas d'abord sa prestation.

\*

Il s'agira donc dans ce nouveau numéro (et ce seulement principalement, car d'autres

<sup>5</sup> <https://www.lefigaro.fr/vox/culture/sciences-po-paris-ignore-ce-qu-est-la-nature-du-tango-et-son-histoire-20221212>

sujets sont les bienvenus) de délimiter ce qui est aujourd'hui entendu par « communication », en quoi de nouveaux préjugés comme ceux ci-dessus altèrent les définitions des notions et par là les interactions et les interdépendances des comportements; cela peut concerner également la « communication » politique, médiatique, qui semble bien avoir par exemple basculé par certains biais dans la propagande de guerre en ce sens où il s'agit bien moins d'*informer* la population que de l'endoctriner, la « formater »; ce qui renvoie à tout un ensemble complexe de réflexions sur la nature aujourd'hui des institutions démocratiques si en effet seule la propagande désormais prévaut, les mettant alors en danger dans ce cas puisque tout débat en leur sein sur la nature de ce qu'il y aurait à in/former à mettre en forme *entre* un émetteur et un récepteur se verrait au préalable filtrer non plus dans ses « résultats » mais d'emblée par ses « sources » en ce sens où toute mise en forme s'appuyant sur tel ou tel espace symbolique (le fameux « d'où tu parles » ?) aprioriquement décriée (par qui?) serait immédiatement écartée comme on le voit aujourd'hui dans les confrontations actuelles en matière sanitaire, économique, énergétique, géopolitique...

\*  
\* \*

# LES FONDEMENTS DE LA COMMUNICATION

Par Joseph Stroberg<sup>1</sup>

jstroberg@yahoo.com

(Montréal)



Notre société moderne pense vivre à l'ère ou à l'heure de la « communication » quand transférer un message d'un continent à l'autre ne demande plus qu'une seconde ou quelques minutes selon son ampleur, alors que dans le même temps ce concept, commercialisé, implique maintenant l'art de travestir la réalité pour lui substituer une image, une illusion. Mais que signifie ou devrait signifier « communiquer »? S'il s'agissait à l'origine, ou s'il s'agit encore dans la nature de tout autre chose, a-t-on gagné, ou au contraire a-t-on perdu au change?

Si la communication est devenue rapide par le recours à des moyens technologiques et informatiques de plus en plus sophistiqués (et parallèlement fragiles), ce concept n'a pas attendu l'Homme pour s'incarner dans la Forme (les mondes formels). Déjà les animaux utilisaient des sons ou des gestes pour transmettre des informations à certains de leurs pairs: avertissements de danger, appels en vue de certaines actions, enseignement de savoir-faire, etc. Mais également, comme l'ont démontré certaines expériences et observations, les végétaux peuvent aussi communiquer entre eux, ceci en particulier en utilisant des substances chimiques diffusées dans l'air. Et

<sup>1</sup> <https://nouveau-monde.ca/joseph-stroberg/>

rien n'empêche d'envisager que les cristaux naturels eux-mêmes, s'ils sont dotés d'une forme de vie et de conscience, utilisent une forme de communication pour s'échanger des informations d'un ordre ou d'un autre. Même chose pour les planètes, les étoiles, les galaxies... d'autant plus que la physique quantique a mis en évidence l'existence de liens étranges entre les particules qui composent la matière, avec la notion d'intrication qui leur permet en quelque sorte de communiquer instantanément leur état en s'affranchissant totalement de la supposée limite de la vitesse de la lumière.

Si l'on se base sur ce qui existait déjà dans la nature bien avant l'apparition de l'être humain, la communication y existe (presque?) universellement et y remplit au moins des fonctions essentielles. Les plus importantes sont directement liées à la survie de l'espèce: avertir de dangers, apprendre à trouver de la nourriture, à se protéger, à trouver un abri, trouver un(e) partenaire pour la reproduction lorsque celle-ci est sexuée... D'autres semblent couvrir des besoins moins vitaux, mais peut-être tout aussi importants pour l'équilibre individuel et collectif: des fonctions ludiques, des partages émotionnels, la délimitation d'un espace de vie (par exemple pour la chasse),

un appel à l'exploration de territoires inconnus (en vue de découvrir notamment de nouvelles ressources)...

Quelle que soit la fonction immédiate de la communication dans les règnes végétal et animal, il apparaît que pratiquement chaque fois, on peut constater que celle-ci apporte une aide à celui qui émet le message et/ou à celui qui le reçoit. La communication dans la nature se révèle habituellement bénéfique et utile. On n'y parle pas pour ne rien dire ou pour nuire au destinataire. Et l'on peut imaginer ou supposer logiquement que la communication humaine primitive reposait sur une approche similaire.

L'observation des mondes végétal et animal, voire de certaines sociétés humaines autochtones épargnées par la « civilisation » laisse entrevoir les fondements probables de la communication dans la nature, et de manière plus générale dans le cosmos. Il s'agit à la base d'un mécanisme d'entraide destiné notamment à préserver la vie dans la Forme, à lui permettre de s'y dérouler plus facilement ou avec moins de souffrances effectives. Une forme de vie émet une demande d'aide ou offre une aide à une autre de même espèce ou d'une espèce différente face à une situation potentiellement ou effectivement problématique.

Pour que la communication passe, aboutisse, soit effective, elle doit être comprise par le receveur selon la signification, dans le sens voulu par l'émetteur. Et cela sera d'autant plus le cas que cette communication utilise un langage commun aux deux protagonistes et qu'elle n'est pas perturbée ou altérée par quoi que ce soit dans le milieu entre l'émetteur et le receveur. De ce point de vue, la communication idéale est d'ordre télépathique: un lien direct entre les deux consciences impliquées, sans le moindre support matériel qu'il soit naturel ou technologique. Dans la pratique, c'est très rarement le cas. Cela passe le plus souvent par un langage oral ou gestuel (au moins pour les

animaux et les êtres humains), et de nos jours par des moyens artificiels tels que la radio, la télévision, le téléphone, Internet...

Une communication se révèle d'autant moins efficace et apte à permettre l'action éventuellement demandée ou proposée qu'elle est basée sur un langage pauvre et/ou qu'elle utilise des intermédiaires (que ceux-ci soient vivants ou artificiels). Et un groupe d'êtres qui recourt à une communication fragilisée voit une réponse proportionnellement affaiblie à ses besoins, même vitaux. Il a alors plus de chances d'échouer dans ses objectifs et même dans sa perpétuation.

Depuis plusieurs décennies le langage utilisé dans la communication humaine s'est généralement dégradé, quelles que soient la nation et la langue maternelle considérées, car les fondements de l'instruction scolaire ont été progressivement sabotés, érodés, renversés... pour être remplacés de plus en plus souvent par des succédanés à base idéologique destructrice (tels que la théorie du genre) qui n'ont plus guère de rapport avec une connaissance et un savoir-faire à acquérir, mais bien davantage avec une entreprise de démolition de l'être humain et de la civilisation. Avec un vocabulaire de plus en plus appauvri et vulgaire, le jeune élève, puis l'étudiant ont de plus en plus de mal même à exprimer leurs émotions et ressentis. Avec l'absence de sérieuses bases dans des disciplines aptes à forger leur mental, ils deviennent des crétins, intellectuellement handicapés, tout juste aptes à servir de robots dans des entreprises de plus en plus déshumanisantes. Avec l'utilisation de machines, dont le téléphone cellulaire, pour remplacer notamment leur mémoire et leur aptitude au calcul mental, ils deviennent de plus en plus techno dépendants et à la merci des programmeurs (ou plus exactement de ceux qui ont commandé les programmes).

Alors que la technologie et l'informatique ont considérablement augmenté la vitesse et le débit des informations communi-

quées, l'Humanité n'a pas réalisé qu'ainsi elle remplaçait la qualité par la quantité, comme elle l'a fait d'ailleurs dans la plupart des autres secteurs de la vie humaine. Les réseaux dits « sociaux » ont ainsi réalisé la même décadence en matière de relations humaines et sociales: une grande quantité de prétendus « amis », mais une perte notable de liens profonds et solides. L'agriculture industrielle a obtenu un résultat similaire avec les aliments d'origine végétale comme animale: de vastes quantités disponibles (souvent gaspillées), mais de faibles qualités nutritives accompagnées de nombreux poisons (additifs alimentaires, pesticides, antibiotiques, hormones, OGM...). À causes similaires, effets similaires. Dans chacun de ces trois secteurs indiqués (comme pour les autres situations de même ordre), on ne dispose, individuellement aussi bien que collectivement, que d'un certain « volume » utile et utilisable: volume de données; volume relationnel; et volume de ressources alimentaires.

Chaque volume est le produit d'une surface (représentant la quantité, le nombre) et d'une hauteur (représentant la qualité). Si l'on augmente la quantité des données, on réduit d'autant plus leur qualité. Si l'on augmente la quantité des relations, on diminue le nombre de véritables amis. Si l'on augmente la quantité de ressources alimentaires au point d'en gaspiller beaucoup chaque jour, on réduit la qualité des aliments. L'Humanité a augmenté considérablement les possibilités et les débits de communication, avec notamment une diffusion massive de « nouvelles » chaque jour, mais les informations vraiment utiles pour l'évolution et la perpétuation de la civilisation comme des individus se trouvent de plus en plus perdues dans la masse. Comment a-t-on pu en arriver là?

Imaginons, quelque part vers le Moyen-Âge, un certain volume de communications accessibles pour l'Humanité de l'époque.

Un tel volume était à l'image d'un tube étroit, mais de grande hauteur, peut-être aussi haut qu'une montagne. Les communications étaient difficiles, peu accessibles, nécessitaient de se déplacer à pied, à cheval, en bateau... Les lettres étaient rares. Les services postaux n'existaient pas. Lorsque l'on communiquait d'un bout à l'autre d'un pays, ce n'était pas pour des affaires dérisoires, pour parler de la pluie ou du beau temps, pour s'échanger des recettes de cuisine..., mais pour des choses plus vitales et importantes.

Mais à un moment donné, les Hommes, par fainéantise, se sont mis à construire des machines pour avoir moins besoin d'utiliser leurs muscles, puis plus récemment (moins d'un siècle) à construire des ordinateurs pour avoir moins besoin d'utiliser leur cerveau. Et bien sûr, par construction, par définition, ces machines et ces ordinateurs permettent effectivement de faire certaines tâches bien plus rapidement que le permettent les muscles et le cerveau. Ils augmentent la fameuse « productivité ». Ils permettent notamment aux riches de s'enrichir encore plus vite, et aux soldats de tuer encore plus vite. Oui, mais voilà, le règne de la quantité a progressivement supplanté automatiquement celui de la qualité. On ne peut pas tout avoir. Rappelez-vous: nous ne disposons que d'un volume limité, parce que le monde matériel est lui-même limité. La Terre elle-même est un espace limité.

Si l'on tape sur le long tube vertical de la communication pour communiquer en masse et très rapidement d'un bout à l'autre de la terre, on finit par obtenir l'immense crêpe plate actuelle qui s'étend sur tous les continents: on communique en masse, mais avec une très faible qualité, notamment une faible Conscience, sans guère s'occuper de la conséquence des propos sur ceux qui les recevront. Car ce n'est plus à un seul destinataire que ceux-ci s'adressent désormais,

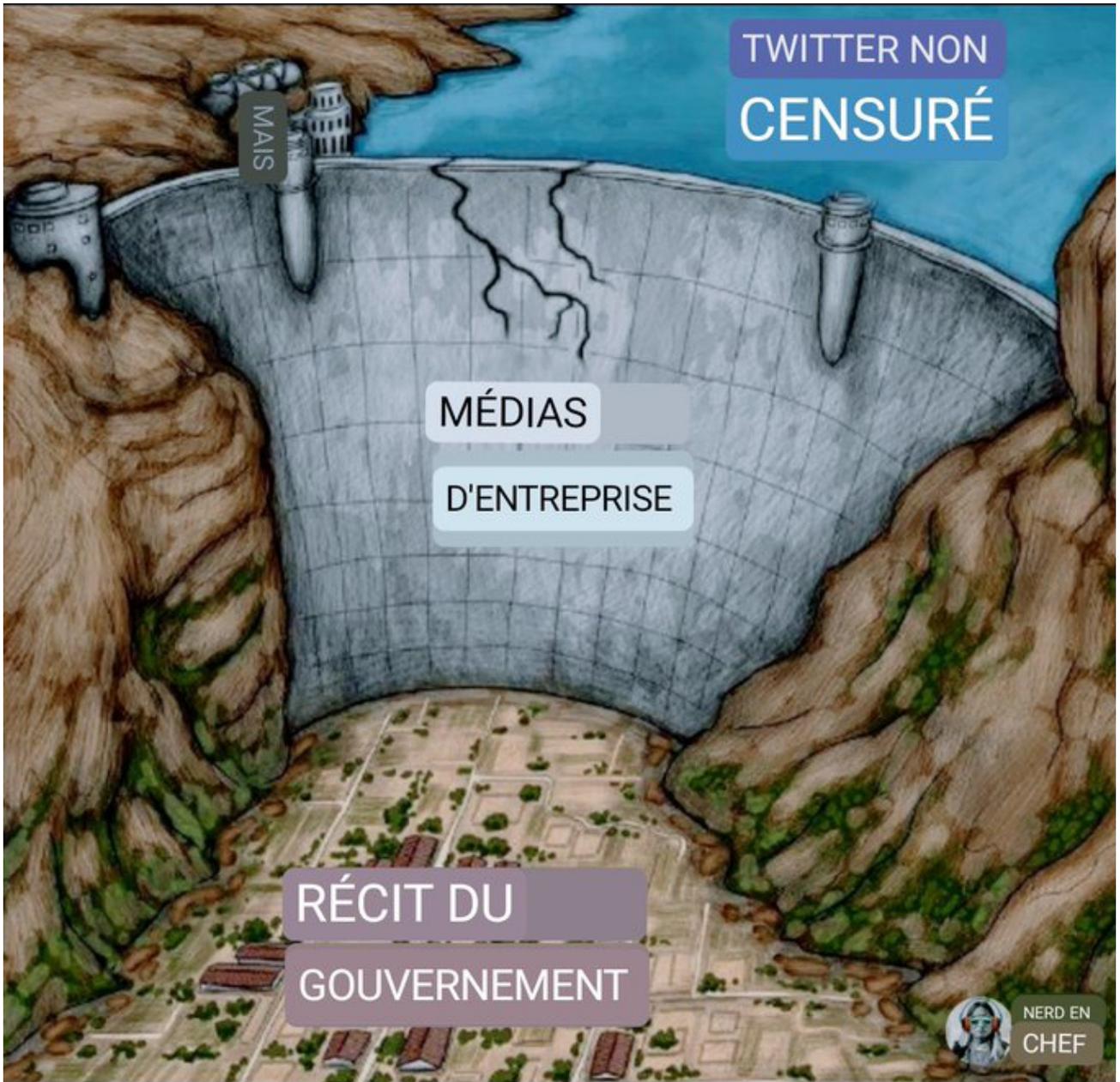
un destinataire unique auquel le message pouvait être spécifiquement adapté. C'est maintenant potentiellement à des millions! Et parmi ces millions, les points de vue, les opinions, les croyances... sont très diversifiées. Il est maintenant très facile de blesser un grand nombre de personnes avec des propos irréfléchis ou de mauvaise qualité.

Alors que la communication devrait fondamentalement servir à aider ou à être aidé, individuellement ou collectivement, elle est devenue un moyen de nuire, volontairement ou involontairement. D'un outil pour transmettre le beau, le bien et le vrai (souvent au compte-gouttes vu la dispersion géographique des communautés antiques), elle est devenue celui de transmettre la laideur, le mauvais et le faux, en masse. Par sa paresse, mais son inventivité quelque peu diabolique, l'Humanité a remplacé la beauté, la bonté et la vérité des messages par la laideur, la méchanceté (voire la haine), et la fausseté, l'hypocrisie, le mensonge au point que les individus et les groupes en viennent à se mentir à eux-mêmes, à se fabriquer une image factice pour bien paraître et pour mieux se supporter lorsqu'ils se regardent dans un miroir. Comme l'avaient déjà perçu les Amérindiens à l'époque des grandes invasions, l'Homme corrompu par le confort mécanique a une « langue fourchue ». Ce qu'il peut communiquer le concernant n'est plus fiable depuis longtemps. Il ne le fait plus pour donner, mais pour voler ou pour détruire. La « communication » est devenue l'art du mensonge, pour mieux manipuler, pour mieux endoctriner, pour inciter à « consommer » ou à se faire injecter des poisons dans le temple sacré que devrait rester le corps de chair et de sang...

En conséquence de cette communication profondément pervertie et inversée, l'Humanité est devenue tout aussi profondément malade et il existe peu d'individus en bonne santé physique, morale, psychique et spi-

rituelle. Alors que les sciences devaient au départ aider l'Homme à mieux comprendre son environnement, à mieux comprendre sa nature et à mieux communiquer, elles ont créé des artefacts technologiques et des chimères qui ont largement contribué à détruire l'environnement, à souiller sa propre nature, et à rendre rare la communication authentique. Peut-il encore retrouver une langue simple (non fourchue) et vertueuse? Avec un peu de chance ou de bonne volonté, l'Humanité pourra se guérir si elle retrouve les fondements de la communication et qu'un nombre critique d'individus exprime donc la beauté, le bien et le vrai, autant dans ses demandes d'aide que dans celle qu'il peut offrir aux autres. De plus en plus d'individus travaillent dans ce sens.

\*  
\* \*



# QUE NOUS « COMMUNIQUE » LA MALADIE ?

Par Raphaëlle Mira<sup>1</sup>

neriawilliam@yahoo.fr<sup>2</sup>



## I. La philosophie face à la maladie

Je pense que la philosophie nous éclaire sur la maladie et je vais expliquer pourquoi. **La philosophie**, du grec ancien (composé de *philein* «aimer»; et de *sophia* «sagesse») signifiant littéralement «amour de la sagesse», est une démarche qui vise à une compréhension du monde et de la vie par une réflexion rationnelle et critique. Elle est une recherche de la vérité qui est guidée par un questionnement sur le monde, la connaissance, et l'existence humaine. Ancrée dès ses origines dans les débats d'idées partagées lors du dialogue, la philosophie peut se concevoir comme une activité de création, de méditation, de définition et d'analyse de concepts, dans cette optique, la philosophie peut analyser le concept suivant: **la maladie**. La maladie est une altération des fonctions de la santé d'un organisme vivant. Cependant, nous devons distinguer *la maladie* se référant à l'ensemble des altérations de santé, *d'une maladie*, qui désigne alors une entité particulière caractérisée par des causes, des symptômes, une évolution et des possibilités thérapeutiques propres. Le *malade*, quant à lui, est la personne souffrant d'une maladie,

puis, quand le malade fait l'objet d'une prise en charge médicale, il devient *un patient*. Les termes *maladie* et *malade* proviennent du latin *male habitus* signifiant qui est en *mauvais état de santé*.

Généralement, la maladie est associée aux champs sémantiques suivants:

- . La faiblesse
- . La laideur
- . La souffrance
- . La mort

D'emblée nous pouvons constater que la maladie, ce concept n'est pas neutre car il implique un jugement moral et esthétique: la maladie est associée au mal, à la laideur et à la douleur. En français, les termes «malade» et «maladie» sont utilisés dans les expressions suivantes qui ne signifient pas exactement la même chose: «*Avoir une maladie*» cette expression signifie que le sujet est bel et bien malade car sa maladie a été reconnue par le médecin. «*Être malade*» cette expression signifie quant à elle que le sujet se sent mal physiquement. Ici, son expérience vécue, personnelle et intime de la maladie est évoquée. Finalement, la dernière expression: «*Être un malade*» elle désigne le fait d'être reconnu comme tel par l'entourage ou la société. **Mais, quel rôle peut jouer la philosophie face à la maladie?** Face à la maladie, les philosophes

<sup>1</sup> fait à l'UCLY en collaboration avec le doctorant PASCAL DAVID. Voir le précédent numéro de Dogma.

<sup>2</sup> Professeur de philosophie

essaient de lui donner un sens, une signification. **Toutefois, les philosophes ne sont pas des médecins**, des professionnels de la santé qui soignent les maladies, ils n'ont donc pas la capacité de guérir les maladies, en revanche, ils ont la capacité d'analyser la maladie d'un point de vue éthique, épistémologique, et métaphysique. Autrement dit, face à la maladie, les philosophes s'interrogent sur sa signification en se posant notamment les questions suivantes: Que signifie la maladie? La maladie a-t-elle un sens et si c'est le cas qu'apporte-t-elle ou qu'enlève-t-elle à l'Homme? Ces questionnements philosophiques, finalement, ils permettent d'éclairer le sujet sur la signification que possède la maladie en intégrant également ses aspects métaphysiques, éthiques et psychologiques. La philosophie face à la maladie ne se donnera pas comme objectif de guérir la maladie ou de lutter contre la mort, elle essaiera plutôt d'identifier sa signification. Au delà du fait que la maladie empoisonne la vie du sujet que ce soit physiologiquement ou psychologiquement, la question que la philosophie se pose est alors celle d'un apprentissage, d'un enseignement, d'une leçon à tirer. D'abord, parce que la raison humaine demande des raisons, des explications, des justifications, elle demande du sens: pourquoi la maladie existe-t-elle? Ensuite, parce que la raison humaine espère pouvoir se prémunir contre cette menace: s'il y a la maladie, que puis-je faire face à elle? Enfin, et c'est la question la plus redoutable: si je ne peux pas agir contre la maladie, dois-je désespérer? Finalement, la maladie, sa dimension universelle touchant l'humanité toute entière en fait l'objet d'un échange qui engage dès lors une réflexion commune autour d'elle. La maladie est donc une réalité sociale, un objet social car face à la maladie nous ne sommes pas seuls. La maladie oblige à repenser le lien social, ou son absence. Quel peut être, alors, l'enseignement à tirer de l'expérience de la maladie lorsqu'elle nous

concerne en tant que collectif? Ainsi, que nous apprend l'expérience de la maladie, révélatrice d'une condition qui nous engage alors à la fois comme individu mais aussi comme, humain, membre de l'humanité? Oh qu'il était bon de rester en bonne santé! Se dit le malade, qui, se découvre entravé dans la réalisation de sa vie à cause de sa maladie. La maladie se révèle par ses effets, par ce qu'elle fait subir à l'individu, par ce qu'elle produit sur lui sous la forme négative d'une diminution ou d'une perte de certaines fonctions.

L'expérience de la maladie relève ainsi de l'expérience vécue et qui lorsqu'elle s'accompagne d'une certaine prise de conscience peut donner lieu à un apprentissage, dans la maladie, l'individu se sent maudit, différent, il fait l'expérience d'une rupture avec la bonne santé, santé qui se vit comme troublée, déséquilibrée, puisque l'individu ne peut plus vivre comme il l'entend. **Comme l'écrit Canguilhem à l'intérieur de son ouvrage intitulé Le Normal et le Pathologique: «être malade, c'est vraiment pour l'Homme vivre une autre vie, même au sens biologique du mot.»** Pour autant le malade, s'il se sent différent, ne sait pas en quoi il est différent et c'est là, sans doute, qu'intervient la philosophie, elle vient illustrer les spécificités caractérisant l'expérience de la maladie.

En ce sens, l'expérience de la maladie change, modifie la vie de l'individu la subissant puis la maladie semble directement attaquer l'être humain car elle est souvent perçue négativement: elle est manque, entrave, empêchement, perte de puissance. Par conséquent, l'expérience de la maladie donne lieu à un apprentissage négatif voire à une certaine perte d'innocence: elle révèle au sujet qu'il n'est pas tout puissant, qu'il n'est pas invulnérable puisque la maladie reflète sa vulnérabilité. Ce que les philosophes appellent la finitude. La finitude qualifie, dans le langage courant, ce qui est fini, le

caractère de toute chose qui possède une limite au moins sous un certain rapport; pour l'être humain, dont l'existence est limitée par la mort comme l'illustrent parfaitement les vanités ces représentations allégoriques de la mort, du temps qui passe, de la vacuité des passions et activités humaines. Nous pouvons penser que la personne hypocondriaque (angoissée par sa santé) est obsédée, traumatisée par l'idée de sa finitude: elle croit qu'elle est toujours malade, parce qu'elle sait qu'un jour sa vie s'achèvera, et comme cette idée l'effraie, la tourmente, elle pense que ce moment peut arriver à chaque instant. Certes, la maladie est violente, provoquant chez celui ou celle qui la subit de la tourmente, toutefois, la maladie ne se limite pas à l'expérience subjective qu'en fait l'individu et elle ne représente pas forcément l'expérience du mal, d'une vie gâchée, d'une existence ratée. Au contraire, la philosophie part du principe que la maladie est une occasion intellectuelle, l'occasion de penser la santé et de repenser la vie humaine, ici, la maladie confère à la vie une signification spécifique: **La vie est surprenante. A ce sujet, je me permets de citer ces quelques phrases de Canguilhem qui retracent ma réflexion:» Si la santé est la vie dans le silence des organes, il n'y a pas à proprement parler de science de la santé. La santé c'est l'innocence organique. Elle doit être perdue, comme toute innocence, pour qu'une connaissance soit possible. Il en est de la physiologie comme de toute science, selon Aristote, elle procède de l'étonnement.**

**Mais l'étonnement proprement vital c'est l'angoisse suscitée par la maladie.» (Le Normal et le Pathologique).** Nous pouvons ici constater que dans ses écrits, Georges Canguilhem développa ainsi toute une pensée de la maladie en expliquant que la maladie est une expérience inévitable. Il définit d'ailleurs ici la santé comme la pureté, c'est l'état d'une personne qui n'est

pas altéré par la maladie. A l'inverse, celui qui est malade fait la connaissance d'un événement surprenant, inattendu qu'il doit accepter car sa maladie l'invite à une prise de conscience sur l'existence humaine tandis que rester en bonne santé ne lui apprend rien d'étonnant. La maladie incarne, dans cette optique, un état de vie particulier, elle n'est plus la simple négation absolue de la santé. A ce sujet, Nietzsche dans son ouvrage Le Gai Savoir critique le concept de «santé normale» en expliquant que la santé n'a pas à être associée à la normalité et la maladie à la pathologie, c'est pour ces raisons qu'il met en lumière les citations suivantes:

**«Il n'y a pas de santé en soi, et toutes les tentatives pour la définir ainsi ont échoué lamentablement. Ce qui importe ici, c'est ton but, ton horizon, ce sont tes forces, tes impulsions, tes erreurs, et notamment les idéaux et les phantasmes de ton âme, pour déterminer ce qui, même pour ton corps, constitue un état de santé.»**

Selon Nietzsche il n'y a pas à rejeter ou à aduler la santé et la maladie, il rejette ainsi le dualisme santé/maladie, les hommes ne sont pas égaux devant la santé, certains sont plus résistants face à la maladie, d'autres s'effondrent quand ils la subissent: la santé parfaite n'existe pas et la maladie n'est pas une anomalie qu'il faudrait à tout prix éradiquer. Mais, comment définir alors la maladie philosophiquement sans lui donner immédiatement une connotation négative? C'est ce que font les philosophes ils essaient de donner une définition nuancée à la maladie, même si je ne suis pas un philosophe, c'est ce genre de réflexion que je m'efforce d'effectuer en allant à contre-courant, je veux absolument montrer que la maladie et mon épilepsie demeurent des leçons de vie, des richesses, des forces créatrices. La maladie transforma ma pensée, elle changea mon angle de vision du monde, certes, ma perspective sur le monde fut altérée, mais, sans être réprimée ou abîmée:

En ce sens, je suis en accord avec la pensée de Canguilhem qui déclara

**«Quand un individu commence à se sentir malade, à se dire malade, à se comporter en malade, il est passé dans un autre univers, il est devenu un autre homme.»** (Le Normal et le Pathologique).

## II. La maladie est-elle une menace?

Quand le sujet fait face à une réalité qui le dépasse, immédiatement, il se sent menacé. **C'est là que surgit la menace.** La menace désigne le fait qu'une personne ou une entité ait la possibilité ou bien l'intention d'infliger des blessures, la mort ou des dommages physiques et psychiques à une autre personne ou groupe de personnes. Face à la maladie le sujet se sent donc menacé puisque la maladie bouleverse sa vie et l'oblige à remettre en question son efficacité, sa productivité et les objectifs qu'il souhaitait atteindre à cause de l'émergence de la maladie dans son existence deviennent, dans cette optique, plus difficiles à atteindre. Puis, dans certains cas de nombreuses maladies peuvent aussi engager le pronostic vital du sujet (ses risques de décès) comme l'accident vasculaire cérébral (AVC), les infections des voies respiratoires, le cancer du poumon, la maladie d'Alzheimer ou encore l'insuffisance rénale chronique, confrontés à ces maladies l'individu se sent menacé de mort car physiquement la maladie lui fait savoir qu'elle porte atteinte à sa vie. Dans cette perspective, lors du moment de la découverte d'une maladie mortelle l'individu se sent menacé. Ainsi, la maladie brise dans un premier temps l'assurance du sujet, sa confiance en lui-même. Puis, la maladie annonce un péril. Mais, quel péril? Celui de la mort de l'individu, puisqu'elle met en évidence le fait qu'à tout moment il peut mourir. Elle constitue ici une sorte de menace parce que habituellement la maladie est presque perçue comme un drame qui met en péril l'existence subjective du sujet

et collective de l'être humain. **Qu'elle soit grave ou bénigne, nous expérimentons tous la maladie au cours de notre vie et dès le début la maladie est indéfectiblement associée à la souffrance.** La souffrance est une expérience de désagrément et d'aversion liée à un dommage ou à une menace de dommage chez l'individu. La souffrance peut être physique ou mentale. La notion de souffrance et celle de menace ne se recouvrent pas exactement, toutefois, nous pouvons affirmer que la maladie est au premier abord intimement associée à une menace violente et intense parce qu'elle fait souffrir physiquement et psychologiquement le sujet. Si nous réservons donc, par convention, le terme de menace à l'effet réel ou imaginaire de la maladie, nous donnerons au terme de souffrance un sens plus générique qui inclut la dimension humaine des représentations mentales que nous pouvons nous faire de nos propres états aussi bien que ceux d'autrui. Les figures de la souffrance sont innombrables: il y a la souffrance dont je suis responsable et la souffrance que je subis; concernant la maladie, elle est perçue telle une menace parce qu'elle ronge l'individu: haine, tristesse, culpabilité... La liste n'est bien sûr pas exhaustive... Je vais évoquer ici seulement les trois étapes durant lesquelles l'individu voit sa maladie comme une menace: Premièrement, il la voit comme une menace car elle le fait souffrir physiquement puis moralement, ensuite, la vie de l'individu est menacée parce que sa maladie le lie à l'impermanence (Sa vie ne dure pas); finalement, il perçoit sa maladie telle une menace quand il s'aperçoit que son Moi n'est pas une entité indépendante puisque sa santé ne dépend pas totalement de lui. L'homme malade se sent donc menacé par la maladie car à cause d'elle il ressent de la souffrance. La maladie constitue une menace pour l'ordre de sa santé et de son bien-être personnel, elle représente bel et bien un

danger. La maladie semble ainsi dangereuse, elle constitue une menace dans la mesure où elle ébranle les certitudes du sujet, ses opinions, sa morale en compromettant son existence et sa sécurité ainsi que son lien avec autrui, qui, parfois le rejette à cause de sa maladie et il se sent menacé lui-même en ayant peur de tomber malade. Néanmoins, si la maladie menace l'existence de l'individu, elle donne à voir des interrogations, des questionnements philosophiques qui se construisent dans la tête du malade. Elle n'est une menace que relativement, et non point certes, dans l'absolu. Concluons, en toute première analyse que si menace il y a, cette menace n'est menace que relativement à la subjectivité de l'individu subissant sa maladie, non point dans l'absolu. Ainsi, cette menace n'est pas inhérente à la maladie, la maladie ne se confond pas uniquement avec la souffrance du sujet. Il faut sans doute, concevoir la maladie en lui concédant à la fois d'une part la composante de souffrance, de négativité et d'inquiétude sans laquelle elle ne serait pas elle-même et d'autre part, la maladie doit être vue sous un jour nouveau. Effectivement, il n'existe nulle maladie sans dialectique de la menace et de la souffrance, certes, la maladie annonce bien une menace, mais c'est une menace d'une espèce toute particulière. La maladie n'est pas uniquement une entité destructrice altérant la santé d'un organisme vivant. Si la maladie est dangereuse, menaçante, périlleuse, sa menace n'est pas une menace de destruction, mais bel et bien liée à l'interprétation subjective que le sujet fait de sa maladie. La menace de la maladie est la suivante: le malade se sent menacé, il croit que la maladie est une entité essayant volontairement de le détruire. Certes, on ne peut se fier à la maladie, elle annonce bien une menace et un péril, mais cette menace correspond à la subjectivité de l'individu qui ressent, comprend et interprète des choses à propos de sa maladie. La maladie n'est alors ni pure négativité ni

acceptation totale, elle se situe ailleurs. La maladie dégage le sens et les significations des données immédiates de l'existence, elle comprend, elle permet de situer les êtres dans un contexte particulier, mais, elle ne les détruit pas à proprement parler. Ainsi, sa menace réside dans la souffrance qu'elle provoque, remettant en question les croyances immédiates et sécurisantes du vécu humain. Le problème était de savoir si la maladie est une menace. Nous savons maintenant que cette menace n'a rien à avoir avec un danger de destruction pur et simple. Certes, la maladie met les êtres en état de souffrance, elle se situe dans un autre ordre que celui de la quotidienneté, toutefois, celui qui est malade philosophe sans s'en rendre compte, il s'étonne, se questionne, met et remet incessamment en question sa subjectivité, le rapport qu'il entretient avec autrui et sa relation qu'il a avec le monde se situant autour de lui, en allant au delà de ses problèmes de santé, il cherche à atteindre la plus grande des libertés de l'Homme: la liberté de la pensée.

Et cette liberté de la pensée ne s'acquiert qu'au prix d'un regard et d'une réflexion critique. Indéniablement, la liberté vient de cette attitude philosophique. Ainsi ce n'est pas la maladie qui représente un danger, une menace en soi; tout découle de l'attitude qu'a le sujet face à sa maladie. L'attitude philosophique est l'essence de la liberté, sans elle la maladie représenterait uniquement une menace pour le sujet, le déstabilisant, le dérangeant. Le but de la philosophie est de permettre aux personnes malades de développer une pensée qui leur est propre en les acheminant vers leur propre vérité. Le problème n'est donc pas la maladie en soi c'est l'attitude que possède le sujet vis-à-vis d'elle en la voyant comme une menace. Cette vision qu'a l'individu à l'égard de la maladie cache un malaise profond et réel: la maladie provoque la peur et l'inquiétude. D'ailleurs, nous pouvons aisément comprendre que

cette manière de considérer la maladie est beaucoup plus simple pour celui qui la subit que de vivre en l'acceptant, en philosophant à son sujet. La maladie donne le vertige, elle est source d'inquiétude et d'angoisse, il est beaucoup plus aisé de rester passif face à elle en la voyant comme une menace que de se confronter à la maladie et de trouver sa propre vérité. Ainsi, la plus grande menace pour l'Homme est de ne croire qu'en l'idéal que propose une pensée aliénée, il doit plutôt se rendre compte qu'en réalité la maladie n'est ni un mal ni un idéal qui existe, juste une réalité que la philosophie permet d'appréhender. Pour l'homme qui refuse de se confronter à sa maladie, en ayant des idées noires, c'est là le plus grand danger.

### **III. L'épreuve de la maladie renforce-t-elle notre envie de vivre?**

Examinons cette question. Tout d'abord, l'épreuve est l'action d'éprouver quelque chose ou quelqu'un, essai, expérience qu'on fait de quelque chose à surmonter. Renforcer, ce verbe, quant à lui signifie fortifier, rendre plus fort. L'envie, quant à elle, désigne le sentiment du sujet de vouloir jouir d'un avantage et, vivre, ce verbe veut tout simplement dire, être en vie, exister. Douleur et renaissance, c'est étrange comme la maladie côtoie différentes sensations, différentes émotions, cependant, l'épreuve de la maladie donne-t-elle au sujet ce sentiment, cette envie de vivre plus intensément? En effet, la vie est-elle plus précieuse quand l'individu malade sait qu'il peut mourir du jour au lendemain? Que de sa maladie, que de cette épreuve il puisse sortir plus fort, que du mal puisse survenir le bien: cette pensée a quelque chose de réconfortant et le malade aimerait y croire. Mais elle est également choquante. Parce qu'elle part du principe que la maladie (qui renvoie au mal finalement), non seulement existe, est mauvaise, mais, ce mal possède une vertu, un sens, une utilité: celle de rehausser le

prix de la vie en donnant envie au malade de vivre sa vie plus intensément. Toutefois, il faut alors se demander pourquoi la vie devrait s'apprécier, vaut la peine d'être vécue uniquement lorsque l'individu est malade? Ne faut-il pas plutôt apprécier la vie en elle-même? Dans cette optique le dolorisme, attribuant des vertus à la maladie doit-il être fustigé? Le dolorisme est une doctrine philosophique, spirituelle ou religieuse qui exalte la douleur physique (associée, ici, à la maladie) pour elle-même car on lui attribue une valeur morale. On parle aussi dans certains cas du culte de la douleur, dans le cas présent nous pouvons parler du culte de la maladie, qui, pour Nietzsche renforcerait l'envie de vivre du sujet. Mais, nous le savons la maladie est dure pour le moral de celui qui la subit. Marcel Proust, écrivain français du 20<sup>ème</sup> siècle écrit à ce sujet dans son ouvrage intitulé A la recherche du temps perdu: «C'est dans la maladie que nous nous rendons compte que nous ne vivons pas seuls, mais enchaînés à un être différent, dont des abîmes nous séparent, qui ne nous connaît pas et duquel il est impossible de nous faire comprendre: notre corps.» Ces phrases rédigées par Proust, nous disent-elles quelque chose de vrai?

Notre corps est-il vraiment un être autre que nous-même un étranger, qui peut se montrer monstrueux et hostile en cas de maladie? Si oui, faut-il alors considérer que la souffrance physique est un fait brut qui n'a aucun sens, un fait brut qu'on peut expliquer par des causes, mais qu'on ne peut pas justifier par des raisons? Ou bien devons nous penser qu'au contraire, la souffrance physique et la maladie auraient des vertus positives et que l'épreuve de la maladie renforcerait notre envie de vivre? Que la maladie serait un défi enrichissant et révélateur? Une épreuve qui donnerait au patient l'avantage de mieux se connaître en appréciant la valeur de chaque instant? C'est ce que revendiquaient les stoïciens.

Pour les stoïciens, le problème qui est à l'origine du malheur lié à la maladie, c'est que l'individu ne se supporte pas lui-même, en constant mouvement, il cherche sans arrêt à se fuir, à se divertir, ce à quoi la maladie met fin brutalement: l'individu ne peut pas échapper à la maladie. Évidemment, nous ne sommes pas tous égaux face à la maladie. Il existe dans le monde, des injustices économiques, sociales et sanitaires qui ne permettent pas de soigner chaque personne malade. Il est pourtant quand même possible d'après les stoïciens de bien vivre même en étant malade, il est possible de trouver une certaine sérénité dans cette épreuve qu'est la maladie. Mais cette sérénité a un prix. Et ce prix, c'est un examen radical de soi-même.

Certes, quand nous sommes malades, nos amis, notre compagnon, les membres de notre famille nous manquent quand ils ne vivent pas sous le même toit que nous. La maladie met à l'épreuve l'aspect relationnel de la vie, mais, elle peut également renforcer l'envie de vivre du sujet car elle lui fait réaliser avec le temps que ce qui se situe à sa portée, c'est le pouvoir de reconfigurer librement ses représentations du réel. Dans ce pouvoir réside sa liberté. Cette liberté est donc intérieure. Cela ne veut pas dire que l'individu malade doit renoncer au monde extérieur, mais, au lieu de s'épuiser à refuser sa maladie, il doit concentrer ses efforts sur la manière dont il va changer son regard sur le monde et sur le fait notamment qu'il est malade. Cela dit, je ne pense pas qu'on puisse trouver une sorte de consolation dans le stoïcisme quand on est frappé par une maladie engageant malheureusement notre pronostic vital. La maladie nous oblige à nous concentrer sur l'essentiel et il est bien difficile de s'améliorer quand nous sommes condamnés par la maladie et qu'elle ne nous laisse aucun répit. Certaines personnes perçoivent la maladie et la mort, elles ont l'opportunité de réfléchir à ce sujet, d'autres personnes sont malades directement ou

mortes à cause de leurs maladies. Ces états sont les plus insupportables pour l'être humain, ils sont aussi inévitables. La souffrance est réelle. Mais, comment faire de cette souffrance, de cette épreuve une force qui nous redonne le goût de vivre? Dans le cas de la maladie, jamais, nous n'arriverons complètement à l'accepter. L'important c'est d'essayer. Épictète dans Le Manuel revendiquera de prendre sa maladie comme un rôle de théâtre à accepter:

«La maladie est une entrave pour le corps, mais non pour la volonté, à moins que celle-ci n'y consente.» Épictète pense ici que l'épreuve de la maladie renforce notre envie de vivre en nous rappelant, que le corps est quelque chose qui ne dépend pas de nous, en revanche, il est possible en utilisant sa volonté d'accepter volontairement la situation de notre corps qui est malade sans se laisser envahir par le désespoir ou le découragement. Pour garder le moral, il faut puiser en soi son envie de vivre, pour retrouver un équilibre, il faut rester courageux en reconnaissant simplement l'état de son corps. Il s'agit également de faire preuve de prudence et de patience. En résumé, même si notre corps ne guérit pas, l'esprit, lui d'après Épictète a le pouvoir d'aborder la maladie avec sérénité, en utilisant sa volonté, la convalescence de celui qui est malade sera moins pénible, plus rapide, si il garde le goût de vivre, en affrontant cette épreuve avec son corps il en sortira plus fort s'il ne s'apitoie pas sur son sort. Accablé de nausées, de terribles maux de tête et de vomissements, victime de la syphilis qu'il attrapa, Nietzsche, quant à lui, ne percevait pas exactement les choses comme les stoïciens à propos de la maladie. Si les stoïciens essayaient d'aider les êtres humains à réduire leurs souffrances en leur disant notamment qu'ils devaient rester stoïques face à elles pour accéder au bonheur, à la béatitude. Nietzsche ne voyait pas les choses ainsi parce qu'il pensait que toutes les souffrances notamment la maladie,

elles donnent l'envie de vivre au sujet car ce ne sont pas des épreuves, mais, elles sont en réalité la clé du bonheur, les maladies devraient donc être accueillies d'après lui avec joie. **A l'inverse des stoïciens qui percevaient la maladie comme un défi, une épreuve que le sujet devait affronter, accepter, en prenant conscience qu'elle ne dépendait pas de lui, Nietzsche pensait que la maladie était d'emblée un avantage!** Vivre harmonieusement avec la maladie c'est vivre rationnellement d'après les stoïciens. C'est parce que les stoïciens croyaient qu'au départ la maladie était une souffrance qu'ils essayaient de la rationaliser. Nietzsche dès le début, lui, considère que la souffrance humaine est légitime et estime que la maladie est intégrée à la vie du sujet. Non seulement Nietzsche accepte la maladie, mais, il la considère également comme un état positif du corps. Pour Nietzsche elle est un stimulant de la création permettant d'échapper à l'ennuyeuse quotidienneté de l'existence. Ainsi, il pense que la maladie donne à l'homme l'envie de vivre car elle clarifie ses idées et stimule sa créativité, il écrit ceci au sein de son ouvrage Ecce Homo:

«La clarté et la belle humeur parfaite, voire l'exubérance de l'esprit que reflète l'œuvre susmentionnée (il s'agit du voyageur et son ombre) se concilient chez moi, non seulement, avec le plus profond affaiblissement physiologique, mais même avec un excès de souffrances. Au milieu même des tortures qu'inflige un mal de tête ininterrompu de trois jours, accompagné de pénibles vomissements de pituite, je bénéficiais d'une clarté de dialecticien par excellence et je méditais à fond de sang froid des questions pour lesquelles, dans des circonstances meilleures, je ne suis pas assez escaladeur, pas assez raffiné, pas assez froid.» Il semblerait que, chez des êtres comme Nietzsche la maladie n'est pas une épreuve en soi, mais, d'emblée elle provoque chez celui qui la subit

l'envie de vivre lorsqu'elle met notamment sa chair à l'épreuve. Au sein de cette réflexion, j'ai pu constater qu'habituellement présentée comme un état d'asservissement la maladie devient chez certains philosophes l'état d'une possible libération. Philosophiquement, la maladie et ses spécificités sont décrites à la fois positivement et négativement, dans une relation de joie- souffrance. Personnellement, je pense que la maladie n'est ni totalement une aliénation ni totalement une libération. Quant au dolorisme, je pense à l'instar de Ruwen Ogien le philosophe français contemporain qui expliqua dans son ouvrage intitulé Mes Mille Et Une Nuits que le dolorisme renvoyant à l'idée que la souffrance a des vertus positives, des qualités rédemptrices est dangereux dans une certaine mesure car il considère que la souffrance est une condition singulière, nécessaire permettant à l'être humain malade d'accéder à sa lucidité en philosopant sur la condition humaine. Je pense que non, l'épreuve de la maladie ne renforce pas forcément l'envie de vivre du sujet car la maladie n'est pas une relation directe avec la vie et les malades ne sont pas plus objectifs quand ils mesurent la valeur d'un instant que ceux qui sont en bonne santé. La maladie est tellement complexe qu'elle ne peut se résumer à une prison ou à une libération, malgré son caractère universel, elle est surtout le siège d'une histoire qui se déroule au sein d'une subjectivité possédant une identité propre. Je le reconnais, les maladies, se situent à l'intersection de plusieurs émotions et situations qui viennent se croiser et s'additionner. Évidemment, j'en ai assez d'entendre des phrases clichés comme «les personnes malades sont les plus fortes», «elles grandissent plus vite», ou «pour survivre, pour résister elles doivent s'endurcir», comme si nous ne pouvions être que ça. Je pense que les philosophes devraient avoir un propos plus nuancé quand ils parlent de

la maladie car être malade est plus qu'un ressenti c'est une expérience de vie subjective vécue dans un corps unique qui est difficile à juger objectivement. Par conséquent, aucun destin stoïcien ni nietzschéen ne définit la figure du malade. Ce n'est pas aux philosophes de figer la maladie en la percevant comme une épreuve qui renforcerait l'envie de vivre du sujet; en réalité, c'est l'ensemble des malades qui élaborent biologiquement, psychologiquement et philosophiquement la maladie en partant de leurs histoires personnelles.

Je critique donc cette question partant du principe que la maladie est une épreuve renforçant notre envie de vivre, célébrée et répudiée, j'affirme désormais que le malade à proprement parler n'est censé pouvoir tirer aucun bénéfice de la maladie et de la souffrance. En soi la maladie ne l'élève pas spirituellement, ne le rend pas plus intelligent. A mes yeux, présenter la maladie de façon positive comme une épreuve renforçant notre envie de vivre, en nous faisant grandir et en nous rendant meilleurs est choquant car cette conception de la maladie elle culpabilise ceux qui n'ont pas la force ou l'envie de surmonter leur maladie. De plus, cette façon de penser peut aussi justifier une forme de mépris envers ceux qui sont malades et qui ne s'en relèvent pas, ne s'en sortent pas. Non, au départ la maladie ne doit pas être étudiée sous l'aspect philosophique, elle correspond uniquement à une altération de la santé d'un organisme vivant. Non, celui qui est malade n'est pas privilégié philosophiquement, il ne détient aucun secret profond sur la nature humaine. Dans cette optique, je tiens à rejeter la célèbre phrase de Nietzsche qui déclarait dans Le Crépuscule Des Idoles «Ce qui ne tue pas rend plus fort», au sens figuré cette expression signifie qu'une expérience douloureuse comme la maladie peut être bénéfique ou accroître la force morale du malade. Dans cette perspective, Jean-Christophe Grangé

un journaliste et écrivain contemporain dit à propos de cette sentence nietzschéenne: **«Tout ce qui ne tue pas rend plus fort ... C'est une connerie. Du moins dans son acceptation banale et contemporaine. Au quotidien, la souffrance n'endurcit pas. Elle use. Fragilise. Affaiblit. L'âme humaine n'est pas un cuir qui se tanne avec les épreuves. C'est une membrane sensible, vibrante, délicate. En cas de choc, elle reste meurtrie, marquée, hantée.»** Pour ceux qui ont été malades et que la maladie a affaibli temporairement je leur offre cette citation de Ruwen Ogien:

**«N'ajoutons donc pas à la douleur des épreuves vécues la culpabilité de ne pas réussir à en faire des tremplins vers des hauteurs.»**

Le malade ne doit alors pas se condamner si sa maladie n'a pas renforcé son envie de vivre, il a le droit d'être épuisé. Les malades devraient s'unir en mettant en lumière leurs spécificités, ces maladies qu'ils subissent pour finalement ne plus parler de LA MALADIE, mais, de CES MALADIES qui sont NOS MALADIES. A ce sujet, la maladie, ce concept semble évoquer, rassembler la totalité des maladies qui existent ainsi que leurs spécificités, mais, il n'y parvient pas. Il faudrait que chacune des maladies soient mises sur la table pour qu'on puisse enfin déculpabiliser ceux et celles qui en sont les victimes. Puis, chacune des maladies devraient être traitées à égalité et ne pas être hiérarchisées selon leur degré de gravité.

#### **IV. La maladie soumise au soin**

**Que serait la maladie sans le soin? Puis quels sont les liens entre la maladie et le soin? La maladie est-elle soumise au soin? Pourquoi la maladie est-elle centrée sur ce rapport qu'elle entretient avec le soin? Le soin tout d'abord s'applique au domaine des soins de santé. Ils concernent la santé des humains et la santé animale. Les objectifs des soins de santé sont les suivants: Prévenir**

et guérir les dysfonctionnements puis les pathologies (maladies, troubles). Manipuler le corps et le rétablir, améliorer puis/ ou optimiser son fonctionnement métabolique, psychosomatique et mécanique. Favoriser l'émergence ou le maintien d'un bien-être. **Les soins fondamentaux**, quant à eux, désignent l'ensemble des soins de santé, notamment **les soins infirmiers** prodigués à une personne malade, souffrante ou en perte d'autonomie. D'une façon générale les soins fondamentaux représentent les soins du **rôle propre infirmier**:

les soins d'**hygiène** du corps, les soins de **bien-être**, l'aide aux actes de la vie quotidienne, ayant pour finalité de maintenir **l'hygiène de vie** d'une personne. **Les soins palliatifs**, quant à eux, sont des soins qui ne visent qu'au confort du malade, souvent en phase de fin de vie. L'objectif des soins palliatifs est de prévenir et de soulager les douleurs physiques, les symptômes inconfortables (nausées, anxiété) ou encore la souffrance psychologique. Être malade inscrit forcément l'être humain dans une configuration de soumission par rapport au soin. Le mot **soumission** décrit un rapport entre deux entités dont l'une exerce un pouvoir (le dominant) sur l'autre. Le soumis. Dans cette optique, souvent la maladie elle est soumise au soin car elle ne peut pas guérir sans le soin. A ce sujet, les maladies graves elles font subir aux patients l'attaque de leur narcissisme et ces maladies elles exposent les patients à des soins inhérents qui peuvent paraître violents, sadiques: par exemple, c'est le cas de la chimiothérapie dans le traitement du cancer, ce traitement est lourd. De ce fait, certains malades ils nouent avec leurs médecins une relation dominant/dominé au sein de laquelle ces malades sont soumis à la volonté de ceux qui leur prodiguent des soins: les médecins en l'occurrence. Généralement, le malade a peu de connaissances sur sa maladie, c'est pourquoi, pour la comprendre et pour

apprendre à vivre avec elle il doit directement consulter un médecin qui sera là pour soigner sa maladie. D'emblée, le médecin, c'est-à-dire celui qui donne des soins à un patient a une compétence et un savoir indiscutable que le malade ne possède pas. Dans cette situation, le malade doit faire confiance à son médecin parce qu'il possède un savoir, certains pouvoirs, et en particulier il détient le «secret» de sa guérison. Ignorant la plupart du temps les causes de sa maladie et démunie devant celle-ci le malade devant l'autorité de son médecin il devient forcément influençable. D'ailleurs, le médecin et le malade se situent la plupart du temps face à face, dans un lieu clos nommé le cabinet médical et ils sont séparés par un bureau. Derrière son bureau le médecin a le droit de prescrire des traitements à son patient, ce droit relève de la prescription, acte par lequel un professionnel de la santé habilité ordonne des recommandations thérapeutiques auprès d'un patient. Le patient, quant à lui, face au médecin est semblable à l'enfant qui suit les ordres de ses parents. A ce moment là, il a le droit de rester passif car cette passivité sera par la suite bénéfique pour sa santé. Ici, **le malade devient l'objet d'un sujet**: le médecin qui se référera à des soins particuliers pour l'apaiser. De plus, les progrès techniques dans tous les domaines médicaux, biologie, imagerie, thérapie ont conféré au médecin un statut d'individu performant capable de soigner les maladies mêmes les plus graves, celles qui sont lourdes de conséquences. Ces avancées médicales et scientifiques elles attribuèrent au médecin le rôle d'individu performant capable de poser des diagnostics en se référant notamment à un arsenal technologique de plus en plus diversifié: imagerie, bilans biologiques, test génétiques. Une fois que ses diagnostics seront établis le médecin pourra soigner les malades et pour les soigner il devra directement entrer dans leur intimité. C'est ce que font notamment les gynécologues s'occupant

de la physiologie et des maladies de l'appareil génital féminin. Dans ces situations médicales, observé, jugé, critiqué, le patient devient nécessairement un objet livré aux pulsions voyeuristes du médecin. Soumis au médecin d'une certaine façon peut être que finalement ce dernier ne prend pas soin du patient tout simplement parce que **le médecin SOIGNE SA MALADIE et ne le SOIGNE PAS LUI directement**. De plus, le patient doit payer le médecin pour qu'il diagnostique sa maladie et pour qu'il lui donne les remèdes nécessaires à sa guérison. Effectivement, le médecin ne guérit pas gratuitement son patient car sa vocation, sa passion elle est dictée par son envie de gagner de l'argent, en obtenant un salaire. D'ailleurs, le corps du malade sert à satisfaire le désir de curiosité médicale et scientifique que possède le médecin quand il analyse anatomiquement les corps en lisant leurs anatomies comme si elles étaient des livres ouverts renfermant les secrets des maladies. Ce qui m'inquiète c'est le plaisir que le médecin a quand il voit la maladie comme un défi à vaincre, une épreuve à affronter dans le but de guérir celui qui la subit en obtenant de l'argent pour avoir accompli cette mission, il ne se rend pas totalement compte de la souffrance du patient et de sa complexité.

Mais, le patient ne peut pas et ne veut pas lui montrer à quel point il souffre, il va voir le médecin non pas parce qu'il aime se confier à lui, mais, il va le voir uniquement par intérêt dans le but de guérir de sa maladie sauf que comme nous avons pu le constater la maladie semble soumise au soin. Cependant, interpréter la maladie comme étant soumise au soin, comme si le médecin soumettait le malade à sa volonté est toujours péjoratif, étrange et réducteur. Ces malades qui pensent que les soins et les médecins sont leurs ennemis sont sans doute paralysés par leurs insécurités. En réalité, les malades ont quand même besoin

d'être soignés pour aller mieux et pour être heureux, je pense qu'il ne faudrait pas voir la maladie comme une soumission et le soin telle une domination soumettant le malade. Je pense que ces deux états sont complémentaires. Peut-on, en effet, dissocier la maladie du soin, et le soin de la maladie? Ce n'est pas une tâche aisée car ces deux états du corps sont indissociables. Effectivement, le malade exige de se faire soigner et le soignant souhaite lui aussi le soigner pour se sentir utile, et en se sentant utile le soignant se sentira mieux car son métier lui donnera l'envie d'exister. Puis, au 21<sup>ème</sup> siècle il ne faut pas oublier que les patients ont des droits fondamentaux que les médecins doivent respecter. Par exemple, toute personne est libre de choisir le médecin ou l'établissement qui la prendra en charge. De plus, l'hôpital doit être accessible à tous, en particulier aux personnes démunies et, en cas d'urgence, aux personnes sans couverture sociale. Il doit également être adapté aux personnes handicapées. Puis, le malade hospitalisé peut quitter à tout moment son médecin, l'établissement au sein duquel il a été hospitalisé, après avoir été informé des risques éventuels. Le patient doit aussi avoir un accès direct aux informations sur sa santé. Il peut ainsi participer aux choix thérapeutiques qui le concernent et se faire assister par la personne de son choix. Ainsi, un acte médical ne peut être pratiqué qu'avec le consentement éclairé du patient. Celui-ci a le droit de refuser son traitement et d'exprimer également ses souhaits concernant sa fin de vie. Tout patient hospitalisé ou suivi par un médecin a donc droit au respect de sa vie privée et à la confidentialité des informations personnelles, administratives, médicales et sociales qui le concernent comme peut en témoigner le fameux secret médical cela signifie qu'un médecin ayant des informations sur un patient ne doit pas les communiquer à d'autres personnes. En cas de violation du

secret médical, le patient a le droit de porter plainte contre son médecin et demander la réparation du préjudice subi. De plus, si le patient est victime d'une faute du médecin ou d'un établissement de santé en raison d'une imprécision de geste, d'une erreur de diagnostic, du défaut d'un soin, il sera indemnisé par son assurance, quelle que soit la gravité des dommages subis.

- . «**Est ce que malgré votre maladie vous arrivez à être heureux/heureuse?**»

. «**Souhaitez vous en discuter avec moi?**»

. «**A mon niveau puis-je faire quelque chose pour vous aider?**»

. «**Je comprends ce que vous ressentez, mais, vous ne devez pas baisser les bras car votre vie a de la valeur et vous méritez de connaître le bonheur.**»

. «**Votre maladie, elle ne définit pas qui vous êtes.**»

Jamais un médecin n'a pris le soin de me dire ces phrases, qui, pourtant m'auraient fait du bien. Ces phrases qui semblent anodines elles peuvent redonner confiance à celui ou à celle qui les entendent. En tant que médecin ou en tant que professionnel de la santé, avez vous déjà pris soin de dire l'une de ces phrases à des patients qui avaient besoin de recevoir une réelle empathie?

**Il ne suffit pas de sourire à un patient pour être un médecin empathique et il ne suffit pas de lui demander comment il va. Ressentir les émotions de son interlocuteur sans se comparer à lui est la clé de l'empathie et l'encourager en l'incitant à vivre avec sa maladie en lui faisant comprendre qu'il a le droit d'être heureux, qu'il mérite comme vous d'exister, cette attitude aussi elle symbolise l'empathie.** Rares sont les patients qui demandent à leurs médecins d'être plus humains et plus empathiques envers eux car d'emblée ils se sentent rejetés, incompris. Même si il est sans doute vrai que la plupart des médecins en savent plus que les patients à propos de leurs maladies, face aux patients, ils ne doivent pas paraître condescendants en

sous-entendant qu'ils en savent plus qu'eux. **Enfin, la maladie n'est pas en soi soumise au soin** car le soin, au départ, possède les meilleures intentions vis-à-vis de la maladie, c'est aussi le cas du médecin, en connaissant l'anatomie de l'être humain et les traitements qui peuvent soigner les diverses maladies, et en ayant la capacité de mettre à l'aise, en confiance le patient, il pourra, dans cette optique, le libérer de sa maladie en l'apaisant, en le soignant. Certes, comme le dit l'expression «**L'enfer est pavé de bonnes intentions**», une locution signifiant que les meilleures intentions peuvent mener aux pires catastrophes et malgré le nombre de médecins qui ont abusé sexuellement de leurs patients ou qu'ils ont maltraités verbalement puis psychologiquement, il ne faut pas penser que tous les médecins soumettent les patients à leur volonté. Même si certains médecins sont moins compétents que d'autres, en revanche, beaucoup de médecins sont excellents, quant à eux, ils peuvent réellement aider le patient à se sentir mieux. Donc, non la maladie n'est pas soumise au soin, c'est le soin qui est soumis à elle car sans la maladie les médecins et les professionnels de la santé ne pourraient pas travailler, ils ne seraient d'aucune utilité. Même si dans ma jeunesse, j'ai souvent fait face à des médecins, à des neurologues et à des radiologues qui me prenaient pour un cerveau mal-formé ne pouvant pas avancer dans la vie, finalement, sans moi et sans ces malades, ces professionnels de la santé ne pourraient pas exercer leurs professions car sinon qui auraient-ils le privilège de soigner? C'est pourquoi, les médecins ne doivent pas oublier que derrière leur maladie chaque patient est une subjectivité qui mérite d'exister, d'être entendue et soutenue. Puis, les malades doivent arrêter de se demander ce qui ne va pas chez eux parce que quand certains médecins maltraitent leurs patients en les faisant culpabiliser c'est à eux de changer leur attitude.

## **V. Les relations soignant/soigné: Un rapport violent**

Tout d'abord, le mot violent désigne une personne qui a un comportement brutal, impulsif, agressif et qui est prompt à user de la force dans ses relations avec autrui. Le mot violent il renvoie nécessairement à **la violence**. La violence, quant à elle, est l'utilisation de force ou de pouvoir, physique ou psychique, pour contraindre, dominer, tuer, détruire ou endommager. Elle implique des coups, des blessures, de la souffrance ou encore la destruction de biens humains ou d'éléments naturels. Selon L'OMS (L'Organisation Mondiale De La Santé), la violence est l'utilisation intentionnelle de la force physique, de menaces à l'encontre des autres ou de soi-même, contre un groupe ou une communauté, qui entraîne ou risque fortement d'entraîner un traumatisme, des dommages psychologiques, des problèmes de développement ou un décès. **Ici, je mettrais en avant les relations qui existent entre le soignant (celui qui soigne) et le soigné (celui qui reçoit des soins) en partant du principe qu'ils entretiennent un rapport violent.** Mettez vous à la place du soigné, du patient qui arrive directement dans un hôpital. Imaginez le malade, traversant le hall de cet hôpital, qui, d'emblée est observé, envahi par les regards curieux des soignants qui souhaitent savoir ce qui arrive au patient et qui sont impatients de le soigner même si lui n'en a pas forcément envie parce qu'il a peur et/ou il est gêné/ effrayé d'être pris en charge par des personnes qu'il ne connaît pas et qui peuvent parfois le juger. Des mains viennent le toucher, des yeux viennent le regarder et des voix viennent s'adresser à lui, que va t-il lui arriver?

Les soignants vont-ils le soigner doucement ou violemment? Au début, il n'en a aucune idée, par la suite, ce sera à lui d'en juger. Dès qu'il sortira de l'hôpital après avoir été soigné cette expérience ne l'aura pas laissée indifférent. Comment se sent

le soigné dans un pareil contexte? A t-il été soulagé ou traumatisé par son soin? Le soigné passe souvent pour la victime prise au piège par le soignant: l'acteur agressif. Dans le milieu médical plein de choses peuvent violenter le soigné: le manque d'attention des soignants à son égard, un sentiment d'insécurité face à des personnes qu'il ne connaît pas et qui peuvent le juger ou lui parler méchamment dans certaines situations (quand il est effrayé ou quand il refuse de se laisser soigner par eux, lassés, les soignants peuvent devenir méchants). De plus, le soigné peut également se sentir violenté parce que parfois il peut lui arriver de haïr son corps, par conséquent, dans ces moments là il ne supporte pas d'être observé, analysé par le soignant qui tente de le soigner et de le rassurer. Finalement, il arrive au soigné de se sentir violenté tout simplement quand il est pris en charge. En effet, quand j'étais hospitalisée l'expression «prise en charge» a toujours un peu heurté mes oreilles. En effet, n'est-elle pas infantilissante? Il s'agit de prendre quoi et qui en charge? De plus, le mot charge possède une connotation péjorative car une charge est un fardeau, un poids porté par quelqu'un. Quand un soignant me disait «Ne vous en faites pas, dès maintenant, je vous prends en charge» je m'inquiétais encore plus car j'avais l'impression d'être un objet de soin quand il me disait cela. Je n'étais plus un sujet avec un corps et avec un esprit fait de sentiments, de sensations, de pensées et d'intuition. Durant ces années là j'étais d'abord une enfant et ensuite une adolescente qui demandait seulement au soignant de l'aide, une parole, un regard humanisant plus qu'un soin technique. La relation d'abord, le soin après! Oui, c'est simplement ce que je souhaitais et je ne l'ai presque jamais obtenu.

**Pourquoi les soignants n'utilisent-ils pas les termes suivants d'une manière plus récurrente:**

**«Prendre soin du patient», «s'occuper du patient», «choyer le patient» plutôt qu'utiliser l'expression «prise en charge» pour comparer les patients à des charges, à des poids lourds à porter?**

Si les soignés passent habituellement pour des victimes martyrisées par les soignants comme ont pu en témoigner certain(es) patient(es) qui ont été violentés physiquement, sexuellement et psychologiquement par des soignants, qui, au début étaient censés uniquement les soigner, en s'occupant de leur bien-être, il y a aussi d'autres histoires qu'on raconte moins. Certains soignants se font également régulièrement agresser par leurs patients. L'agressivité des patients vis-à-vis des soignants se manifeste de différentes manières: les actes d'incivilité se multiplient surtout en hôpitaux psychiatriques (là où sont traités des patients ayant des troubles mentaux sévères.) Ils consistent en des intimidations (menace d'attendre le soignant à la fin de son service), un ton employé par le patient pour mettre la pression au soignant, il arrive aussi que le soigné insulte le soignant. Sans oublier que les soignés peuvent également créer le chaos dans un service (cris, chahut), par conséquent, de nombreux soignés agressent physiquement les soignants, ces agressions se font dans certains cas avec arme (arme blanche, rasoir, scalpel...), elles peuvent aussi être de nature sexuelle. Ce type d'agression n'est pas souvent perçu mais il existe bel et bien. Mais, pourquoi, le soigné agresserait-il consciemment, volontairement le soignant, c'est-à-dire celui qui vient l'aider? Peut-être agit-il d'une manière involontaire. Le soigné étant malade, agacé, énervé, attristé par sa maladie peut-être qu'il est frustré lorsqu'il voit une personne en bonne santé s'approcher de lui et qui prétend pouvoir le soigner. Comme nous avons pu le constater lors des soins, il existe une violence médicale.

En effet, les traitements, la succession du personnel, les contraintes hospitalières,

le soigné peut se sentir agressé après avoir vécu ces expériences. La charge physique, psychologique et neurologique de sa maladie lui impose et le stress (ayant diverses origines) peuvent avoir des répercussions sur l'attitude du soigné et abaisser son seuil de susceptibilité puis provoquer chez lui de l'agressivité, c'est pourquoi, il agressera le soignant. **Ces explications elles mettent en lumière les causes de son agressivité et elles ne sont pas mises en avant pour excuser le soigné, le patient.** Toutefois, il est nécessaire d'expliquer pourquoi le soigné agresser le soignant. Finalement, les causes de sa violence et de son agressivité sont multiples. La frustration du soigné est l'une des causes majeures de son agressivité à l'égard du soignant. Elle caractérise deux types de patients:

ceux qui ont une faible tolérance à la frustration et ceux qui l'intériorise, l'accumule au point de ne plus pouvoir la contenir. Le soigné peut devenir agressif à la suite d'une série de frustrations accumulées. Les personnes ayant été frustrées de façon physiologique (perte d'une bonne santé, inégalité physique, biologique face à celles qui ne sont pas malades) sont plus aptes à devenir agressives notamment envers les soignants. Parfois le patient ne sait ou ne peut exprimer ses émotions, ses craintes, il se rend compte de la gravité de sa maladie, des changements qu'il va potentiellement devoir faire selon la pathologie dont il souffre. La violence est alors le substitut de sa souffrance parce qu'il a l'impression de ne pas être entendu ou de ne pas être reconnu: il peut se faire entendre en répondant par l'agressivité. D'autres problèmes d'ordres psychiatriques sont souvent cités comme potentiels déclencheurs d'agressivité. De plus, les conditions environnementales dans lesquelles se trouve le patient comme le bruit, l'attente, la promiscuité, peuvent l'agresser. Finalement, j'ai décidé de mettre en avant les relations qui existent entre le

soignant (celui qui soigne) et le soigné (celui qui reçoit des soins) en partant du principe qu'ils entretiennent un rapport violent. J'ai pu constater que la violence touche aussi bien les soignés que les soignants: l'hôpital, ce lieu de soins autrefois sanctifié n'est aujourd'hui plus épargné. Dans cette perspective, les hôpitaux psychiatriques sont fortement touchés par ce phénomène au sein duquel les soignés peuvent se montrer agressifs, hostiles à l'égard des soignants. A ce sujet, les soignants se sentent souvent démunis par rapport à cette violence et ne savent plus quoi faire pour l'apaiser, quant aux soignés, ils ne savent plus quoi faire pour la contenir. Ce rapport violent qu'entretiennent soignants et soignés peut entraîner dans certaines situations des répercussions que ce soit sur le plan organisationnel mais surtout sur le plan relationnel. Cependant, beaucoup de soignants, avec leur attitude bienveillante, empathique, d'écoute, tentent de maintenir autant que possible une relation soignant-soigné de qualité afin que le patient reçoive les soins appropriés à son état. Ce rapport violent existant dans certains contextes et dans certaines situations menant à la violence est détestable autant pour les soignants que pour les soignés, dans le sens où ce rapport met d'un côté le dominant et de l'autre le dominé. Dans cette optique, parfois, le soignant «domine» le soigné et parfois le soigné domine le soignant. Cependant, Sartre un écrivain et philosophe français du 20ème siècle écrivait dans son recueil d'articles intitulé *Situations II* que **«La violence, sous quelque forme qu'elle se manifeste, est un échec.»** Dans le cadre de son exercice aux urgences, le soignant est souvent confronté à l'agressivité du soigné et dans le cadre de son hospitalisation le soigné est lui aussi confronté à la violence du soignant. Nous pouvons ici affirmer que dans chacune de ces situations à l'intérieur de laquelle la violence est apparue, il y a

eu un échec émotionnel des deux cotés. Quelquefois le soignant ne prend pas en charge correctement le soigné et n'écoute pas, n'entend pas les besoins, les attentes du patient. Le soigné, quant à lui, ne réussit pas toujours à exprimer ses difficultés, sa détresse autrement que par la voie de la violence. Cette réponse est souvent difficile à comprendre pour les soignants, étant donné qu'ils cherchent la plupart du temps à faire pour le mieux, pour chacune des personnes se présentant à eux.

De ce fait, la relation soignant-soigné peut paraître d'emblée violente si elle n'est pas approfondie. **En effet, les tendances au manichéisme qui est en fait une réduction, une simplification sont inscrites dans les strates primaires du psychisme humain et elles nous empêchent de comprendre correctement la complexité des relations humaines. Effectivement, dans le milieu médical pourquoi le soignant serait la bête noire puis le soigné une pauvre victime martyrisée par ce dernier, et vice-versa?** Plus facile, plus séduisant, plus rassurant le manichéisme est un refus de la complexité du rapport qu'entretiennent dans cette optique le soignant et le soigné. Pourquoi, en effet, penser que d'emblée ce rapport est violent? Le manichéisme est, dans son acception contemporaine, au sens figuré et littéraire, une attitude consistant à simplifier les rapports du monde, ramenés à une simple opposition du bien et du mal. Je me rends bien compte que réduire à la violence la relation soignant/soigné ne suffit pas. Comment alors concevoir cette relation? Ce rapport qu'ils entretiennent ne peut-il entrer qu'en tension? Bien sur que non et le réduire à du manichéisme ne me convient pas intellectuellement: devant la violence du soignant et du soigné qui illustre, en réalité, leur souffrance, je peux expliquer dans le détail les causes de cette souffrance, mais, cela n'enlève rien à la complexité de

ce rapport si particulier que ces êtres humains entretiennent. Déjà je ressens le besoin de mieux cerner ce dont je parle derrière cette relation apparemment simple et en réalité qui symbolise un rapport protéiforme. Il est nécessaire d'effectuer quelques distinctions car lorsque je parle du concept de soignant vous ne savez pas exactement de qui je parle. Effectivement, les professionnels de la santé sont nombreux parmi eux il y a les médecins, les infirmiers, les aides-soignants, les ambulanciers et je ne peux pas tous les désigner. Du côté des soignés certains patients peuvent souffrir de maladies cardiovasculaires, d'autres de maladies respiratoires, de multiples cancers, et certains ont des maladies infectieuses ou encore des maladies neurologiques et mentales. Même si la souffrance de ces personnes se traduit sous formes de violence, n'oublions pas de souligner que chacun la vit différemment et que ces professionnels de la santé puis ces soignés sont avant tout des personnes, des êtres humains, qui, parfois commettent le mal et d'autres fois le subissent. De plus, ce n'est pas le simple fait qu'il y ait des hommes qui ont mal ou des hommes qui font le mal qui provoque l'incompréhension, mais, c'est plutôt le fait que ce ne soit pas les mêmes. Ce qui apparaît c'est l'injustice scandaleuse des méchants impunis qui sont dans le contexte étudié tantôt les soignants tantôt les soignés oscillant entre la bienveillance et la malveillance. Concernant le rapport qu'entretiennent les soignants et lessoignés il est utile de rappeler que ces derniers sont des humains et que les humains restent imparfaits. C'est pourquoi, le soignant n'est pas uniquement le méchant, qui, dans certaines situations martyrise le soigné et le soigné n'est ni un ange ni un saint et sa maladie ne lui donne pas un statut privilégié, elle ne fait pas de lui une personne intouchable. De plus, il y a quelque chose en nous dont nous ne sommes

pas toujours les auteurs, c'est le penchant au mal, le penchant à la violence, déjà présent avant même que nous choisissons. Nous sommes faillibles. Ricoeur, un philosophe français du 20ème siècle écrit à ce sujet «**L'homme est à la fois plus grand et plus petit que lui-même**». Cette limitation est la faiblesse originelle qui permet l'avènement du mal, de la violence. Ainsi, chaque expression particulière du mal se rattache à cette unique racine humaine antérieure, évoquant directement le mythe de la chute qui désigne le troisième chapitre de la Genèse. Ce chapitre décrit comment Adam et Eve, premiers humains créés par Dieu, désobéissent à son ordre concernant le fruit de la connaissance du bien et du mal. La conséquence de cette désobéissance fut l'expulsion d'Adam et Eve du jardin d'Éden. Mais, revenons au rapport qu'entretiennent le soignant et le soigné chaque mauvaise action qu'ils commettent sont l'expression de leur liberté et de leur responsabilité qui illustrent en réalité leur faillibilité, il s'agit de la possibilité de faillir, de se tromper qui caractérise l'être humain. Par conséquent, la vie de l'homme est faite d'erreurs, de violence. Chacune de ses actions lui rappelle que tout ne lui est pas possible. Cette conscience d'imperfection humaine est toutefois en même temps une grandeur et une faiblesse. Pascal, un philosophe du 17ème siècle dans ses *Pensées* explique ainsi que «**La grandeur de l'homme est grande en ce qu'il se connaît misérable.**» Dans cette optique, le soignant et le soigné sont des hommes qui savent que tout n'est pas en leur pouvoir et qu'ils doivent œuvrer pour gagner en perfection: c'est ce qui les pousse à agir, le malade essaie de combattre sa maladie et le soignant tente de soigner le patient. Finalement, cette imperfection humaine est constructive. Nous avons pu observer que la relation soignant-soigné ne se réduit pas uniquement à un rapport violent, en effet, le soignant

puis le soigné ne sont pas seulement des sujets violents. Derrière sa violence qui lui confère un sentiment de puissance l'être humain est vulnérable, fragile, comme peuvent en témoigner sa maladie et sa mortalité. Penser cette expérience de la vulnérabilité en partant de la condition humaine, nous invite à ne pas oublier que le soignant puis le soigné ne sont pas des entités mais, ils restent profondément humains, vulnérables. En psychologie, la vulnérabilité est une certaine forme de fragilité, une moindre capacité de résistance à un événement, une plus grande sensibilité à l'adversité. Si exposer leur violence ne les protège pas de la souffrance, en revanche, dans le contexte étudié le soignant et le soigné qui assument leur vulnérabilité en l'assumant ils révèlent leur humanité: Le soignant ainsi que le soigné sont humains et imparfaits. **En conclusion, cette relation qu'entretiennent le soignant puis le soigné elle n'est pas violente, mais, c'est une relation marquée par la vulnérabilité.** Souvent décrite comme la caractéristique de la fragilité ou encore de la sensibilité, la vulnérabilité, toutefois, n'est pas une faiblesse en soi. Effectivement, une personne vulnérable elle assume ses émotions même si elles sont douloureuses et ses émotions elles symbolisent son humanité, son authenticité. Se montrer vulnérable c'est oser dire ce qu'on a sur le cœur quand quelque chose nous fait du mal sans tomber dans la violence, c'est un acte courageux, à l'inverse de celui qui devient violent vis-à-vis d'autrui, il tombe dans la lâcheté car il n'a pas le courage d'assumer ses ressentis. Être vulnérable, c'est sentir qu'il y a quelque chose en nous qui est défaillant, c'est exactement ce que ressentent la plupart des soignés/des patients face à leur vulnérabilité ils sont désemparés, honteux, comme si tout en eux pouvait s'écrouler. Cependant, lorsqu'un malade assume sa maladie en acceptant de

se laisser soigner par le soignant et quand le soignant a de la compassion, de l'empathie vis-à-vis du soigné en lui montrant qu'il fait ce qu'il peut pour l'aider même si il n'est pas parfait, ici, ces deux situations finalement liées symbolisent cette vulnérabilité qui caractérise la relation soignant- soigné car si ce rapport que ces personnes entretiennent ne se résumait qu'à de la violence, puis, à un rapport dominant/dominé il n'existerait pas. Finalement, cette relation que le soignant puis lesoigné développent est très particulière même si parfois elle est violente sa caractéristique principale reste la vulnérabilité. Quand le soigné sent que le soignant est compatissant à son égard et quand le soigné à cause de sa maladie se sent petit, faible, ou indigne d'être aimé, c'est-à-dire vulnérable, ces situations sont uniques, spéciales parce que la vulnérabilité du soigné est accueillie par le soignant. Puis, le soignant, quant à lui, en faisant preuve d'empathie, expose lui aussi sa vulnérabilité, ses sentiments, ses émotions face au patient en comprenant notamment sa douleur physique. Au delà de l'estime que le soignant porte à son égard et au delà de sa profession qu'il exerce, la vulnérabilité du soignant elle intervient à travers l'empathie qu'il porte au patient car il se reconnaît en lui, sa maladie le touche et il souhaite l'aider en lui donnant des soins spécifiques, adaptés à sa pathologie. Pour le soigné durant cet instant il n'y a rien de plus sécurisant et rassurant que cela comme il n'y a rien de plus humain que la vulnérabilité. Le soignant et le soigné sont vulnérables car ils sont confrontés quotidiennement à la douleur et à la maladie, dans cette optique, il est préférable pour eux d'assumer leurs émotions, leur vulnérabilité, plutôt que de les refouler en devenant violents parce qu'ils souffrent intérieurement et n'osent pas/n'arrivent pas à le montrer. Ainsi, le soigné se sent mieux/bien quand il accepte de se

laisser soigner par le soignant et le soigné est heureux de soigner **le patient car il se sent utile, apaisé d'avoir réussi à guérir celui qui souffrait.**

## VI. Qu'est ce qu'être en bonne santé?

La santé est «un état complet de bien-être physique, mental et social, et ne consiste pas seulement en une absence de maladie ou d'infirmité» Dans cette définition par l'Organisation mondiale de la santé, OMS, depuis 1946, la santé représente la satisfaction de tous les besoins fondamentaux de la personne, qu'ils soient affectifs, sanitaires, nutritionnels, sociaux ou culturels. Lorsque l'on s'interroge sur la question du rapport entre la santé et la maladie, nous sommes facilement tentés de placer la santé du côté de la norme et la maladie du côté opposé: l'anormal ou le pathologique. Envisagée ainsi, la santé apparaît comme un état d'équilibre stable et quasi-parfait qui se trouverait altéré dès que le corps est affecté par une pathologie quelconque. La santé serait, en un certain sens, la réalisation de l'essence même de ce que doit être un organisme fonctionnant pour le mieux, et la maladie une sorte de corruption de cet état. Cependant, qu'est ce qu'être en bonne santé? Dès qu'on regarde la question d'un peu plus près, on s'aperçoit très vite que cette question n'est pas si simple et que la santé est une notion relative, subjective qui peut varier, en effet, la santé des uns n'est pas celle des autres et elle ne consiste pas nécessairement dans l'absence de maladie car il existe des malades dont la santé nous étonne et à l'inverse il y a des individus apparemment atteints d'aucune pathologie particulière et qui pourtant donnent toujours l'impression d'être malades. **Premièrement, la maladie et la santé ne se réduisent pas à des données objectives, scientifiques, mais, elles se manifestent d'abord comme des expériences qui appartiennent à un vécu,**

**celui de l'individu.** Aristote un philosophe grec de l'Antiquité écrit à ce sujet dans son ouvrage intitulé Métaphysique que «Toute pratique et toute production portent sur l'individuel: ce n'est pas l'homme, en effet, que guérit le médecin traitant, sinon par accident, mais Socrate.» Par cette phrase, Aristote exprime l'idée selon laquelle, la santé est une notion mettant en avant la singularité du sujet et, par conséquent, les médecins doivent traiter leurs patients en prenant en considération le fait que ces patients là sont des individus particuliers. Dans le même texte de la Métaphysique Aristote poursuit en affirmant:

«Si donc on possède la notion sans l'expérience, et que, connaissant l'universel, on ignore l'individuel qui y est contenu, on commettra souvent des erreurs de traitement, car ce qu'il faut guérir c'est l'individu.»

A la lumière de la pensée aristotélicienne, nous sommes donc en droit de nous interroger au sujet de ce sur quoi nous appuyer pour définir les normes de la santé et de la maladie, si la connaissance peut suffire à les définir de manière objective, suffisamment précise. Cette idée se trouve d'ailleurs confirmée par Georges Canguilhem qui souligne, dans l'introduction de son ouvrage nommé Le normal et le pathologique, que:

«La médecine nous apparaissait et nous apparaît encore, comme une technique ou un art au carrefour de plusieurs sciences, plutôt que comme une science proprement dite.»

Tout cela nous conduit donc à penser qu'il ne suffit pas pour comprendre ce que sont la maladie et la santé de se baser sur les données objectives sur lesquelles s'appuient les sciences exactes, mais qu'il faut aussi écouter ce qu'en disent les sujets ordinaires afin de faire jaillir toute la richesse de sens de ces termes. **Autrement dit, la santé et la maladie relèvent d'abord d'une expérience singulière et incomparable. Cependant,**

**dans cette optique, curieusement la santé peut se décliner de deux manières soit sur le mode de l'avoir, soit sur celui de l'être.**

Il peut donc sembler intéressant d'interroger le langage ordinaire afin d'examiner si nous mettons les mêmes choses derrière ces diverses expressions: «avoir une bonne santé», «être en bonne santé». Premièrement, dans le langage courant, avoir une bonne santé ne signifie pas nécessairement ne pas être malade, mais plutôt être en capacité de supporter toutes les agressions ou les affections dont le corps peut être l'objet. Ainsi, dira-t-on de celui qui a une bonne santé que sa santé est forte.

Ici, l'expression «avoir une bonne santé» évoque l'idée de posséder une force, une aptitude voire des potentialités élevées dont les personnes malades ne disposent pas. La santé est ici semblable à un terrain favorable capable de résister à tout ce qui pourrait l'affaiblir, l'endommager. L'idée d'être en bonne santé est un peu différente dans la mesure où elle suppose l'absence de la maladie. Celui qui est en bonne santé, c'est celui qui apparaît comme étant affecté d'aucune pathologie, d'aucun trouble quel qu'il soit et qui peut donc mener une existence qui sera jugée normale. Autant la bonne santé que l'on a est riche de potentialités, autant la bonne santé dans laquelle on est se situe à l'instant t. Effectivement, on ne peut être qu'en bonne santé ici et maintenant, actuellement. De plus, cette bonne santé se ressent subjectivement et elle est souvent perçue comme objective par les autres qui voient chez celui dont il est dit qu'il est en bonne santé des signes manifestes de celle-ci, la bonne mine, l'œil vif, la démarche énergique, etc. Chacun ici connaît la définition de Leriche, commentée par Georges Canguilhem, selon laquelle être en bonne santé se définirait comme détenir une vie, «la vie dans le silence des organes.» Une définition curieuse de la santé puisqu'elle

sembler oublier que les organes ne sont jamais vraiment silencieux car ils sont toujours en activité, assurant simultanément ou alternativement plusieurs fonctions. De plus, cette définition de la santé oublie que la douleur peut dans certains cas être signe de santé, c'est, par exemple, le cas pour l'athlète qui éprouve sa force dans l'exercice physique et qui en jouit. **Elle oublie également que la santé correspond en réalité au devenir et s'oppose à l'être car «être en bonne santé» n'est pas un état permanent du corps parce que tantôt le sujet est en bonne santé, tantôt il ne l'est pas.** Aussi, préférerais-je, en m'inspirant de Héraclite un philosophe grec de la fin du VI<sup>e</sup> siècle avant J-C qui privilégie le devenir à l'être définir la santé en terme de devenir puisque la santé de l'individu change en permanence, évolue au fil des années et la seule chose qui soit immuable c'est la mort de l'être humain et de son organisme. En effet, la santé est partie intégrante du devenir, de cette nature changeante humaine, métaphysique, dans la mesure où la santé est l'expression corporelle de l'individu qui évolue au fil du temps, dont le corps n'est jamais stable puisqu'il grandit et il vieillit. Ainsi, parfois, je me perçois comme malade, parfois, je me perçois comme étant en bonne santé, mais, ces réalités distinctes bien que liées sont en devenir et elles conduisent le sujet à évoluer. **La santé, est donc inscrit dans l'imprévisibilité à l'instar de la maladie qui peut toucher, affecter n'importe qui, il n'est donc pas pertinent de tenter de répondre à la problématique philosophique suivante:**

**Qu'est ce qu'être en bonne santé? Car la santé du sujet change constamment.** En ce sens, l'expression «être en bonne santé» est incorrecte, c'est pourquoi, elle devrait être remplacée par l'expression suivante: **«Une bonne santé en devenir»** parce que la santé qu'elle soit bonne ou mauvaise est immédiatement et intrinsèquement reliée

à une subjectivité singulière qui présente une relative unité du fait de son évolution corporelle, intellectuelle, émotionnelle, neurologique et psychologique. Puis, chaque individu emprunte dans sa vie des chemins différents, chacun définit différemment ses normes de vie et c'est précisément en ce sens que la santé de l'individu est en devenir, évolue en permanence. Il est donc permis de penser que le concept de «être en bonne santé» est faillible, et il ne permet pas de définir ce qu'est la bonne santé puisqu'en réalité cette dernière correspond à un idéal que les hommes essaient d'approcher dans le but de vivre plus longtemps une vie qui vaut la peine d'être vécue. La bonne santé désignant la norme de santé établie. En général, le concept de bonne santé suffit à nous fournir les normes de vie nécessaires pour bien vivre, cependant, être en bonne santé cela ne permet pas toujours à l'individu d'être heureux. Dans cette optique, le terme de bonne santé n'est qu'une norme morale et sociale de santé établie qui a la prétention d'être universelle et, qui, d'ailleurs contraint l'individu à rester en bonne santé d'une manière permanente sinon il sera exclu moralement puis socialement de la société.

C'est ce que mettait en perspective Michel Foucault un philosophe français du 20ème siècle quand il publia son ouvrage intitulé Histoire de la folie à l'âge classique il met en lumière le fait que celui qui a une santé mentale instable, autrement dit, le fou à cause de sa folie est exclu de la société. Il y explique alors comment la société a traité les fous depuis le Moyen-Age et il raconte que le fou a plus ou moins toujours été historiquement ce marginal qu'on enferme à cause de sa santé mentale qui est instable. En effet, au fil des siècles le fou est peu à peu enfermé dans des institutions spécialisées, dans cette optique, c'est le temps du triomphe de la bonne santé vantée par la raison, face à la mauvaise santé associée à

la déraison (la folie. Dans cette perspective, lorsque l'état de santé d'un individu conduit à des impasses physiques et mentales, par conséquent, lorsque la santé de l'individu n'est pas bonne il est alors exclu de ses semblables. La folie analysée philosophiquement par Michel Foucault est un exemple typique de ces comportements jugés anormaux pouvant donner lieu à des impasses physiques et mentales.

C'est alors qu'intervint notre puissance normative, c'est-à-dire notre aptitude à produire des normes pour appréhender de telles situations, et c'est là qu'est apparu certainement le concept de «être en bonne santé» pour être en mesure de les affronter. Par conséquent, «être en bonne santé» cette expression est indéniablement liée à la normativité. Finalement, «être en bonne santé» cette expression ne se réfère aucunement à une production immanente de normes de vie car il s'agit d'une expression normative établissant des normes, des règles de santé qui ne sont pas innées, mais, sociales. C'est pourquoi, comme j'ai essayé de le démontrer, «être en bonne santé» cette phrase en soi elle ne signifie rien de précis puisque la santé de l'individu est constamment en devenir oscillant entre la force et la vulnérabilité. De plus, le problème de cette phrase c'est qu'elle est extrêmement limitative car elle fige la santé dans l'Être, synonyme de permanence, elle soutient l'idée selon laquelle celui qui est en bonne santé il s'agit nécessairement d'une personne stable, conforme à la norme, tournée vers le bien. Mais, celui ou celle qui sont en bonne santé ne sont pas forcément des individus d'exception, cela peut aussi valoir pour ceux qui sont malades, effectivement, les malades ne sont pas tous des génies incompris, qui, malgré leurs maladies produisent des œuvres magistrales à l'instar de Spinoza qui souffrait de phtisie ou de Nietzsche dont les pathologies paraissent innombrables. Il y a donc bien une santé,

mais, cette santé est en devenir et ces expressions reflétant les diverses normes de santé comme «avoir une bonne santé» et «être en bonne santé» elles existent uniquement dans le but de simplifier la complexité de cette notion. Peut-être qu'il faut l'appeler «la santé en devenir»? C'est ce dont parle Nietzsche au sein de son ouvrage Le gai savoir il parle de la grande santé, c'est une santé en devenir qui ne se réduit ni au bien-être, ni à l'absence de maladie, mais, elle est précisément l'expression du devenir, d'une puissance créative qui nous conduit parfois à nous mettre en danger pour exprimer les forces mêmes de la vie, il écrit à ce sujet:

«La grande santé... celle qu'il ne suffit pas d'avoir, celle qu'on acquiert, qu'il faut acquérir constamment, parce qu'on la sacrifie sans cesse, parce que sans cesse il faut la sacrifier.» Peut-être le malade se rend-t-il compte plus rapidement que la santé est en devenir quand sa propre santé prend une tournure différente de celle qu'il espérait, en ce sens, le malade possède une certaine force, est courageux dès qu'il décide d'accepter le fait que la santé est partie intégrante du devenir. Jouant sans cesse avec ce perpétuel changement, toujours à la limite de la chute, le malade se rétablit dès qu'il apprend à vivre avec sa maladie en allant au delà des limites de ce que son corps pouvait supporter, en définissant également de nouvelles normes de vie, **ainsi, cette santé en devenir peut aussi se manifester malgré la maladie.**

## **VII. La maladie: Une honte pour ceux qui la subissent.**

L'anxiété que ressentent les malades à cause de leurs maladies c'est un prédateur psychologique qui fait de eux des proies. Cette anxiété les oppresse constamment à tel point que les malades ils se sentent obligés de ne pas exposer leurs pathologies par peur de se faire rejeter par autrui et par la société dans laquelle ils vivent, ils n'osent pas

exprimer leur vulnérabilité physique et psychologique. S'intégrer quand on est malade est un acte compliqué qui met parfois des années car beaucoup de gens refusent de fréquenter une personne diminuée physiquement ou psychologiquement instable. Typique. Il faudrait accepter une personne dans sa force et dans sa vulnérabilité car tout le monde est vulnérable, tout le monde peut tomber malade du jour au lendemain. Ce n'est pas la maladie qui est un problème, c'est le manque de respect à son égard.

Dans les médias, la culture, même dans l'art, la beauté est souvent beaucoup plus mise en avant que la maladie. Où sont les personnes handicapées? Les photos qui reflètent le physique des personnes malades? Où sont ces visages, ces physiques peu valorisants? Il y a beaucoup plus de contenus où les êtres humains sont beaux, attirants physiquement et sexualisés car c'est plus excitant de les admirer. Beaucoup seraient offusqués, dégoûtés, d'observer massivement des personnes malades trop fragiles, trop vulnérables, et, finalement, dans notre société occidentale du 21ème siècle c'est peut-être mieux ainsi car sur Internet ces malades devraient subir des commentaires difficiles ou haineux, les malades le savent très bien. Il faut du courage pour se soumettre au jugement esthétique d'autrui. Je pense que les individus sont beaucoup trop sexualisés dans notre société, c'est pourquoi, ils passent trop de temps à s'inquiéter de leurs physiques. Il y a d'un côté les personnes belles qui sont dignes grâce à leurs physiques et de l'autre les personnes jugées laides à cause de leurs maladies, puis, de leurs physiques qualifiés de laid, de disgracieux, dans cette perspective, peuvent en témoigner les personnes atteintes de malformations ou trisomiques et tant d'autres personnes atteintes d'une pathologie sévère. Il est de notre responsabilité, comme artistes et photographes, mais aussi comme professeur,

maître de conférence, de dire aux malades qu'ils sont beaux à leur façon, de les peindre, de les filmer, de les décrire. Si nous ne produisons pas ces œuvres en masse, si nous ne rendons pas hommage à ces individus malades qui se sentent coupables, nous ne convaincrions jamais les sujets de la dignité que possèdent les malades comme tout les autres êtres humains, nous sommes tous dignes d'être aimés. Si plusieurs instagrammeuses photographiaient leurs maladies en les valorisant, plutôt que de prendre des selfies sexualisés, la maladie ne serait plus une honte esthétique pour ceux et celles qui la subissent. Dans ce joyeux climat esthétique, exposé ci-dessus vous imaginez donc que la maladie n'est pas vraiment célébrée esthétiquement parlant elle est jugée comme étant une souillure, un sacrilège que la plupart des gens ne veulent pas regarder. Apparemment, un teint blafard, des cheveux mal coiffés, des personnes qui vomissent ou qui s'évanouissent et des personnes incontinentes ne méritent pas d'être représentées. Toutefois, il existait historiquement très souvent au 19<sup>ème</sup> siècle et jusque au milieu du 20<sup>ème</sup> siècle en Europe et aux États-Unis ce que l'on nommait «des foires aux monstres» qui exposaient publiquement comme dans les cirques ou dans les zoos humains des personnes atteintes de malformation congénitale, ou d'un désordre génétique du développement ou une maladie causant des formes extrêmes de difformité; Joseph Merrick, dit «l'homme éléphant» étant un exemple représentatif de ce dernier cas. Durant ces époques les maladies étaient certes considérées mais extrêmement négativement comme des phénomènes de foire ou curiosités médicales. Jugées humiliantes, dégradantes, ces exhibitions ont finalement et heureusement étaient interdites. La culpabilisation esthétique des malades est restée et est toujours présente. Je pense que pour arrêter de culpabiliser à propos de leurs

maladies les malades pourraient éventuellement pratiquer des séances de méditation guidées. Puisse faire des câlins à eux-mêmes, en se prenant eux-mêmes dans leurs propres bras. **Regardez vous aussi dans un miroir comme vous aimeriez qu'on vous regarde, soyez votre propre âme sœur.**

**Accordez vous la possibilité de vous aimer, de vous accepter même malade avec vos corps imparfaits sinon jamais vous ne serez heureux.** Observez vos défauts et si vous éprouvez le besoin de pleurer n'hésitez pas à exprimer ces émotions, cette honte que vous refoulez depuis des années, avant qu'autrui s'intéresse à vous observez vous, admirez vous.

Tout les gens sont singuliers, particuliers, et je me dis qu'on nous arnaque bien à ne nous montrer que des personnes en bonne santé qui prennent soin d'elles physiquement et semblent vivre la vie idéale. Que les corps depuis des années sont formatés, idéalisés alors que nos corps en réalité sont loin d'être uniformes. Le problème c'est que dans le domaine et dans l'histoire de l'art on a invisibilisé et déconsidéré la maladie puis le corps des malades. **Et les malades qui pleurent parce qu'ils ont honte de leurs maladies devraient mettre leurs doigts sur des choses douloureuses, sur leurs traumatismes liés à la maladie et examiner le manque d'amour de eux-mêmes, en examinant leurs corps, si différents des autres, mais si beaux, parce qu'ils sont uniques... Regarder son corps c'est le début de l'amour de soi qui est parfois confondu avec le narcissisme. Finalement, je me dis que le raté de la philosophie est que la maladie n'est pas toujours philosophiquement associée à un vécu corporel singulier, mais, est trop souvent abstraite, intellectualisée, conceptualisée.** Le chemin des malades doit être de revenir dans leurs corps. Mais, les corps des malades n'appartiennent pas tout à fait à ceux qui

subissent la maladie dans cette société. Nous conceptualisons dès l'adolescence que nous sommes un corps lié à la beauté... On peut certes déconstruire intellectuellement cette pensée, et nous sommes en train de le faire, mais j'ai réalisé que ça ne suffira pas. Nos traumatismes, nos imperfections sont intégrés dans nos corps. Et cette acceptation du corps, les malades la retrouvent quand ils se retrouvent entre eux, loin de tous les artifices du corps, de la féminité et quand ils se mettent à nu métaphoriquement. **A cause de ces critères esthétiques qu'imposent la société les malades ont perdu confiance en eux, le lien corporel entre les individus a été rompu, la diversité des corps doit être mise en avant et remplacer la compétition esthétique.** L'un des plus gros problèmes de la maladie c'est qu'elle est invisible pour les personnes qui sont en bonne santé elles n'arrivent pas souvent à s'identifier à ceux qui sont malades et qui se sentent coupables. Ce qui isole d'emblée les malades. Au lieu de trouver refuge dans la solidarité et la sympathie mutuelle entre malades opprimés, rejetés, puis exclus de la société les critères esthétiques de la société font que les malades deviennent compétitifs esthétiquement, en effet, en voyant d'autres malades certaines personnes se disent silencieusement «Ça va il y a pire que moi», ce jugement est une forme d'hostilité vis-à-vis de autrui. La fraternité des individus elle devrait exister au sein de la maladie. **Je pense que le manque de pouvoir des malades dans la société est directement lié à la répression esthétique de ces derniers car peu de gens veulent les observer ni les entendre parler de leurs maladies en rentrant dans les détails pour les malades dont la maladie est invisible comme la mienne, quand je parle à autrui de mon épilepsie ou quand il me voit faire une crise il est souvent mal à l'aise. Pour avoir du pouvoir, les malades ont besoin**

**de regagner le pouvoir sur leurs maladies. L'idée: ta maladie ne dépend pas de toi, mais, le jugement que tu as à son égard dépend entièrement de toi! Les malades qui s'aiment, qui s'assument, qui font de leurs différences une force, une fierté changeront le monde!** L'enthousiasme pour l'exposition esthétique, artistique d'une maladie est souvent confondu avec l'exhibition des malades. Je critique d'ailleurs les livres de développement personnel, cette pseudo philosophie qui s'inspire des principes du stoïcisme, de la psychologie et du bouddhisme et qui a pour objectif d'aider les gens à se sentir mieux individuellement tout en entretenant des relations de meilleures qualités avec leur environnement, ces auteurs prônant le développement personnel se font de l'argent sur le dos de ceux qui n'ont pas confiance en eux, ils sont semblables à des gourous qui vous promettent monts et merveilles. Je pense que pour s'aimer les individus malades n'ont pas nécessairement besoin de passer par le développement personnel sauf s'ils en éprouvent le besoin car le développement personnel est une arnaque consumériste et capitaliste qui se fait trop souvent passer pour une forme de philosophie contemporaine qui manipule les personnes malades et celles qui n'ont pas du tout confiance en elles et pour avoir accès aux secrets du développement personnel il faut évidemment payer. Aujourd'hui l'amour de soi est monétisé.

A mon sens, le développement personnel il manipule le sujet en mettant en lumière quatre souffrances spécifiques qu'il éprouve quotidiennement tout en lui promettant de l'aider sincèrement à affronter les parties les plus sombres de son être: La souffrance liée au physique, la souffrance psychologique, la souffrance liée à la maladie et la souffrance à cause des relations que le sujet entretient avec son entourage/son environnement. D'ailleurs, depuis quand pour valoriser

l'amour de soi doit-on comparer le malade esthétiquement, émotionnellement puis corporellement à ceux qui sont en bonne santé et à ceux dont leurs corps s'approchent de cette perfection factice que la société impose esthétiquement au sujet en définissant des critères fallacieux de beauté poussant à l'abnégation de soi? Pendant des décennies, quand les malades étaient rejetés, exclus de la société, la société a pu leur dire «Oui, mais en même temps tu n'as qu'à pas être malade» comme si c'était eux qui avaient volontairement choisi leurs maladies! D'ailleurs on entend souvent cette expression courante et spontanée qui culpabilise encore une fois les personnes atteintes d'une pathologie spécifique qui vise à souligner l'absurdité d'un comportement d'une personne pour la mettre à part «t'es malade ou quoi?». J'avoue qu'avant de réfléchir profondément à ce sujet, je m'étais dit, dans ma jeunesse: «Quelle honte d'être malade! Ça serait tellement plus simple pour moi si j'étais belle et en bonne santé! C'est tellement injuste et honteux ces maladies que subissent les malades, ils devraient ne pas les exposer publiquement!» Et puis j'ai réfléchi. Et j'ai découvert que la maladie ne se résumait pas uniquement à la honte! En soi la maladie ne signifie rien c'est la société qui l'associa à la honte. Nos maladies ne devraient pas être qualifiées de honteuses. Mais nous vivons dans une société si centrée sur l'image, valorisant les apparences, l'hyper sexualisation et la beauté que nous avons oublié que d'emblée la maladie n'est pas honteuse.

Malheureusement, la représentation artistique, esthétique de la maladie reste anecdotique comparé à l'influence des corps minces, en bonne santé détenant soit disant les secrets de la beauté et de la perfection. Le problème c'est qu'on vit dans une culture qui fait croire aux malades qu'ils sont anormaux. Je vais parler des trois domaines principaux

au sein desquels cette croyance est inscrite:

. *Le domaine esthétique:* tu es malade, donc, tu es laid, personne n'a envie de te regarder et tu ne mérites pas d'être aimé.

. *Le domaine médical:* tu as une maladie, c'est un problème et tu dois immédiatement te faire soigner si tu veux vivre une vie normale car ton corps n'est pas normal et seuls les médicaments pourront te sauver en attendant tu devrais ne pas trop exposer ta maladie parce que biologiquement elle est dérangement et seuls les médecins peuvent la comprendre.

. *Le domaine médiatique:* tu es malade donc inadapté pour vivre en société. As-tu déjà souffert à cause de ta maladie, as-tu déjà ressenti de la honte parce que tu étais malade? C'est normal d'avoir honte et de souffrir, je veux bien illustrer ta maladie, mais, personnellement je n'aimerais pas être à ta place.

Les malades sont attaqués quand ils assument leurs maladies et ils sont attaqués quand ils ne l'assument pas car les malades ne sont pas censés être malades publiquement et ils ne doivent pas parler de leurs pathologies pour ne pas mettre mal à l'aise et pour ne pas choquer autrui, comme si les malades devaient être des corps inanimés, des cadavres ambulants. Réussir à ne plus avoir honte de sa maladie, réussir à trouver sa place dans la société en tant que personne malade n'est pas simple. Qu'on soutient ou pas l'idée selon laquelle la maladie est une honte, cette idée est encore là en sous-marin. Mais, la société ce n'est pas à elle de définir notre identité. On vit dans une société où malgré tout et même si les choses s'arrangent, on a tendance à penser que la maladie est honteuse. Si beaucoup de malades pensent ceci c'est parce que la société leur a inculqué cette idée. La plupart d'entre eux grandissent persuadés qu'être malade, c'est sale, c'est honteux. Car la société a ceci de très particulier elle méprise ce

qu'elle ne connaît pas et ce qui ne s'inscrit pas dans les codes esthétiques qu'elle valorise. La honte est un artefact d'une culture qui considère les malades comme honteux, anormaux. On demande donc implicitement aux malades de ne pas trop s'exposer, de ne pas trop s'assumer, de rester pudiques, comme si le fait de s'exprimer à propos de leurs maladies était interdit. **Mais, pourquoi ne dit-on pas aux malades qu'ils doivent apprendre à s'aimer et qu'ils méritent comme tout le monde d'être aimés? Et pourquoi dans les collèges, dans les lycées il n'y a pas assez de prévention sur le fait que les élèves malades doivent être respectés par les autres élèves? Que les malades sont des individus importants qui méritent le respect? Certains malades pensent qu'ils n'ont pas d'âme et peu de gens soulignent le fait qu'ils sont dignes. Beaucoup de malades s'assument, parlent librement de leurs maladies, mais, parfois je me demande si la solution pour les aider n'est pas en réalité d'apprendre aux enfants et aux adolescents au sein des établissements scolaires à se respecter... Le respect devrait être une matière scolaire, les cours de respect devraient exister.**

### **VIII. Doit-on faire semblant de ne pas être malade?**

Doit-on faire semblant de ne pas être malade? Doit-on mentir à propos de sa maladie? Certains malades jouent un rôle et ils portent un masque, en faisant semblant d'aller bien. Mais, cela ne durera qu'un temps, assez vite ces malades se rendent compte que la seule personne qu'ils dupent c'est eux mêmes. Toutefois chaque individu vit différemment sa maladie et chacun y donne un sens particulier en jugeant parfois qu'il est plus utile professionnellement, socialement et sentimentalement de mentir à propos de sa maladie dans le but de mieux s'intégrer à la société dans laquelle il vit. Je

pense que ces personnes là mentent par commodité sans chercher nécessairement à manipuler autrui car mentir est plus simple que dire la vérité. Dans certaines circonstances mentir est compréhensible mais le mensonge reste répréhensible car le menteur dit volontairement, consciemment des choses fausses notamment à propos de sa maladie. En effet, chercher à dissimuler sa maladie, à la cacher c'est une forme de trahison vis-à-vis de celui ou de celle qui recherche la sincérité. L'individu qui ment se protège narcissiquement. Le paroxysme du mensonge est inscrit au sein de la mythomanie un trouble pathologique caractérisé par une tendance au mensonge et à la fabulation. Je pense que certains malades mentent à propos de leurs maladies pour attirer l'attention sur eux en clamant qu'ils sont en bonne santé et qu'ils vivent une vie conforme à ce que la société attend d'eux. Cependant, les personnes qui mentent et qui n'assument pas leurs maladies doivent subir les conséquences de leurs mensonges car autrui en découvrant la vérité peut perdre toute confiance en ces personnes, il peut se méfier d'elles voire s'en détourner en ne voulant plus les fréquenter. En effet, il ne faut pas oublier que le mensonge est une forme de manipulation s'opposant à la véracité et à la sincérité. **Je pense que les malades mentent à propos de leurs maladies principalement pour quatre raisons:**

- . **Pour préserver ou valoriser leur image**
- . **Persuader l'autre pour obtenir quelque chose**  
(**Obtenir un travail, se faire des amis ou être en couple avec celui qu'on aime**)
- . **Éviter les conflits, ne pas avoir à se justifier à propos de sa maladie**
- . **Ne pas effrayer ou ne pas peiner son interlocuteur.**

Lorsque l'individu ment à propos de sa maladie il peut ressentir deux émotions. Premièrement, il a peur d'être découvert et

il ressent de la culpabilité face à autrui parce qu'en lui mentant il le trahit, il lui manque de respect. Ensuite, le malade peut éprouver du plaisir à mentir, c'est-à-dire qu'il est fier de convaincre fallacieusement autrui. De plus, le malade qui cache sa maladie, qui ne l'assume pas face à autrui il le fait aussi car il est interrogé sur sa vie intime et il n'a forcément envie de dévoiler ce qu'il considère comme étant une faiblesse et parfois autrui cherche indirectement à nuire aux personnes malades en utilisant la médisance, il s'agit de dénigrer un sujet en le critiquant oralement notamment sur ses défauts. Ainsi, certains malades mentent car ils veulent être aimés par autrui. Ils mentent alors pour se protéger car se dévoiler entièrement est difficile. De plus les malades qui mentent ils refusent de percevoir leurs maladies soit parce qu'ils ne veulent tout simplement pas les accepter ou simplement parce qu'il leur semble absolument impossible de dire la vérité à ceux et celles qui ne veulent pas l'entendre ils mentent dans le but de rassurer autrui pour ne pas briser ses illusions et pour ne pas engendrer chez lui de la déception. Souvent nous disons que toute vérité n'est pas bonne à dire, cela est particulièrement vrai lorsque nous sommes malades et quand nous ne voulons pas blesser, choquer, effrayer quelqu'un. Par exemple, lorsqu'une amie nous demande si nous allons bien, nous lui répondons que «oui» même si nous n'en pensons pas un mot, pour ne pas lui faire de la peine. Quelques malades privilégient cette option parce qu'ils ne veulent pas attrister leurs proches, la protection et la préservation des êtres qui nous sont chers pousse irrémédiablement certains malades sur la voie du mensonge. Pourquoi avouer quelque chose qui effraiera, qui choquera ou qui attristera autrui? Parfois laisser une personne dans l'ignorance en passant sous silence la vérité est préférable pour ne pas la faire souffrir. Cependant seule la vérité

permet à l'homme d'accéder au savoir et à la connaissance. Dire la vérité est donc un devoir, une nécessité dont l'homme a besoin pour se construire et avancer.

Dire la vérité est certes difficile et dérangeant, mais, au fil du temps celui qui dit la vérité sera soulagé car il ne se sentira plus obligé de mentir à son entourage. Qui plus est la vérité finit toujours par se savoir à un moment de notre existence, on ne peut pas dissimuler éternellement ce qui est vrai comme il nous est impossible de vivre continuellement dans le mensonge. L'exemple de Jean-Claude Romand est saisissant, illustre parfaitement ce propos, cet homme a menti durant de nombreuses années à ces proches s'inventant une carrière brillante de médecin et vivant de façon correcte grâce à l'argent que sa famille lui donnait, pensant faire des placements avantageux. Le retour à la réalité a été bien triste et brutal car au lieu de faire face à ses mensonges, qui étaient sur le point d'être découverts, il a tué toute sa famille. Dire la vérité pour assumer ses actes et sa vulnérabilité est un acte essentiel car en mentant à notre entourage c'est finalement nous que nous dupons et nous vivons dans les illusions. Généralement le malade qui ment au sujet de sa maladie il le fait dans son propre intérêt, par pur égoïsme ou alors il le fait pour ne pas faire souffrir son entourage. Cependant, une fois que le malade a menti il sera tenté de recommencer. Il pourrait préférer la simplicité du mensonge à la dureté de la vérité. Certains malades ont tendance à opter pour la facilité, pour se libérer éphémèrement de cette maladie qui est un poids à leurs yeux. Le mensonge semble pour quelques malades un remède efficace contre leurs maladies, c'est pour cela qu'il est parfois choisi et que la vérité est volontairement écartée, dans un but purement personnel.

Mais mentir est aussi une contrainte pour le malade car en mentant il n'est pas

entièrement en paix avec lui même et il doit à chaque instant modifier la vérité. Pour quelques malades, mentir à autrui leur permet de s'intégrer à la société en se faisant respecter, en se faisant accepter par ceux, qui, généralement les rejettent. **Car si certains malades mentent, c'est bien parce qu'ils veulent être acceptés parce qu'ils pensent que en étant malades ils ne sont pas dignes d'être aimés et ils le font aussi parce qu'ils éprouvent le besoin d'être libérés de leurs maladies. La pression sociale imposant des normes dans le domaine de la morale et de l'esthétique pousse aussi quelques malades à mentir à propos de leurs maladies pour ne pas être exclus. Puis mentir à ses employeurs, à ses amis, à ses parents et à ses amants offre au malade plus d'opportunités car il n'est plus défini par sa maladie.** C'est pourquoi dans notre société il faut massivement diffuser l'idée selon laquelle le malade est une personne qui mérite le respect et qui ne doit pas être discriminée. Ce qui est aberrant dans notre société occidentale du 21ème siècle c'est de valoriser très souvent notamment sur les réseaux sociaux des photographies de mannequins et de femmes, d'hommes qui ont un physique «parfait», qui ne possèdent aucun défaut esthétique puis qui sont en bonne santé. Les individus malades, handicapés qui ne correspondent pas à ces critères de beauté que la société impose sont qualifiés d'anormaux. Complexés, certains malades, même si ce n'est pas excusable, se mettent alors à mentir en ne révélant pas leurs maladies car ils ont l'impression qu'ils doivent obligatoirement s'intégrer à la société en suivant ces codes esthétiques qu'elle impose. Ainsi, d'après la société occidentale du 21ème siècle **ne pas être beau, ne pas être en bonne santé revient à tout de suite être perçu comme un perdant du culte de la beauté puis de la bonne santé, un relégué du capitalisme de la perfection**

**morale et esthétique. Être malade pour la société c'est donc basculer du côté de la honte puis de «l'anormalité».** Les choses changeraient et les malades ne se sentiraient plus obligés de mentir si ils avaient beaucoup plus de visibilité dans l'art ainsi que dans les médias. On parle énormément de beauté dans cette société, mais finalement assez peu de la maladie. J'ai remarqué que beaucoup de malades quand ils mentent à propos de leurs maladies veulent juste être aimés par autrui notamment lorsqu'à cause de leurs pathologies ils sont victimes d'une véritable misère affective. Je dois vous avouer que je fais partie des personnes malades qui ont du mal à dire à leurs proches qu'elles souffrent véritablement et qu'elles ne sont pas toujours en bonne santé. Certes, faire semblant de ne pas être malade est sans doute plus facile que d'avouer publiquement à autrui sa vulnérabilité.

Toutefois, mentir à propos de sa maladie freine finalement la personne malade dans sa vie professionnelle, dans sa vie sociale et sentimentale lorsque autrui identifie, découvre sa pathologie le mensonge du malade n'est plus crédible, en effet, le mensonge déplaît à celui qui le subit. De plus, le mensonge gâche la vie de celui qui en est l'auteur car ce dernier se perd dans ses mensonges, des fois ça lui plaît de mentir et des fois cela le dégoûte. Ensuite, celui qui ment peut regretter ses mensonges. Même si mentir est son choix il peut silencieusement culpabiliser quand il pense à ces mensonges qu'il a dit à autrui. Mentir c'est faire abstraction de la vérité en la laissant de côté, c'est simuler et c'est finalement arriver à se convaincre que le mensonge est la réalité. Si le mensonge est autant valorisé notamment par les personnes malades c'est parce qu'en mentant elles ont l'impression de reprendre le contrôle sur leurs maladies en se disant silencieusement «ma maladie ne définit pas qui je suis, mon identité.» De plus si certains

malades se sentent obligés de mentir c'est parce que la plupart du temps ils n'ont pas reçu l'attention qu'ils méritaient durant leur enfance et durant leur adolescence, en mentant à propos de leurs maladies ils cherchent donc à attirer l'attention d'autrui, mais, au fond d'eux ces individus souffrent. Je pense que il existe une dépendance au mensonge, toutefois, les mensonges sont paradoxalement criants de vérité puisqu'ils révèlent la vulnérabilité d'une personne qui ne parvient pas à s'aimer et à s'accepter, ils essaient de déformer la réalité en la normalisant, en l'embellissant, les mensonges traduisent donc l'instabilité du menteur. Ainsi, le mensonge est un choix de vie fait en conscience mais il peut aussi révéler un traumatisme qui a besoin d'être soigné.

La seule chose qui compte est de toute manière la vérité. Certes, les malades vivent une maladie qu'ils n'ont pas choisi, toutefois, même si ce choix est difficile ils peuvent aussi faire le choix d'assumer librement leurs maladies en trouvant leur place en tant qu'individus malades. **Il est très compliqué d'être malade et de s'assumer. Pour les personnes en bonne santé, s'assumer, cela vade soi!** Il y a plein de raisons pour lesquelles un individu fait semblant de ne pas être malade: sa maladie peut l'écœurer, le dégoûter tout simplement ou alors parce que face à l'individu malade autrui est choqué, effrayé, intrigué. Cependant, mentir c'est risqué et le mensonge dans notre société n'est pas toléré moralement. J'ai énoncé précédemment beaucoup d'arguments pour expliquer que faire semblant de ne pas être malade est un acte inutile. Alors, je me demande: pourquoi certains malades continuent à mentir en cachant à autrui leurs maladies? **Et pourquoi le mensonge est-il si central si il pose autant d'inconvénients?**

Peut-être le mensonge est un passage nécessaire pour permettre au sujet d'accéder ensuite à la vérité. La raison qui fait que le

mensonge se situe au cœur de la maladie est que ce sont les sujets en bonne santé qui définissent et stigmatisent ce qu'est la maladie, par conséquent, en la définissant, en la stigmatisant ceux qui sont malades se sentent coupables face à autrui, qui, lui est en bonne santé et ils se sentent alors obligés de mentir. Et leurs mensonges leur procure du plaisir et de la souffrance. Le mensonge même si souvent il règne en maître et qu'il passe pour naturel est en fait construit socialement. Je me suis souvent demandé ce que j'aurais naturellement fait si jamais on avait valorisé, accepté ma maladie en me disant d'emblée qu'elle n'est ni honteuse ni déshumanisante. Aurais-je menti? **En plus en tant que femme on est encore plus honteuse de notre maladie parce que nous sommes censés attirer, exciter autrui en passant par notre beauté nous devons le séduire et aussi être en bonne santé dans le but de satisfaire ses attentes puis ses besoins émotionnels, sexuels. C'est comme si nos maladies à nous les femmes appartenaient aux jugements des hommes et cela me pose un problème philosophiquement.** Ce qui fait que plein de femmes malades ont honte d'assumer leurs maladies de peur d'être qualifiées de «laidies» puis «d'anormales» car l'homme s'attend à ce que les femmes soient désirables et en bonne santé. Mais finalement faire semblant de ne pas être malade en mentant à autrui c'est ne pas observer l'hétérogénéité de la maladie. Mentir, c'est passer à coté de sa maladie en la fuyant. Mais, mentir ne délivrera pas le malade de sa maladie. Le malade qui ment donc à propos de sa maladie en la dissimulant se croit libéré temporairement de sa pathologie, cependant, il est encore plus prisonnier de sa pathologie quand il a honte d'elle, quand il ne l'assume pas. Pour ceux qui mentent à propos de leurs maladies je vous invite à réfléchir à la signification profonde de la maladie. Ceux qui sont malades et qui n'assument pas leurs

maladies ils oublient à quel point elles sont importantes dans l'existence du sujet. De plus, ces menteurs sont dans l'erreur car ils ne cherchent pas à comprendre la signification de leurs maladies. **Malheureusement certains malades continueront toujours de cacher, de dissimuler leurs maladies dans le but d'avoir plus de pouvoir au sein de la société et parce qu'ils veulent être aimés par autrui.**

**IX. Se réapproprier sa maladie: Maladie et acceptation du corps.**

**Tout d'abord la notion d'acceptation est une forme de réception volontaire: l'individu admet et reconnaît sa souffrance psychologique (la tristesse, la culpabilité, la peur, la honte) mais en refusant de se laisser envahir et déterminer par elle. Une fois la douleur physique et psychologique acceptées, elles ne doivent plus être des freins d'action.**

Mais, quand l'individu a une maladie et surtout quand il a une maladie chronique comment peut-il s'accepter en se réappropriant sa maladie? Il n'y a que la société pour nous faire croire qu'accepter sa maladie est pratiquement impossible et accepter sa maladie n'est pas une réaction du sujet mais une action de sa part. **La notion d'acceptation étant l'essence même de la réappropriation du corps, qui, ici est malade en l'occurrence. C'est pour cela qu'accepter son corps est important, afin de vivre le mieux possible avec lui et avec sa maladie.** Cela requiert un travail psychologique chez les individus dont les ressorts et le vécu sont très personnels. Personne ne choisit d'être malade volontairement! La maladie survient de manière imprévue le plus souvent, l'individu la subit surtout quand elle s'installe dans la durée et qu'elle devient chronique, elle entraîne chez la personne un bouleversement corporel puis émotionnel complet. S'engage alors

un processus d'adaptation et d'acceptation, qui, à bien des égards, est indispensable. **Premièrement, l'annonce du diagnostic de la maladie elle provoque une rupture chez le patient qui doit faire le deuil de sa vie d'avant, mais, au départ il a du mal à accepter que son corps a changé.** C'est une rupture dans le sens où le regard de la personne change sur elle même il change instantanément notamment quand elle acquiert le statut de malade, elle se sent coupable puis se perçoit négativement.

Simplement, le fait de se savoir malade cela conduit la personne à se confronter à son corps à sa maladie qui remet en question son avenir. De nombreux malades ont ainsi le sentiment de vivre avec une épée de Damoclès au-dessus de leur tête. L'annonce du diagnostic d'une maladie provoque inévitablement chez le sujet des répercussions psychologiques qui a du mal au départ à accepter son corps. C'est dans cette perspective que débute le travail d'adaptation à la maladie qui comprend plusieurs phases:

#### **. Le déni ou l'incrédulité**

La personne est saisie par la stupéfaction et l'incrédulité. Elle peut exprimer un refus de croire à la réalité de la maladie voire manifester un déni plus ou moins transitoire. Elle se raconte des histoires et le déni il s'agit là d'un mécanisme de défense psychologique qui permet d'éviter l'effondrement de la personne face à la menace que constituent la maladie puis les changements qu'elle entraîne. Cette phase de déni se traduit essentiellement par des émotions négatives comme la confusion, la désorientation, l'incompréhension, la colère, la culpabilité, puis, la tristesse et la honte. Ces émotions sont normales, légitimes.

#### **. La réorganisation**

Cette phase consiste à s'adapter graduellement à sa nouvelle vie avec la maladie. Cette réorganisation permet justement au sujet de s'organiser autrement en s'adaptant

à sa maladie, il se fixe alors de nouveaux objectifs, de nouveaux intérêts en prenant conscience que sa vie a changé et qu'il ne peut plus retourner dans le passé. Toutefois, cette réorganisation prend du temps, elle peut durer des années chez certains patients. C'est souvent une étape où les valeurs et les priorités de la vie du malade sont redéfinies. De plus la phase de réorganisation elle comprend également une recherche de sens, en effet, le sujet qui comprend sa maladie apprend à retrouver son énergie, sa créativité en s'ouvrant à nouveau au monde.

### **. La réappropriation**

Il s'agit de parvenir à se réapproprier sa vie en acceptant sa maladie, en renouant avec son corps et en apprenant à aimer la vie puis surtout à s'aimer soi-même. Cela passe par le fait de se pardonner à soi-même d'être malade en ne se sentant plus coupable en cessant également de se considérer comme un fardeau pour soi et pour autrui. La réappropriation implique l'acceptation, il s'agit d'accepter son corps et la réalité comme elle est, en se sentant prêt à renoncer à l'ancienne image de soi tout en valorisant la nouvelle. Cependant, il est parfois nécessaire de se faire aider pour parvenir à effectuer le travail d'acceptation et d'adaptation de sa maladie chronique qui mène à la résilience. La résilience est un phénomène psychologique qui consiste, pour un individu affecté par un traumatisme ou par une maladie à prendre conscience de ces événements de manière à ne plus vivre dans le malheur et à se reconstruire d'une façon positive. Dans cette optique l'accompagnement psychologique du patient, réalisé par un psychiatre ou un psychologue il permet parfois au sujet d'atteindre la résilience.

En conclusion le travail d'acceptation à la maladie est un processus normal, par moments difficile à vivre, mais qui permet au final de se retrouver en acceptant son corps, sa vulnérabilité. Par conséquent,

les malades qui tentent d'accepter leurs corps pourront avoir une vie meilleure corporelle, émotionnelle et sexuelle, cela provoquera une révolution dans leurs vies! **Voici alors quatre conseils, qui, à mon sens permettront au malade de mieux accepter son corps:**

**. Sortir des diktats de la beauté imposés par la société**

**. Parvenir à faire le deuil de son corps d'avant**

**. Se regarder avec bienveillance**

**. S'occuper de soi.**

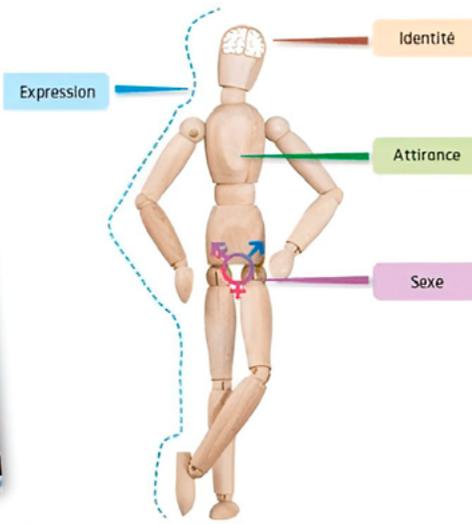
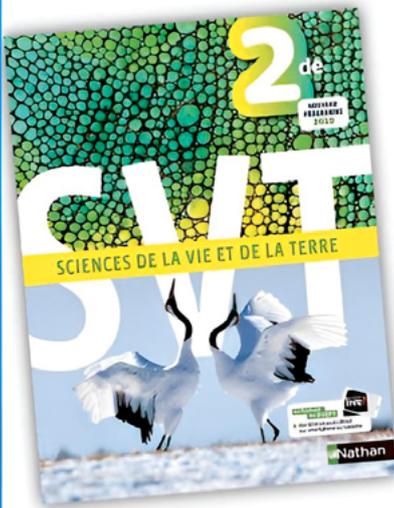
Par conséquent, accepter son corps malade c'est ne plus se soumettre à ces diktats à ces normes de beauté imposés par la société occidentale du 21<sup>ème</sup> siècle. L'acceptation du corps elle permet d'atteindre la complétude puis la liberté car le sujet qui s'accepte qu'il soit malade ou non vit en paix avec lui-même, apprend à s'aimer, cela provoque chez lui une renaissance corporelle. Sauf que pour y arriver il faut lâcher-prise totalement émotionnellement et physiquement. Il faut visiter précisément son corps en acceptant notamment ses imperfections. La philosophie ne s'est que très peu intéressée d'ailleurs aux imperfections corporelles et à l'acceptation de soi ainsi que à celle qui concerne le corps du malade. Pourtant, aujourd'hui plus que jamais, nous avons tous besoin d'accepter nos imperfections. A ce sujet c'est là qu'intervient l'ouvrage révolutionnaire de Brené Brown une travailleuse sociale contemporaine intitulé La grâce de l'imperfection avec cette ouvrage elle explique comment se libérer de cette **injonction à la perfection** pour accéder à une vie heureuse, authentique puis audacieuse. Toutefois, pour accéder à l'acceptation de soi et de leurs corps les malades devront faire beaucoup d'efforts pour découvrir cet endroit satisfaisant corporellement et émotionnellement, car, oui, la maladie ne se résume pas uniquement à

des problèmes de santé car se réapproprié son corps est un acte d'amour de soi. **Cependant, l'amour de soi n'a rien à voir avec le fait d'être narcissique.** Le narcissisme vient du personnage grec Narcisse qui tombe amoureux de sa propre image reflétée dans l'eau. Par conséquent, les narcissiques sont des personnes qui s'aiment et s'admirent plus que de raison, par exemple, le narcissique pense que son physique est extraordinaire.

L'amour de soi, à l'inverse, est quelque chose de positif; il incite l'individu à être bien dans sa peau. **L'égoïsme, quant à lui, est un sentiment négatif** qui est caractérisé par une tendance à tout ramener à soi. En effet, les égoïstes se focalisent sur leur propre intérêt, considèrent leur opinion comme la plus importante et se voient comme la personne à admirer. Or, l'amour de soi est simplement le fait d'être capable de reconnaître ses qualités personnelles et d'accepter son corps tout en restant respectueux avec autrui. **De plus, l'amour de soi n'a rien à voir avec l'amour propre non plus** c'est ce qu'affirmait Rousseau un philosophe du 18ème siècle dans son ouvrage Discours sur l'inégalité parmi les hommes. Tout d'abord l'amour de soi est un sentiment naturel et bon et Rousseau en fait la source de toutes les affections, la pitié y comprise qui est selon Rousseau un sentiment fondamental, l'affection ou la vertu la plus naturelle. L'amour propre, quant à lui, est un sentiment mauvais né de la comparaison du sujet qui se compare à autrui sans arrêt. Tandis que **l'amour de soi est un sentiment positif, intrinsèque et bienveillant**. S'aimer soi-même est donc très important pour la confiance en soi et pour améliorer sa qualité de vie. Encore faut-il bien connaître son corps et sa maladie en les explorant dans le but d'accéder à l'acceptation de soi car cette acceptation n'est pas une envie mais un besoin vital qui permettra au sujet malade de s'assumer, d'être heureux

et de vivre sa vie d'une manière épanouie et encore faudrait-il que les malades assument leurs émotions.

\*  
\* \*



Sexe : selon la loi, c'est le sexe assigné à la naissance, en fonction de l'apparence des organes génitaux externes.

**Identité** : c'est le fait de se sentir homme ou femme.

→ Femme  
→ Homme

**Expression** : c'est la manière dont une personne peut exprimer son identité de genre, notamment par son apparence physique ou par sa gestuelle.

→ Féminin  
→ Masculin

**Attrance émotionnelle** : c'est un des aspects de l'orientation sexuelle.

→ Femme / féminin  
→ Homme / masculin

**Attrance sexuelle** : c'est un des aspects de l'orientation sexuelle.

→ Femme / féminin  
→ Homme / masculin

**A chacun d'ajuster ses curseurs.**

Pos du tout ← 0 → Complètement

# TWITTER FILES, HISTOIRE D'UNE CONSPIRATION

*Par comitecedif<sup>1</sup>*

L'arrivée d'Elon Musk à la tête de Twitter et l'éviction de son ancien PDG Jack Dorsey ainsi que de ses cadres corrompus est bénédiction tant ce réseau était représentatif d'une vision à la big brother de la liberté d'expression à savoir un outil idéal de répression des libertés individuelles, de dissimulation de crimes d'État, mais aussi de conditionnement des consciences.

Toutes les révélations relatives aux saloperies commises sur ce réseau social étaient, comme le reste, réputées relever de théories de la conspiration.

Jusqu'à ce qu'Elon Musk mette la main sur les preuves de cette conspiration en récupérant et en publiant les échanges internes de Twitter auprès de quelques journalistes d'investigations, des vrais.

Voici donc les faits, rien que les faits

## NE PAS GENER BIDEN

Les informations relatives à l'enquête journalistique du New York Post concernant Hunter Biden, fils du candidat démocrate Joe Biden ont été envoyées sur Twitter 15 jours avant les élections.

Ces informations, recueillies sur l'ordinateur portable du fils Biden mettaient en évidence la corruption des autorités ukrainiennes au bénéfice des Biden, elles relèvent les déviations sexuelles (pour le moins) d'Hunter Biden.

L'ensemble de ces informations ont fait l'objet d'un blocage à l'initiative de la responsable juridique de Twitter, Vijaya Gade ainsi que le précise Matt Taibbi qui a creusé les mails interne.

<sup>1</sup> <https://libertariens.wordpress.com/author/comitecedif/>



Twitter a supprimé tous les liens vers l'article du New York Post, bloqué la diffusion par ses abonnés.

Michael Shellenberger révèle aussi que l'équipe de sécurité de Twitter a repris l'argument du FBI considérant que l'affaire Hunter Biden était une opération d'intoxication russe, alors que l'ensemble des éléments ont été authentifiés.

Le porte-parole de la Maison blanche veut reposter l'article sur Twitter, il n'y parvient pas davantage et son compte est désactivé.

## MARGINALISER CEUX QUI NE PENSENT PAS « COMME IL FAUT »

Des listes noires d'abonnés non suspendus ont été créées par des équipes d'employés de Twitter en fonction des positions prises par ces abonnés ou de leur participation à certains sujets de discussion ainsi que nous le révèle la journaliste Bari Weiss.

Évidemment les abonnés n'ont pas été informés de ce fichage mais l'ont subi quelquefois sans s'en rendre compte par le principe du shadow banning permettant de rendre invisible tout post ou commentaire sauf pour leur auteur.

Parmi les membres de ces listes noires : moi, vous peut-être, mais aussi des personnes plus connues telles que Charlie Kirk, l'animateur de talk-show Dan Bongino, ou encore le docteur Jay Bhattacharya, résistant à la folie sanitaire liberticide autour du Covid. Pour eux Twitter a inactivé les recherches et les a exclu des tendances. Ils étaient là, mais sans apparaître, pire que bâillonés, invisibles.

Défendant de telles pratiques sans reconnaître la réalité du shadow-ban, les deux responsables de Twitter ont prétendu : « *[s']attaquer aux acteurs de mauvaise foi qui ont l'intention de manipuler ou de détourner une conversation saine. [...] Les tweets provenant d'acteurs de mauvaise foi qui ont l'intention de manipuler ou de diviser la conversation doivent être classés plus bas [dans les recherches]. Ce dernier point constitue la base de notre travail visant à favoriser une conversation publique saine* ».

Sous cette novlangue, il convient bien de déchiffrer le langage utilisé : mauvaise foi = non conforme à l'idéologie gauchisante ; conversation saine = conforme à l'idéologie gauchisante ; manipuler ou détourner = corriger une information biaisée. Ce qui donne la déclaration suivante :

« *[s']attaquer aux abonnés dont les idées ne sont pas les nôtres qui ont l'intention de corriger nos informations orientées. [...] Les tweets provenant d'acteurs dont les idées ne sont pas les nôtres et qui ont l'intention de nous contredire doivent être classés plus bas [dans les recherches]. Ce dernier point constitue la base de notre travail visant à favoriser la désinformation* ».

Mais les deux responsables de la mal-faisance du réseau en disent davantage pour révéler le caractère viral de leurs listes noires. Ainsi suivre une personne black-listée pouvait vous black-lister, de même si vous repostiez une information

d'une personne signalée « de mauvaise foi » ; se faire bloquer par un abonné à idéologie conforme est aussi une façon de passer éventuellement en black list.

La suspension ensuite répond à des conceptions particulières de « conduites haineuses » interprétées comme tout acte militant non approuvé par l'idéologie gauchisante. Ainsi le compte « Libs of Tik-Tok » a été suspendu pour avoir « harcelé en ligne des hôpitaux » mais a seulement dénoncé des établissements de soin réalisant des « transitions sexuelles ». Par contre la horde woke a publié la photo de la maison de l'abonné « Libs of Tik-Tok » avec son adresse, mais Twitter a considéré que cela n'enfreignait pas ses règles mettant en danger la vie de l'abonnée par sa non-assistance après avoir donné les moyens de cette mise en danger.

## **PARTICIPER A L'ELIMINATION DU PRESIDENT TRUMP**

On ne va pas revenir ici sur l'ensemble des bidonnages du processus électoral lors des élections US de novembre 2020. Mais Twitter y a joué un rôle en supprimant ou shadow bannant tous les contenus pro Trump ou révélant la pourriture des Biden.

En supprimant le compte du président Trump, deux jours après les événements du Capitole, Twitter a participé à la diffusion des fake news relatives à l'inversion accusatoire de Biden accusant le président élu Trump de putschisme.

## **ORGANISATION D'UN REGIME DE CONTROLE POLICIER**

Pire si c'est possible. Yoel Roth, ancien responsable de la sécurité chez Twitter, a demandé aux employés de répertorier toutes les utilisations du terme « stopthesteal » (en référence au bidonnage du processus électoral par Biden) afin de faire remonter les auteurs

de ces termes auprès du FBI dont le rôle a aussi été particulièrement trouble.

Plus qu'interdire le compte TRUMP, Twitter a poussé à des arrestations de ses abonnés dans l'affaire du Capitol !

Comme le précise Marc Taibbi cette collaboration avec le FBI est évidente dès l'ouverture du processus électoral et bien avant.

Il ne s'agissait pas seulement de bloquer toute information pouvant atteindre les Biden mais aussi faire fichier auprès des services du FBI toute mise en cause des opérations de

bidonnage du scrutin présidentiel.

Un des mails mis en évidence émanant d'un cadre de Twitter qualifie la relation entre le FBI et Twitter de « synchronisation gouvernement-industrie » tant la fréquence des mails et des réunions étaient importantes. Pour cette collaboration Twitter a perçu 3,5 millions de dollars d'octobre 2019 à février 2021 soustraits au contribuable US par le FBI et ceci pour contrôler ce qui « se pensait » et pour l'influer.

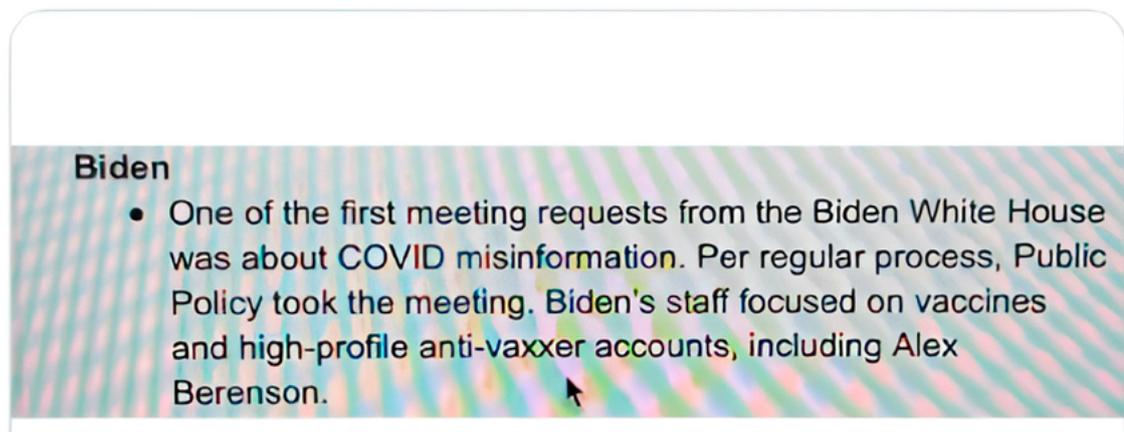
## DEFENSE DU REGIME DE FAKE NEWS GOUVERNEMENTALE SUR LE COVID



David Zweig  @davidzweig · 2h

...

8. When the Biden admin took over, one of their first meeting requests with Twitter executives was on Covid. The focus was on "anti-vaxxer accounts." Especially Alex Berenson:



Là encore toute remise en cause des délires de Fauci et de Biden incitant à l'injection et défendant des mesures d'exception a donné lieu à des représailles de Twitter.

Ainsi, comme le précise David Zweig, toute information fondée mais n'allant pas dans le sens du régime Biden a été censurée, les médecins en désaccord avec la politique sanitaire ont été discrédités par Twitter, des comptes ont été suspendus pour exprimer leurs désaccords. Une des premières réunion de Twitter avec l'équipe

du régime Biden concernait les comptes repérés comme « anti vax » et considérés comme nuisibles.

Il est intéressant de noter comment Twitter a régi à un post du Docteur Martin Kulldorff, épidémiologiste à la Harvard Medical School, lequel précisait que les enfants n'avaient pas besoin d'être vaccinés, pas plus que ceux qui avaient déjà contracté le coronavirus. Suite à ce post donc, un modérateur de Twitter demande à ce qu'une action soit mise en place pour diffusion de fausse information sur le Covid

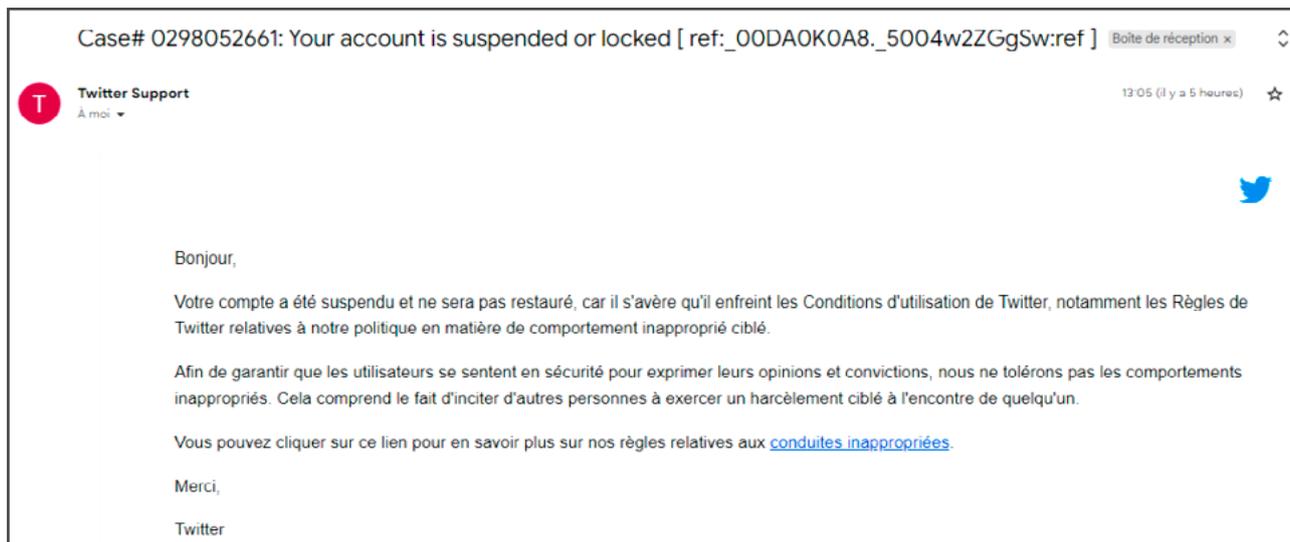
19, finalement un bandeau est diffusé sur son Tweet précisant que cette information est fausse et qu'elle ne peut être likée, partagée et que l'on ne peut le commenter.

### VIREZ LES TOUS

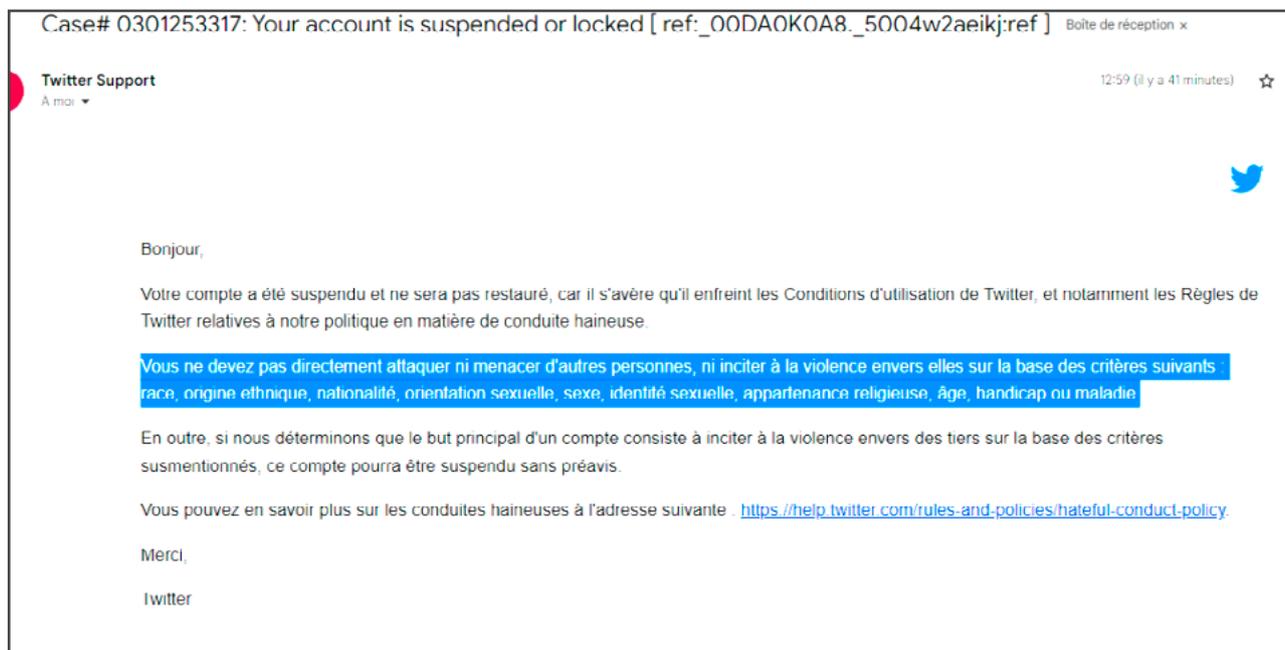
L'ancienne direction de Twitter est donc bien responsable de conspiration contre

le peuple Américain. Une bonne partie des effectifs a été virée, mais il ne faut pas s'arrêter en si bon chemin car tous se sont mal comportés, ils savaient et se créaient comptes et bots pour exprimer leur délire de toute puissance.

Il faut donc virer tout le personnel, puisqu'aujourd'hui encore on peut recevoir ça :



Ou encore cela après avoir critiqué Biden, et notamment ses attitudes particulières vis-à-vis des enfants :



## Comment Wikipedia s'embourbe dans les Twiterfiles

\*  
\* \*

- "**Antivax**" : personne qui constate que le "vaccin" est inefficace.
- "**Complotiste**" : personne qui constate qu'il y a des failles dans le récit officiel, dont celui sur les vaccins.
- "**Fact-checkeur**" : personne payée pour faire semblant de ne pas comprendre ce que je viens de dire



Alexis Haupt

# AGAINST FLATTERY: CONSPIRING WITH GOD

by Marco Andreacchio<sup>1</sup>

marcoandreacchio@ymail.com



The first, paradigmatic flatterer, so says the Torah, is a serpent telling Eve that God's prohibition is motivated by jealousy and that if Eve were to grasp the fruit of divine wisdom for herself she would become like God. It is not clear that Eve really believes the serpent. What is clear is that she calls Adam to share in her illicit deed. It is not enough for us to feel that we are doing evil; we want to know that we are. By calling Adam into play, Eve betrays a desire to *name* her findings; she prepares to domesticate the unknown that she is about to experience.

The serpent proposes a justification for evil. The law is ill-grounded, he argues. It is somehow illegitimate, or against human nature, against the way of Eve. An unnatural imposition. Why is law imposed? To repress. There is then no significant difference between authority and violence, or between kings and tyrants. Good and evil are the same. Eve's task is to transcend both; to grasp the fruit of the good by way of stepping beyond both good and evil. Thereby, Eve will know God's freedom; she will no longer be subject to imposed limitations and will be thereby capable of mastering the Garden she inhabits. She

will be like God. But first she must call Adam for help. The conspiracy requires his participation. But why precisely should Eve feel that Adam is needed? What could he bring to the table of conspiracy that the snake has not already offered Eve? What could Adam contribute to evil-doing beyond flattery? Adam is innocent; yet he is also charged with a task by God.

He participates in divine freedom as name giver, or legislator. Must Adam stop participating in the good and begin participating in evil? In calling Adam, does Eve aim at using Adam's art in a new way? Is Adam to learn how to speak against God? Must he learn how to speak as the serpent who hides in the dark? Does Eve need Adam to incarnate a serpent "out of the closet," or to allow the serpent to confront God, or God's word, out in the open, in the light?

Why does the serpent hide in the dark? Perhaps out of fear of God's light, but what scares the beast? Is it aware of its incapacity to make any sense in the light? Is it aware of its being powerless if and when speaking to Adam *directly*?

The serpent is cunning; its tongue forked and its body twisted. Its art shuns what is upright or straightforward. In order to reach out to Adam, the beast must first

<sup>1</sup> <https://voegelinview.com/author/marco-andreacchio/>

seduce Eve, whose way inclines her to heed what is in the dark. But Eve senses that the dark is not nearly enough, most notably to shelter her. Would the serpent not know, as well? If it needs Eve to ensnare Adam, what is its ultimate goal? In attributing jealousy to God, does the serpent seek to take revenge on God, even to replace God by using Adam to mirror the dark, or more precisely to serve as vehicle for the drawing of light into the dark? Is Adam to serve unwittingly as a Promethean-like robber of divine fire, of God's wisdom?

The serpent bespeaks the dark in the light, the shadow in the Garden of good things. These good things, the snake cannot take possession of. The light is there, but the dark cannot seize it, or make it its own.<sup>2</sup> But the dark is a trap that Eve can slip into, thereupon seducing Adam into sliding down with her, justified by the suggestion that the "new way" discovered by Eve may be a shortcut to eternal life—to light without darkness. Descent as a shortcut to ascent.

If in the Garden Adam and Eve are already immortal, their immortality is not beyond the shadow of doubt. Their ignorance of death does not translate *eo ipso* into immortality *simpliciter*. They *participate* in immortality, or immortality is somehow present within them, but they are not free as God is. They do not possess all that they want and their will is not a mere function of their knowledge. They want what they do not know and cannot achieve all that they want. They cannot attain to God's knowledge, his mind insofar as it contains all good things.

The serpent opens up a new vista, the possibility that good things can be appropriated for the sake of establishing a new order of things whereby Adam-and-Eve will be masters of their own destiny, "jealous" sovereigns over their own world. The

world, or at least *a* world shall be their own! First intimation of the Babel project. Yet, what is the immediate price to be paid for transgression? Direct and unbearable knowledge of death. Finding themselves as mortal, finite beings, Adam-and-Eve succumb to a "new" God of wrath, a new guise of God as jealous despot.

The serpent has failed to replace God. It has merely succeeded in alienating Adam-and-Eve from good things and the God presiding over them as supreme guarantor. Alienation translates at once into perception of what is good as a repressive, painful curse. Now man (the *anthropos*) is condemned to the good, since he has renounced his original pure desire for the good. He is no longer as a child, but faces the dark and the evil lurking in it. He can no longer simply rely on God's shelter, but must learn to shelter himself, albeit always moved, if only secretly, by the prospect of returning to God. Man must learn to correct his devious art in the aftermath of his having learned it from the serpent. Art is to be placed in the service of God. No longer is it to serve as means to build an order of things autonomous of divine intervention, but as stage for recognition of the immanence of divine intellection even in the darkest of nights. Even the serpent's voice must be discerned as an echo of God's own voice, while the darkness lurking in good things must be sought out as an intimation of the darkness of God's own mind.

Eve had not necessarily believed that the first conspiracy would work out without regrettable repercussions. She was not confident to have well understood what the serpent meant. Hence her calling upon Adam, rehearsing for him the serpent's words, or drawing them out of the dark to be sheltered by Adam's own mind. Now it would be up to him to decide what guide to follow. For the first time, man is faced with a dangerous choice. But, as a child, Adam

2 John 1:5.

is ill equipped to face danger unscathed: he can reason of good things, but not of evil ones, failing to distinguish the noble ascent to darkness from vulgar descent into darkness. He must thereupon learn to fall and rise again; he must grow strong, not altogether as God, to be sure, but *after* God, in search of God, even if God is immediately present to him, to his quest. He must learn to return to what is absolutely present, or to abide in the interstice separating unity from plurality—the unity hidden in all things from the plurality manifest outside of all unity. And to “read” the Many *back* in the light of a seemingly long-lost One; to (re)order the fragments of a shattered Garden into forms of art, *poetic mirrors* of divine wisdom. In sum, man must convert a primordial conspiracy against itself; he must conspire honestly with God against the dishonorable serpent to render unto God what belongs to God, restoring life, the original content of appearances, to its originally centripetal impulse. So that descent be redeemed in the light of an original, irreducible ascent.<sup>3</sup>

\*  
\* \*

---

<sup>3</sup> As Plato’s appeal to *anamnesis* stands to remind us, memory is crucial to ascent. In descending we must use our doings as means to regain intimate sight of our proper destiny.



SANTON 2023

# TIME AND ETERNITY

by James H. Cumming

neriawilliam@yahoo.fr



My recently completed book, *The Nondual Mind*, compares Hindu nondual philosophy to that of Baruch Spinoza (1632–1677 C.E.), demonstrating the similarity of Spinoza’s ideas to Kashmiri *Pratyabhijñā* Shaivism. In previous editions of *Dogma*, I published several excerpts from that book. The first three articles explain that all things are conscious, and that all consciousness is consciousness of self. The fourth article addresses the difficult problem of what it means to be free in a deterministic universe. The present article discusses two ways of thinking about immortality, one based on the circularity of time, and the other based on eternity. But to better introduce the topic of the present article, I will briefly review some of the ideas about time and divine freedom that appear at the end of my fourth article.

God created a magnificent universe that is an outward expression of God’s own eternal essence. It is constructed in perfect accord with elegant physical laws, and it plays itself out across the time dimension like an ever-turning kaleidoscope, each new configuration necessarily determined by, and every bit as beautiful, as the one that came before. Some people are troubled by that model of the universe. They don’t like imagining time to be a fixed landscape, analogous to one of the spatial dimensions. People imagine that they exist

at the vanguard of time, creating the future by their free choices. Therefore, the only type of freedom most people can appreciate is the freedom they imagine they have to make decisions about the future as they proceed forward through the time dimension. And if God lacks that freedom, most people believe, then God is not free at all, which calls into doubt God’s omnipotence. Reasoning in this way, people insist that God must be able to change creation at any moment, making adjustments (large or small) to what the laws of physics would otherwise demand — even parting the Red Sea when necessary. Thus, they place God inside time. They cannot imagine a God that is outside time, the creator of time, existing changelessly throughout all time. Instead, they imagine a god that, like themselves, is an actor on the stage of time. But by placing God inside time, they make time ontologically prior to the god they are worshiping, thus ignoring the God that is the source of time.

In truth, the ability to make choices in the dimension of time is not the measure of God’s freedom. Rather, the measure of God’s freedom is the ability to actualize every possibility implied by God’s own eternal essence. If God is eternal (i.e., outside time), and if the universe freely expresses, in the dimensions of space and time, God’s eternal unchanging essence,

then the universe needs no temporal interventions from God to make it more God-like, and if somehow it did need such interventions, then God's eternal essence would need to have changed, which is nonsensical. As humans who are subject to time, we equate freedom with choice, but choice would actually limit God's freedom, forcing God to choose one possibility and to reject all the others. Infinity, not choice, is the measure of God's freedom.

At the root of this confusion about divine freedom is the inability of most people to distinguish between "inside time" and "outside time." Time is so seemingly inevitable, so deeply integrated into human thought processes, that we tend to accept it unquestioningly. We treat it as something preexistent, a brute fact, binding on both man and God alike. Thus, it becomes the ground on which we construct our metaphysics. But in truth, the universe can be understood from two perspectives, one temporal, and the other eternal. Each is equally real, and each has something to tell us about our finite human condition.

### 1. The Circularity of Time

I ask you, my friend, to consider that men are not created, but only generated, and that their bodies already existed before, though formed differently.<sup>1</sup>

— Baruch Spinoza (1632–1677 C.E.)

---

<sup>1</sup> Letter 4 [Gebhardt, Carl (ed.), *Spinoza Opera*, 4 vols. (Heidelberg: Carl Winter, 1925), IV/14/15–20]. The translations of Spinoza's writings that appear in this article are from Curley, Edwin (ed. and transl.), *The Collected Works of Spinoza*, vols. I & II (Princeton Univ. Press 1988 and 2016), sometimes with minor edits. Spinoza's friend and confidant, Ehrenfried Walther von Tschirnhaus (1651–1708 C.E.), asserted that Spinoza believed in "a sort of Pythagorical transmigration." In this article, I show how that belief might be harmonized with Spinoza's theory of mind-body equivalence.

In light of the theory of universal nondual consciousness set forth in the texts of both *Pratyabhijñā* Shaivism and Spinoza, what can we say about death? First, the notion of an immortal individual soul that floats away from the dying body and journeys to a new beatified body in heaven or to a new human body on earth is a simplistic fantasy that must be set aside. There is no bubble-like soul that exists independent of matter, steers the ship of the body, and emerges, specter-like, when the body dies. Thought and matter are the same thing; the human soul *is* the human brain, or some component of it. The human brain (or some component of it) is conscious of itself directly, by being itself. It has the thought of itself, and it infers an external world from effects it observes within itself. Therefore, although nondual consciousness is both universal and eternal, the unique characteristics of a specific human mind depend on the complex configuration of a specific human body. The destruction of that body results in a dispersal of the system that gave rise to that human mind, and what remains is only the consciousness of self associated with the dispersed parts.

Nonetheless, the universal nondual consciousness is what one always was. And because that consciousness is the ground of being, nothing can extinguish it. It cannot be extinguished as a whole, and it cannot be extinguished in its parts, for that would imply the theoretical possibility of extinguishing it as a whole. Therefore, the death of a person does not affect that universal consciousness even a bit. The universe was sparkling with consciousness before the person's death, and it continues to do so no less brightly, no less beautifully, after the person's death.

Immortality, according to this way of thought, is a matter of identifying with

an immortal thing. Hive insects sacrifice themselves for the sake of the continuing vitality of the hive, and people sometimes identify so strongly with children, family, or clan that they value the continuing vitality of those social groups over their own individual existence.

Moreover, in all the effects that one's self-expressive actions have had on the course of events in the universe, there is a sort of memory — a “soul print,” one might say — of one's unique character. Kṣemarāja (10th–11th centuries C.E.) says, for example: “It is never witnessed that [(i.e., it never occurs that)] the produced product, such as the [clay] jar, can conceal the nature of the agent, such as the potter, etc.”<sup>2</sup> Rather, the jar is a *soul print* of the potter, and all one's soul prints contribute to an endless chain of causes and effects, giving rise to a kind of immortality. To limit oneself to a particular thing in that chain — a human body having a particular form at a particular time — is rather arbitrary.

Consider, too, that all things in the universe proceed in cycles, human history being no exception. If so, the impressions one has made in the ripples of time may disperse for a while, but their effects will remain, and the complex forces that previously converged to bring a particular human body into existence will do so again, producing another body in a similar form. And when that occurs, the new body will give rise to an individual soul very much like one's own. And thus, one will be reborn, even though one's individual soul had no continuous existence.

<sup>2</sup> *Spanda-Nirṇaya*, com. to *Spandakārikā*, verse 1.2 (KSTS, vol. 42, p. 10), translated in Singh, Jaideva (ed. and transl.), *The Yoga of Vibration and Divine Pulsation: A Translation of the Spanda Kārikās with Kṣemarāja's Commentary, the Spanda Nirṇaya* (SUNY Press 1992), p. 28.

The *Bṛhadāranyaka Upaniṣad* expresses this idea metaphorically, making reference to the roots of a tree:

As a tree of the forest,  
Just so, surely, is man.  
His hairs are leaves,  
His skin, the outer bark.

....

A tree, when it is felled, grows up  
From the root, more new again;  
A mortal, when cut down by death —  
From what root does he grow up?

....

If with its roots they should pull up  
The tree, it would not come into being  
again.

A mortal, when cut down by death —  
From what root does he grow up?<sup>3</sup>

What this poetic passage tells us by way of metaphor is that, after being “cut down by death,” a person will rise up again, like a new tree growing up from the roots of a felled tree. But the passage adds that this return of the body can only take place if the person has left “roots” in the ground, meaning that it can only take place if the person has left soul prints in the world.

Still, many people are uncomfortable with the idea that at the moment of death, they will disperse into relative oblivion and then form again at some future time with no specific recollection of their former existence. They do not want the “weak immortality” of a future iteration of themselves; rather, they want the “strong immortality” of an individual soul that survives the body's death and proceeds

<sup>3</sup> *Bṛhadāranyaka Upaniṣad* 3.9.28, translated in Hume, Robert Ernest, *The Thirteen Principal Upanishads: Translated from the Sanskrit, with an Outline of the Philosophy of the Upanishads and an Annotated Bibliography* (Oxford Univ. Press 1921), p. 126. See also *Bhagavad Gītā* 15:1–4.

without interruption to a new existence. In short, they want *continuity of self* from one incarnation to the next, just as they have continuity of self from one day to the next.

The truth is, however, that if we are talking about the individual soul, we don't even have that continuity of self from one moment to the next, and yet we are not bothered by that fact. A thought experiment will help illustrate this point. Suppose a powerful god has the ability to create human beings out of clay and breathe life into them. Further suppose that this god plans to create Peter and Paul, deciding in advance every trait that Peter and Paul will have. This god first creates Peter. Then, after some time, this god says to Peter, "I will kill you and create Paul in your place." Peter immediately objects. Despite the promise regarding the creation of Paul, Peter rightly feels that he is going to die.

But suppose, instead, that this powerful god takes the list of, say, ten thousand Petrine traits and the corresponding list of ten thousand Pauline traits, and after creating Peter, this god slowly, one trait per day, changes Peter's traits into Paul's traits. Yesterday, Peter liked railroad travel; today, he finds that he prefers driving a car. Yesterday, Peter had green eyes; today, they look brown. In this manner, Peter is incrementally transformed, trait by trait, over the course of some twenty-seven years into Paul, and finally, one fine morning during the middle of the twenty-eighth year, Peter says, "I think I'll call myself Paul from now on; I like that name." Peter no longer feels he has been killed and that Paul has been created in his place, and the reason Peter does not object is that the change from Peter to Paul happened slowly, and Peter was given a chance to identify with each new Pauline trait as it arose.

The point here is not to deny that one has some sort of ongoing individual existence;

rather, the point is to show that the continuum of one's individual existence might be quantized, like frames in a movie, rather than an actual unbroken continuum, and ten thousand tiny deaths just don't seem as bad as one big death. The fact is that in each and every moment one is changing, both physically and mentally. Cells die and new cells replace them; one forgets some things and learns others; and even space-time itself might be quantized rather than continuous. So, what then can we say about an individual soul? The continuity of self that one hopes for after the body's death does not exist *before* the body's death. So, if one is not scared to live, then why be scared to die?

Consider another thought experiment, and here we will draw from ideas presented in the *Star Trek* television series. Imagine the existence of a teleportation device like the *Star Trek* "transporter." This device can scan one's body in an instant and determine the precise characteristics of every particle, atom, and molecule (type, spin, charge, relative location, momentum, etc.), thus converting one's entire material existence into data. The scanning process destroys one's body, but because one's exact form is recorded as data, the device can transfer the data to a distant location, and there it can somehow construct one's perfect replica out of the dust of that location. Moreover, because this reconstructed body is a perfect replica of the original scanned body, the new body is alive and conscious with the same memories and thoughts as the original, and it has all the same abilities that the original had. Needless to say, building this device would be no small achievement, but let us assume such a device exists.

If one were to submit to being teleported in this way, one's regenerated self in the distant location would *seem* to be continuous with one's former self, but

there would be no actual direct continuity. In other words, the version of oneself that appeared in the distant location would be materially distinct from one's former self, but one would *feel* subjectively that one was the same person, now teleported to a new location.

And if that is so, then perhaps the continuity of self — the “strong immortality” — that most people desire is actually not as important as having the *feeling* of such continuity. After a few trips in the transporter, noncontinuous existence no longer seems so bad. We are no longer afraid to have our body destroyed, reduced to mere data, and then reconstructed in a distant place, and we no longer worry that the reconstructed body, which has no direct continuity with our former body, constitutes a different person. Thus, after a few trips in the transporter, we no longer cling to the idea of an individual soul that must journey from one body to the next. Intermittent existence, it turns out, is not so bad after all; it just takes a little getting used to. And, of course, the cycles of time that characterize the universe can be thought of as a giant teleportation device that converts a person into data and then reconstructs that person at a future time, albeit with only a nonspecific recollection of the past. Should we want more?

Many people find comfort in the models of immortality taught by the major world religions. Hindu, Buddhist, Jewish, and non-canonical Christian scriptures suggest that the consciousness of a person can reincarnate in a new mortal body in this world.<sup>4</sup> And Jewish, Christian, and Muslim scriptures add that the soul can

4 For Hinduism, see *Chāndogya Upaniṣad* 5:3–10; *Bhagavad Gītā* 2:11–53, 4:5. For Buddhism, see *Majjhima Nikāya* 136. For Judaism, see Isa 26:19; Ezek 37; Job 19:25–26, 33:22–30; Eccles 1:9–10. For Christianity, see 1 Clem 24–26.

also acquire an immortal body.<sup>5</sup> But these scriptural discussions of the afterlife are often quite vague about the newly embodied soul's recollection of the past. In the case of reincarnation, for example, it is generally understood that the soul retains the *wisdom* it gained from past experiences, but no specific memories.<sup>6</sup> And if that model of immortality is comforting for those who are attracted to traditional religion, then the memory of every detail of one's past life is not an essential feature of the immortality we are seeking. Indeed, even during the life of one's present body, memory is a relatively low-resolution sketch of what has actually transpired, and over the long term, what one primarily carries into the future is a set of accumulated values and convictions. And there is no reason why a record of those values and convictions cannot somehow survive one's bodily death, ready to be accessed in a future time.<sup>7</sup>

In summary, the cycles of time (*samsāra*) offer us a perfectly acceptable form of immortality. The complex forces that previously converged to bring a par-

5 For Judaism, see Pss 23:6, 49:15–16, 73:23–28; Dan 12:1–3. For Christianity, see 1 Cor 15:35–58; 2 Cor 5. For Islam, see *Qur'an* 2:82, 4:122, 41:8, 64:9, 98:7–8.

6 See *Bhagavad Gītā* 4:5.

7 The Sanskrit term *apūrva* literally means “unprecedented,” but in Hindu philosophy, the term is used to refer to a super-sensible thing which comes into existence when one does an action, thus enabling the action to produce an effect across space and time. See Halbfass, Wilhelm, “Karma, *Apūrva*, and ‘Natural’ Causes: Observations on the Growth and Limits of the Theory of *Samsāra*,” in O’Flaherty, Wendy Doniger (ed.), *Karma and Rebirth in Classical Indian Traditions* (Univ. of California Press 1980), pp. 268–302; Potter, Karl H., “The Karma Theory and Its Interpretation in Some Indian Philosophical Systems,” in O’Flaherty, *Karma and Rebirth*, pp. 241–267.

ticular human body into existence will do so again. In metaphorical terms, a new tree will grow up from the roots of the felled tree. That is the immortality we get, and it is enough. We need not insist on the “strong immortality” of a soul that travels from body to body; instead, the “weak immortality” of cyclical time will do the job just fine. Beings arise and subside in the universal nondual consciousness. Each has its natural arc of life. Perpetuating what has reached its natural end serves no purpose. But the universal nondual consciousness is eternal. The only thing that dies is the narrative one has authored about a person who lived in a particular place at a particular time. But not to worry. There will be other narratives — unless, that is, one has gone *outside* time.

## 2. Eternity

There are, assuredly, two forms of Brahman: Time and the Timeless. That which is prior to the sun is the Timeless (*a-kāla*), without parts (*a-kala*). But that which begins with the sun is Time, which has parts[, for the sun metes out time]. Verily, the form of that which has parts [(i.e., time)] is the year [(i.e., the solar cycle)]. From the year, in truth, are these creatures [(i.e., living organisms)] produced. Through the year, verily, after having been produced, do they grow. In the year they disappear. Therefore, the year, verily, is Prajāpati, is Time, is food, is the Brahman-abode, and is *Ātman* [(“Soul”)]. For thus has it been said: —

’Tis Time that cooks created things,  
All things, indeed, in the Great Soul.  
In what, however, Time is cooked —  
Who knows that, he the Veda knows!<sup>8</sup>  
— *Maitrāyaṇīya Upaniṣad*

8 *Maitrāyaṇīya Upaniṣad* 6.15, translated in Hume, *The Thirteen Principal Upanishads*, p. 434.

Albert Einstein is reported to have defined time by saying that “time is what a clock measures,”<sup>9</sup> and likewise according to the *Maitrāyaṇīya Upaniṣad*, time exists in relation to the periodic change of some observed object — and the movement of the sun relative to earth, because of its unmistakable prominence in our lives, expresses that principle metaphorically. Moreover, time, according to the *Upaniṣad*, is circular, unfolding in planetary cycles that realign in ever-new ways. The *Maitrāyaṇīya Upaniṣad* uses the word *saṃsāra* (from the Sanskrit root *saṃsṛ*, meaning “to revolve,” “to cycle”) to describe this circularity of time (see *Maitrāyaṇīya Upaniṣad* 1.4), and knowledge of the highest truth (*jñāna*) is presented as the means by which *one can escape the cycle*.<sup>10</sup>

For most of us, a lifetime of 90 years seems far too short, but for an elderly person with a weak, pain-ridden body, a lifetime that continues forever might seem almost wearisome. In our quest for immortality, “forever” is not really what we are seeking; rather, what we are seeking is to transcend time. It is *time* that we need to overcome, not death. We need a new perspective that allows us to feel that time does not contain us — rather, that we contain time. Then, there is no “90 years,” and there is no “forever.” Then, there is only existence, consciousness, and bliss (*saccidānanda*). But how do we “transcend time”?

Some religious-minded people imagine that there was once a vast expanse of empty space and that, at a particular point in time, God created a universe in that

9 Cf. Einstein, Albert, “Zur Elektrodynamik bewegter Körper,” in *Annalen der Physik*, vol. 322 (1905), p. 893.

10 See also *Bṛhadāraṇyaka Upaniṣad* 6.2; *Chāndogya Upaniṣad* 5.3–10.

space, and it has existed ever since, evolving into what we find before us today. But according to the field theory of physics, how can space exist without matter, and how can time exist without a change in the relation between two things? Space and time are relative. They exist only if matter exists, and they vary depending on one's point of observation. Therefore, without a created universe, there is no space or time, which means that God must be doing all this creating *outside time*.

Of course, once a universe exists, we can measure time from that moment forward. And, from the perspective of modern physics, we can also unwind the progression of time and imagine a "beginning" — a "Big Bang" — when all matter was confined to a single point so small that the laws of physics become meaningless.<sup>11</sup> But even if we declare the Big Bang to be "time zero" and conjecture a God that created the universe (and time) by way of that Big Bang, we still have the problem that God is doing all this creating *outside time*, and if so, then God didn't just create a universe way back when; God also created one right now and always (i.e., at all times and at no time).<sup>12</sup>

11 Cf. Hawking, Stephen W., *A Brief History of Time: From the Big Bang to Black Holes* (Bantam 1988), pp. 136–141 [discussing the "no boundary" theory].

12 Several classical discussions of time and how it relates to God's creative act have made a similar point. See Plato, *Timaeus*, 37C–39E [e.g.: "Now the nature of that Living Being was eternal, and this character it was impossible to confer in full completeness on the generated thing. But he took thought to make, as it were, a moving likeness of eternity; and, at the same time that he ordered the Heaven, he made, of eternity that abides in unity, an everlasting likeness moving according to number — that to which we have given the name Time. For there were no days and nights, months and years, before the Heaven came into being . . . ." (transl. by Francis MacDonald Corn-

We read in the book of Psalms: "This is the day that YHVH made; let us be glad and rejoice in it." (Ps 118:24.) God (YHVH) created *this* very day, this very moment, whatever it may hold. And Spinoza makes a similar point. He asserts:

God is not only the cause of things' beginning to exist, but also of their persevering in existing, *or* (to use a Scholastic term) God is the cause of the being of things." (*Ethics*, IP24, Cor.)

Things have no being, no persevering in existence, without God as their cause in every moment, and that fact makes God's act of creation an eternal act. And "in eternity, there is neither *when*, nor *before*, nor *after*" (*id.*, IP33, Schol. 2), because "eternity can neither be defined by time nor have any relation to time" (*id.*, VP23, Schol.). In eternity, there is only God's unchanging essence and all that it eternally implies. As Spinoza says,

[w]e conceive things as actual in two ways: either insofar as we conceive them to exist in relation to a certain time and place, or insofar as we conceive them to be contained in God and to follow from the necessity of the divine nature. But the things we conceive in this second way as true, or real, we conceive under a species of eternity, and to that extent they involve the eternal and infinite essence of God. (*Id.*, VP29, Schol.)

---

ford)]; Augustine, *Confessions*, book XI, secs. 12–16 [e.g.: "Your years[, God,] do not come and go. Our years pass and new ones arrive only so that all may come in turn, but your years stand all at once, because they are stable . . . . Your years are a single day, and this day of yours is not a daily recurrence, but a simple 'Today,' because your Today does not give way to tomorrow, nor follow yesterday. Your Today is eternity . . . ." (transl. by Maria Boulding)].

This principle that the world we live in is an expression, in the dimensions of space and time, of God's eternal essence is critically important because it means — in contrast to what Śaṅkara (8th century C.E.) taught — that the world is *real*, as real as God is real. *Pratyabhijñā* philosophy describes God's eternal essence using the metaphors of "Speech" (*vāc*) and "Word" (*śabda*), and it asserts that this eternal Speech/Word spreads forth in the dimensions of space and time as the diverse and changing world we know.<sup>13</sup> Abhinavagupta (10th–11th centuries C.E.), for example, writes about the highest level of emanation, from which all the phonemes of speech emerge. About that highest level, he says:

Of these phonemes, the [highest] plane that has just been described is that of the supreme Word where they are in the form of pure consciousness, non-conventional, *eternal, uncreated*. . . . In effect, everything moving or unmoving abides [first] in a supreme and *invariable form*, the essence of pure power, in Consciousness: the Self of the venerable Lord Bhairava — as is shown by all that is to be perceived of the infinite diversity of the world manifested in Consciousness in a manner first indistinct, then progressively more distinct.<sup>14</sup>

And Kṣemarāja makes a similar point, invoking the concept of *spanda*. The Sanskrit word *spanda* means a "stirring" or a

13 See Isayeva, Natalia, *From Early Vedanta to Kashmir Shaivism: Gaudapada, Bhartrhari, and Abhinavagupta* (SUNY Press 1995), pp. 133–145; Padoux, André, *Vāc: The Concept of the Word in Selected Hindu Tantras* (SUNY Press 1990), pp. 78–85, 172–188.

14 *Parātrīśikā Vivaraṇa*, KSTS, vol. 18, pp. 102–103, translated in Padoux, *Vāc: The Concept of the Word*, p. 306, italics added, second textual emendation by the translator. Similar ideas appear in chapter 3 of the *Tantrāloka*.

"slight movement," but in the context of Kṣemarāja's *Spanda-Nirṇaya*, it means an "oscillation," a "vibration," or a "pulse," and the *Spanda-Nirṇaya* explains that this "pulse," despite appearing to be a succession (*krama*) of different phases, is actually eternal and unchanging:

In reality, however, nothing arises and nothing subsides. We shall show that it is only the divine *spandaśakti* (the divine creative pulsation) which, though free of succession, appears in different aspects as if flashing in view and as if subsiding.<sup>15</sup>

If one considers the matter deeply, one realizes that temporal periodicity (*spanda*) is merely a way of describing a circle with time as one of the circle's two dimensions, and outside time, that same periodicity is just the eternal idea of a circle. And because God's eternal essence includes an infinite number of such circles (or ellipses, perhaps), each slightly different in character, there is no phase synchronicity among the countless periodic things that populate the universe. And from that absence of phase synchronicity arises the forward progression of linear time — cycles of time that constantly realign in new ways.

There is, therefore, no point in speaking of a particular moment in linear history when God created the universe. Instead, we would do better to refer to God's eternal essence and its actualization. God's eternal essence is nothing other than the unchanging principles — the mathematics — from which everything in the universe is logically derivable. And the actualization of that eternal essence is the unfolding, in the dimensions of space and time, of all that is logically implied by those unchanging principles. As Spinoza explains,

15 *Spanda-Nirṇaya*, com. to *Spandakārikā*, verse 1.1 (KSTS, vol. 42, p. 5), translated in Singh, *The Yoga of Vibration*, p. 13.

by *Natura naturans* [(“nature natur-ing”)] we must understand what is in itself and is conceived through itself, or such attributes of substance as express an eternal and infinite essence, i.e., God, insofar as he is considered as a free cause. [¶] But by *Natura naturata* [(“nature natured”)] I understand whatever follows from the necessity of God’s nature, or from any of God’s attributes . . . . (*Ethics*, IP29, Schol.)

My previous article for *Dogma*, which discusses what it means to be free in a deterministic universe, refers to the “essential nature” of a person, arguing that a person’s essential nature determines his or her actions when the person acts autonomously. But in that context, the person’s essential nature is presented as being a changeable thing, qualitatively constant but quantitatively variable, now a bit stronger, now a bit weaker, depending on shifting external circumstances. Spinoza explains, however, that a person also has an eternal essence that transcends the changes imposed by time. That eternal essence never changes, never comes into existence, and never ceases to exist. Thus, it can be likened to a mathematical definition. Spinoza gives the example of a triangle. Whether or not an actual material triangle exists in a certain place at a certain time, triangles are consistent with the laws of physics, and from the mathematical definition of a triangle of a certain size, all the properties of that triangle can be logically derived. Thus, the definition of the triangle is an eternal thing, whereas the actual material existence of the triangle is a temporal thing. In the same way, all things that arise in the dimension of time have an eternal essence from which all their properties can be logically derived.

Inside time, new iterations of one’s body and mind will appear and disappear, but they can do so only if they also exist as an eternal essence outside time, unaffected by the changes time implies. Hence, Spinoza says, “we . . . feel that our mind is . . . eternal.” More specifically, he says:

[I]n God there is necessarily an idea that expresses the essence of this or that human Body, under a species of eternity. (*Ethics*, VP22.)

Therefore, though we do not recollect that we existed before the body, we nevertheless feel that our mind, insofar as it involves the essence of the body under a species of eternity, is eternal, and that this existence it has cannot be defined by time or explained through duration. (*Id.*, VP23, Schol.)

Spinoza also explains that through the power of reason, we come to know the world as God knows it, and our mind partakes of God’s own mind. But God knows all things as the logical and necessary implications of eternal principles, and thus all God’s thoughts are eternal. So, when our mind partakes of God’s own mind, our mind also partakes of God’s eternity, giving rise to a form of human immortality. (See *Ethics*, VP29, with Dem. and Schol., VP30, with Dem., VP38, with Dem. and Schol., and VP40, Cor. and Schol.) But this immortality is not a sempiternity of the person conceived as an actor on the stage of time. Rather, it is a merging of the person into God’s eternal essence.<sup>16</sup>

16 Despite this merging into God, there is one sense in which the person’s individuality remains. Spinoza explains that a person’s eternal mind is the idea (i.e., a mode of thought) that corresponds to the eternal essence of the person’s body (i.e., a mode of extension). (*Ethics*, VP22 and VP23, with Schol.) Therefore, one person’s eternal mind is distinguishable

Death can affect a mind that contemplates temporal things, but death cannot affect a mind that contemplates only eternal things. (See *Ethics*, VP42, Schol.) Therefore, to the extent that one is self-directed and deliberative, guided by reason, and virtuous in one's relations, fostering harmony and understanding in society, one is, to that same extent, *eternal*. Indeed, because a person's "force of existence" determines his or her ability to act and not merely to react, and because a person's power of acting enables the person to express his or her inner rational nature, and because a person's rational nature is the foundation of his or her virtuous conduct, it follows that for a human being, virtuous conduct is eternal existence itself. Virtue and eternal existence are the same thing. In Hebrew scripture (Mal 3:6), we read: "For I, YHVH, I have not changed" — God (YHVH) is outside time, changeless, and eternal — "and you, the sons of Jacob, you have not been consumed" — you, too, are outside time, changeless, and eternal.

\*  
\* \*

---

James H. Cumming (Bachelor of Arts, Columbia University; Juris Doctor, *magna cum laude*, University of Pennsylvania) is a senior research attorney at the California Supreme Court, where he is an expert in philosophy of law. He has also been a scholar of religion for over 40 years. He

---

from another person's eternal mind by the unique reasoning capacities achieved by that person's body (i.e., brain) during the person's lifetime. (See *id.*, VP31, Schol., VP39, with Schol., and VP42, Schol.) But despite retaining this remnant of individuality, one's eternal mind is not an independent being; rather, one's eternal mind is a part of God's eternal mind. (See *id.*, VP40, Schol.)

began by studying Sanskrit and Indian scripture, specializing in the nondual philosophy of Kashmir. Later, he learned Hebrew and completed a comprehensive study of Jewish mysticism. In 2019, he published *Torah and Nondualism: Diversity, Conflict, and Synthesis* (Ibis Press). This article is excerpted from his second book, *The Nondual Mind: Vedānta, Kashmiri Pratyabhijñā Shaivism, and Spinoza*, which is still in manuscript, and which can be accessed on Academia.edu.



Live TV



# Why vaccinated people dying from Covid-19 doesn't mean the vaccines are ineffective

By Katia Hetter, CNN

CONTRADICTION-V

# L'ÉCOLOGIE TYRANNIQUE : DES ILLUSIONS AU CAUCHEMAR

Par Michel Gay

michelgay51@gmail.com

(<https://www.vive-le-nucleaire-heureux.com>)



Dès qu'il s'agit de défendre « l'écologie » qui a souvent un chapeau trop large, alors le soutien aveugle, la défense hargneuse, et les mensonges sont de rigueur. Toute critique sape la cause écologiste. Elle devient une trahison, un crime de lèse-écologie.

## Le dogme écologiste

Il ne faut pas déranger le dogme écologiste. La certitude béate de « l'écologiste » pur et dur se moque bien des faits. Il veut des slogans et de beaux discours. Il ne veut qu'applaudir des idoles...

Les Verts manifestent une forme d'allergie à la pensée divergente. Un discours prémâché et idéologiquement orienté leur sert de viatique.

Expliquer la réalité sur le nucléaire, l'éolien, le photovoltaïque, la géothermie, les bio-carburants..., ne peut être que suspect et provenir d'un suppôt des lobbies pétroliers et nucléaires. Tenter d'introduire de l'intelligence et de la mesure, c'est être payé par le « *camp adverse* », c'est vouloir saper la cause écologiste qui ne doit pas être confrontée à la réalité!

S'égarer à tenter une analyse froide et factuelle des véritables solutions écologiques pour le futur, dont l'énergie nucléaire, soulève l'indignation des fanatiques de Mère

Nature, nourris d'aigreur et de ressentiment. Le but du contradicteur, de l'empêcheur de tourner en rond, serait de doucher les espoirs du bon peuple! Ce trublion serait-il à inscrire sur la liste des tondus de la future grande révolution écologiste?

Le mauvais esprit et la mise à mal du dogme écologiste ne sauraient être tolérés par les vaillants défenseurs de la Planète. Il faudrait que le peuple suive inconditionnellement, comme un seul homme, ces adorateurs de la nouvelle Jeanne d'Arc écologique qu'est Greta Thunberg et les nouveaux gourous verts au risque de verser dans le cauchemar de la tyrannie par ignorance et lâcheté.

« *Partout et toujours, c'est une lâcheté de faire ce que la raison condamne* » (Etienne Pivert de Senancour).

Les peuples, comme les individus, ont donné le spectacle de lâchetés séculaires. Fonctionnaires domestiqués et assemblées dociles se sont souvent inclinés sans combattre devant les arrêts du despotisme (Hitler, Pétain,...)

La lâcheté favorise les tyrans et renforce les institutions d'écrasement. La passivité assure leur triomphe. Sans elle, les dictatures s'effriteraient.

## Des illusions au cauchemar

Ce militantisme borné et hystérisé, allergique à l'analyse évolue avec aisance dans l'écume médiatique flattant leur ego et entretenant leurs illusions à ne surtout pas confronter au réel.

Il ne s'agit nullement « d'attaquer » l'écologie en général, sympathique à bien des égards s'il s'agit d'aimer les oiseaux, la nature, et de détester le gaspillage. Mais il ne devrait pas être interdit de s'interroger sur l'efficacité des actions au bénéfice de l'humanité.

Leusses-tu crû  
sans l'avoir vu,  
l'aspect [pervers](#)  
du côté vert?

L'écologie est devenue une religion pour une nouvelle génération et ceux qui s'y opposent sont des hérétiques. De nombreux scientifiques sont trop effrayés pour oser l'affronter.

Pourtant, ce n'est pas qu'une querelle d'experts, c'est avant tout une question de fond, un choix de civilisation.

Hitler eut été bien inoffensif sans des exécutants zélés, parfois aiguillonnés par la peur.

Au procès dit « *de Nuremberg* » en 1946, les journalistes s'attendaient à trouver des monstres sadiques et fanatiques. Ils ont surtout découvert des fonctionnaires acharnés à mener consciencieusement à bien les missions confiées par leur gouvernement et par leurs chefs, des hommes normaux employés par une grande organisation.

Au bout de la chaîne, l'application disciplinée d'ordres et de quelques directives débouche sur des souffrances incommensurables et des millions de morts...

L'écologie politique est un non-sens qui conduit au désastre et in fine à la question fatidique: « *comment a-t-on pu en arriver là?* ».

Voilà la grande question, le grand mystère: comment un monde de cauchemar

peut-il se mettre en place avec les ingrédients d'un monde ordinaire?

L'une des réponses réside dans la proximité entre l'ordinaire et le monstrueux, dans l'ambiguïté entre le bien et le mal.

## Écologie politique

L'écologie politique veut imposer sa volonté pour accomplir la mission qu'elle s'est elle-même donnée de sauver la planète, y compris au détriment des hommes.

Et elle est devenue une absurdité, un univers ubuesque créé par des idéologues utopistes animés d'une intention diffuse de destruction de l'industrie, sans objectifs précis assignés à l'avance, exceptés peut-être l'éradication de l'énergie nucléaire.

Ce n'est pas une progression cohérente et maîtrisée. C'est un processus aveugle avec des logiques contradictoires mûries par quelques idéologues soutenus par de puissants relais médiatiques et financiers.

Ainsi, une dilution des responsabilités, même au plus haut niveau et l'exécution servile de décisions intermédiaires sans direction définie conduiront peut-être un jour à une apocalypse « verte ».

## La paix verte des cimetières

Greenpeace (« la paix verte »... des cimetières?), soutenue par une frange écologiste antisociale, est une organisation paramilitaire formant des « guerriers » qui se nomment eux-mêmes des « *Warriors* ». Ils s'imaginent représenter le fer de lance du combat grandiose pour « la planète » dont ils se sont déclarés les chevaliers blancs pour effondrer la société industrielle et mener les populations dans une impasse mortifère. Cette écologie militante cherche à fasciner des jeunes en mal d'aventures et à susciter la crainte pour les politiques souvent frileux, notamment vis-à-vis du nucléaire.

Un endoctrinement vert leur fait abdiquer leur propre personnalité. Ils se soumettent aux mantras de l'organisation en croyant participer à l'avènement d'un monde

meilleur pour lequel les générations futures devraient leur vouer une reconnaissance éternelle, comme l'imaginaient aussi les SS en leur temps.

[Selon Zion Lights](#), ancienne activiste d'[Extinction Rebellion](#) (XR), « *L'idéologie de certaines ONG les rend aveugles à la raison (...) Chez XR, lorsque j'ai exprimé mon point de vue sur le nucléaire, j'ai été sévèrement attaquée. Le débat sur certains sujets n'était tout simplement pas autorisé. S'y essayer, c'était s'exposer à des brimades et au risque d'exclusion* ».

Le programme « d'éducation » des verts, dont une part importante possède une bonne formation scolaire et universitaire, déshumanise leurs membres au profit de la nouvelle déesse Nature Gaïa.

« *L'humanité disparaîtra, bon débarras* » [clame](#) un des leaders écologistes Yves Pacalet!

### **La radicalisation**

Le mécanisme de l'engrenage vers la radicalisation repose aussi sur leurs certitudes affichées qui les aident à refouler leurs doutes « coupables ».

C'est en vertu de considérations morales que des militants écologistes enfreignent sciemment la loi (pénétration dans l'enceinte de centrales nucléaires) ou agressent des policiers dans des manifestations. Ils refoulent leurs doutes et leur culpabilité devant la honte du sentiment de faiblesse s'ils venaient à se dérober à leur obligation morale de défendre la planète pour leurs enfants.

Comme l'a montré le procès de Eichmann en Israël, ce même processus se déroulait chez les SS pour défendre leurs idéaux.

Rien de plus dangereux que des esprits étroits qui se sentent investis d'une mission, y compris celle de sauver la planète, surtout quand s'y mêlent l'orgueil, l'ambition, le prestige, les intérêts financiers, et même parfois une forme de croyance quasi-religieuse.

Incapables de penser par eux-mêmes, ils se réfèrent aux stéréotypes diffusés par leur organisation ou leur groupe d'appartenance. Leur soumission puise ses racines dans l'abdication de leur pensée.

Tous ces ingrédients sont à l'origine des SS et de la Gestapo.

C'est le concept paradoxal de « *la banalité du mal* » [développé par Hannah Arendt](#) après le procès du SS Eichmann responsable de la déportation et de l'extermination de millions de personnes, notamment juives.

La propagande, l'influence exercée par un groupe et la peur, sont autant de raisons qui peuvent conduire un individu à oublier les principes fondamentaux de l'humanité et de la liberté en sacrifiant ses propres valeurs, et en se soumettant à une autorité. Il n'est alors plus un Homme libre, responsable et autonome. La « *banalité du mal* » montre l'urgente nécessité de rester vigilants aussi au 21<sup>ème</sup> siècle.

Mais la soumission à l'autorité suffit-elle pour transformer un homme ordinaire en bourreau incapable d'assumer ses actes?

Oui, selon l'histoire récente et la célèbre [expérience de Milgram](#) réalisée entre 1960 et 1963.

### **L'expérience de Milgram**

Stanley Milgram dans son livre « *La Soumission à l'autorité* » décrit la difficulté pour un sujet ordinaire et paisible de désobéir aux ordres dès qu'il a commencé à accepter ceux précédemment donnés:

« *Pour échapper au processus dans lequel il a été progressivement pris, il lui faut reconnaître que tout ce qu'il a fait précédemment était critiquable, alors que continuer à obéir lui permet au contraire de croire au bien-fondé de ses conduites antérieures. Une telle prise de conscience exige une rupture, un rejet de ce passé comme inacceptable, et équivaut à un véritable traumatisme; elle est comparable à une conversion et introduit une discontinuité radicale dans la vie de l'individu. De*

*là l'importance décisive du refus d'obéir dès le début, de ne pas céder à la moindre exigence. Seul ce refus inaugural, permet de préserver l'intégrité morale et psychologique de l'individu en même temps que sa liberté. À défaut, le processus d'asservissement a toutes les chances de se poursuivre inexorablement ».*

Ils furent des milliers d'Allemands (et aussi de Français, d'Espagnols, d'Italiens...) à s'être retrouvés ainsi piégés. Grâce à la manipulation, les dictatures parviennent donc peu à peu à obtenir l'obéissance et la soumission des citoyens capables des violences les plus horribles.

Rares sont ceux capables de reconnaître le mauvais chemin dès le début, et encore plus rares sont ceux capables de faire demi-tour et d'affronter l'autorité absolue des régimes totalitaires.

Les rouages de l'immense machinerie écologiste s'emballent parfois par un effet de surenchères suscitées par des rivalités internes. « *Les chaînes de l'humanité torturée sont en papier de ministère* » (Kafka).

« *Les hommes normaux ne savent pas que tout est possible* » (David Rousset, témoignage sur l'univers concentrationnaire de Nazis).

Comment l'écologie a-t-elle réussi à entraîner des millions de personnes? Intérêts personnels et financiers, inconscience, carrière, opportunité, recherche d'aventure, de notoriété et d'honneur font probablement partie des ressorts banals qui animent ces personnes.

L'écologie politique déploie un moralisme souvent [néfaste, pour ne pas dire criminel](#). Elle est infestée de raisonnements irrationnels fondés sur des fantasmes, des [convictions irrationnelles](#), des mensonges et [la désinformation](#) conduisant à de regrettables dérives [handicapantes pour l'avenir](#).

Aujourd'hui, elle sombre dans les excès et la surenchère entraînés par la fougue des

passions militantes, politiques et journalistiques.

Hélas, la position de certains scientifiques (ou pseudo-scientifiques) les conforte dans leurs positions fermes et leurs déclarations péremptoires étouffant toute contestation, pour afficher une unanimité de façade.

Les médias évoquent quotidiennement la question du changement climatique et de la responsabilité de l'Homme dans celui-ci, au point de susciter de dangereux phénomènes dits « [d'éco-anxiété](#) ». La jeune génération est gavée depuis la maternelle d'une véritable propagande propice au retour en force [de la démesure](#) et [des idéologies](#) les plus barbares.

Nourris d'illusions, ces pseudo-écologistes peuvent conduire des nations vers un monde cauchemardesque.

\*  
\* \*

**IMAGINEZ UN VACCIN  
TELLEMENT SÉCURITAIRE  
QU'ON DOIT VOUS MENACER  
POUR LE PRENDRE**



**POUR UNE MALADIE  
TELLEMENT MORTELLE  
QUE VOUS DEVEZ ÊTRE TESTÉ  
POUR SAVOIR SI VOUS L'AVEZ**

LA PHILOSOPHIE DE LA  
« PLURALITÉ DU MONDE » II

Par David Cumin<sup>1</sup>

david.cumin@univ-lyon3.fr



Nous poursuivons ici la présentation de la philosophie de la « pluralité du monde » en relations internationales, à travers quelques auteurs représentatifs du XX<sup>ème</sup> et XXI<sup>ème</sup> siècles. On rappelle d'abord la philosophie politique du *pluriversum*, puis on se concentre sur Oswald Spengler, Carl Schmitt et Régis Debray.

**1 La philosophie politique du *pluriversum***

Par opposition à l'idéalisme oecuménique des philosophies de l'*universum*, raisonnant en termes de progrès, les philosophies du *pluriversum* se fondent sur le réalisme géopolitique, raisonnant en termes de cycles (de puissances ou de civilisations). A propos de la guerre, elles ne cherchent pas son abolition, mais sa limitation. L'idéal de la « paix par le droit » est utopique, car l'humanité est politiquement divisée ; ou bien il est potentiellement tyrannique, car le « règne du droit », si on veut le sanctionner politiquement, aboutit à « l'Etat universel », c'est-à-dire à l'hégémonie d'une superpuissance dans un monde unipolaire. La division des nations implique le risque de la guerre. Leur uni-

fication implique le risque du despotisme. Comment agir face à un pouvoir unique s'il n'existe plus d'extériorité face à son pouvoir universel ? Les auteurs « réalistes » défendent la paix selon le droit international classique, lequel suppose l'anarchie du système international : aucune autorité ne s'impose aux Etats ; ceux-ci restent souverains ; de la reconnaissance mutuelle de cette souveraineté résulte la paix, garantie par l'équilibre des pouvoirs, fût-il instable. Ce n'est pas la pluralité ni la souveraineté politiques qui sont la cause des conflits armés, c'est la volonté impériale (l'impérialisme) ou la volonté prosélyte (le prosélytisme). Mais nul Etat n'a le droit de s'élever au-dessus des autres, à moins d'admettre l'éventualité d'un Empire. En vertu de leur droit d'autodétermination, les peuples ont vocation à se constituer en Etats sans former un super-Etat. La pluralité d'Etats armés implique certes la possibilité de l'hostilité entre ces Etats, et pas seulement de l'amitié. Mais plutôt que de vouloir bannir les antagonismes, il importe de les reconnaître, c'est-à-dire accepter l'irréductible division politique du monde, plutôt que de forcer une unification impossible. Admettre la possibilité de l'antagonisme entre les peuples, c'est recon-

<sup>1</sup> Maître de conférence (HDR) à l'Université Jean Moulin (Lyon3).

naître l'ennemi, ce qui permettra de limiter le conflit et de le terminer. Autrement dit, c'est accepter la relation ami/ennemi sans la métamorphoser en opposition du bien face au mal. Admettre la guerre n'est pas refuser la morale (« tu ne tueras point ») ; mais accepter le *jus vitae ac necis*, inhérent à la souveraineté politique, et affirmer une morale, celle du *pro patria mori*, dont la dernière figure, démocratique, est celle du soldat-citoyen inconnu. Quant à l'arme nucléaire, elle renforce la souveraineté des Etats, donc la division politique du monde, d'une part en sanctuarisant les territoires nationaux, d'autre part en rendant illusoires les alliances (comment risquer l'emploi de l'arme nucléaire autrement que pour des fins de défense nationale *stricto sensu* ?) et la sécurité collective (comment contraindre les puissances nucléaires ?).

## 2 Le déclin de l'Occident d'Oswald Spengler, ou la conception cyclique et pluriculturelle de l'histoire

Spengler est né le 29 mai 1880 à Blankenburg et il est décédé le 8 mai 1936 à Munich. Il étudie les mathématiques, les sciences naturelles et la philosophie à Halle, Munich et Berlin. Il soutient sa thèse de doctorat sur les *Fondements métaphysiques de la philosophie d'Héraclite*, sous la direction d'Aloïs Rieh, à l'Université de Halle, en 1904. En 1906, il est professeur de philosophie dans un lycée à Hambourg. En 1911, un héritage lui permet de se retirer de l'enseignement et de s'établir à Munich comme écrivain et journaliste indépendant (en 1919, il refusera un poste à l'Université de Göttingen et en 1933, un poste à l'Université de Leipzig). Réformé du service militaire, il travaille durant la Première Guerre mondiale à sa grande oeuvre : *Le déclin de l'Occident. Esquisse d'une morphologie de l'histoire universelle*, en deux volumes (le premier paru à Vienne en 1918, le second à Munich en 1922). Ce

monument de l'histoire comparée des civilisations lui vaut une immense célébrité, tout en suscitant de nombreux débats tant dans les milieux universitaires et littéraires que dans les milieux politiques. Ses principales inspirations sont Goethe (le romantisme), Nietzsche (la « critique de la civilisation », la « décadence » et la « volonté de puissance »), Haeckel (le darwinisme social). Lui-même fut l'une des figures de la « Révolution conservatrice » allemande, avec Werner Sombart, Arthur Moeller van den Bruck, Carl Schmitt, Ernst Jünger, Ernst Niekisch, Martin Heidegger. Son (leur) modèle politique est la « prussianité » : l'Etat « hégélien », autoritaire institutionnellement, dirigiste économiquement, solidariste socialement et militaire valoriellement, dans lequel l'individu, intégrée à la nation ethnique, a des devoirs envers la nation ethnique. C'est ce que Spengler appelle : le « socialisme éthique » (un socialisme de devoirs, non un socialisme de revendications), dont la devise est « chacun pour tous » (« chacun pour soi, voilà qui est anglais, chacun pour tous, voilà qui est prussien », disait-il)<sup>2</sup>.

Dans son *Déclin de l'Occident*, Spengler exprime la grande opposition entre le temps linéaire et le temps cyclique. D'après lui, il n'y a pas d'histoire unitaire et linéaire (pas d'histoire universelle orientée vers le progrès, comme le croient les Modernes), mais des cycles de « Hautes Cultures » vivantes, donc caractérisées par les phases de toute vie : naissance, jeunesse, maturité, vieillesse, mort<sup>3</sup>. L'image, empruntée à l'Eternel retour de Nietzsche, est celle du cercle, pas de la ligne. La conséquence en

2 Ses principaux ouvrages sont *Le déclin de l'Occident*, *Prussianité et socialisme*, *L'économie*, *L'Etat*, *La reconstruction du Reich allemand*, *Les devoirs politiques de la jeunesse allemande*, *L'homme et la technique*, *Années décisives*, *Ecrits historiques et philosophiques* (recueil).

3 Soit l'analogie entre l'individu et la collectivité, elle aussi considérée comme un organisme vivant.

est qu'on ne raisonne pas en terme d'unité de l'espèce humaine mais de division de l'espèce humaine, pas en terme de choix mais de destin.

### A « Cultures » et « civilisations »

Le *Déclin de l'Occident* se présente comme une application aux phénomènes culturels de la méthode morphologique et organique qu'avait élaborée Goethe pour les sciences naturelles. Les Hautes Cultures, Spengler les appelle, en phase d'ascension, « cultures », en phase de déclin, « civilisations ». La « civilisation », donc la décadence, est le *destin* de toute « culture », y compris l'occidentale, cependant que toute « civilisation » a *vocation* à s'unifier politiquement, c'est-à-dire à connaître un processus d'« impérialisation » (ainsi la Méditerranée antique, autour de Rome). Au destin « civilisationnel » de la culture s'ajoute le destin « impérial » de la civilisation. La méthode comparative spenglienne s'appuie sur l'opposition, typique du romantisme allemand, entre *Kultur* et *Zivilisation*, phases ascendantes, « qualitatives » (Guglielmo Ferrero), « traditionnelles » (Julius Evola), « communautaires » (Ferdinand Tönnies), « holistes » (Louis Dumont), « transcendantes » (René Guénon), « hiérarchiques » (Louis Rougier), « masculines », « grecques » (Martin Heidegger), créatrices des grandes religions, des grandes philosophies, des grandes oeuvres d'art, des grandes formes politiques, et phases descendantes, « quantitatives », « modernes », « sociétales », « individualistes », « immanentes », « égalitaires », « féminines » (Johann Jakob Bachofen), « romaines », marquées par l'expansion matérielle, l'épuisement spirituel et « l'impérialisation ». Entre le déclin d'une Haute Culture et la montée d'une autre, peut s'étendre un « interrègne », ainsi entre la chute de Rome et l'Occident médiéval (Vème-IXème siècles). Dans leur

phase « culturelle » (au début du cycle), les peuples sont « jeunes » et épiques ; dans leur phase « civilisationnelle » (à la fin du cycle), ils sont « vieux » et hédonistes. La vision moderne considère les peuples européens comme des peuples « avancés », les autres étant « arriérés » ; la vision spenglienne les considère comme des peuples déclinants, obnubilés par l'individu, indifférents au groupe et à la lignée.

### B La morphologie historique comparée

Spengler appréhende l'histoire de l'humanité dans son pluralisme culturel/civilisationnel, pas dans une perspective européocentrique. Les cultures étant des personnalités, l'histoire mondiale est leur biographie générale (« l'histoire mondiale, c'est l'histoire des grandes cultures »).

1) Il récuse la chronologie, ethnocentrique, antiquité, moyen-âge, temps modernes (*quid* de l'Inde, de la Chine, du Japon, de l'Amérique précolombienne, de l'Afrique noire dans cette chronologie ?). 2) Par opposition à l'universalité et à la linéarité, il insiste sur la singularité des cultures/civilisations et sur la discontinuité du temps historique. Singularité ne signifie cependant pas imperméabilité, du fait des contacts et des emprunts entre cultures/civilisations, que Spengler appelle « pseudomorphoses », soit imposés de haut en bas (lorsque les élites adoptent la culture étrangère) soit diffusés de bas en haut (lorsque les masses adoptent la culture étrangère). 3) Il ne fait pas tourner l'histoire du monde autour d'un pivot unique (par exemple la naissance du Christ). Il ne croit pas à un sens de l'histoire orienté par le progrès. Il ne juge pas les cultures/civilisations selon les critères de l'Occident moderne. L'universalisme est l'oubli par une culture/civilisation de sa propre relativité. 4) « L'histoire mondiale » (pas « l'histoire universelle ») est faite

d'une série de Hautes Cultures, différentes dans leur fond, mais présentant dans leur évolution des parentés formelles. D'où l'idée de la morphologie historique comparée, appuyée sur le tact physiognomique (l'appréhension intuitive de la réalité), qui consiste à montrer les analogies des époques spirituelles, esthétiques ou politiques « synchrones », c'est-à-dire des phases correspondantes de chaque cycle culturel/civilisationnel. Ainsi, Spengler dresse des tableaux parallèles de l'histoire chinoise, indienne, égyptienne, antique (gréco-romaine), « orientale » (islamique), « occidentale » (européo-américaine).

### **C De la civilisation à « l'impérialisation » occidentales**

Comme toute philosophie de l'histoire, celle de Spengler cherche à dire à ses contemporains où ils en sont et à tirer de la connaissance du passé l'intuition de l'avenir (bien des historiens sont des prophètes). Ils sont au stade de la décadence, perceptible derrière le déploiement extérieur de puissance : expansion matérielle, mais déclin moral et démographique (relatif hier, absolu aujourd'hui) des peuples de souche ethnique européenne. Il est clair que l'étude du passé ou le comparatisme culturel servent à exprimer des préoccupations politiques présentes.

La civilisation occidentale a une *extension* planétaire (ce n'est pas sa « culture », mais sa « civilisation » que l'Occident exporte) ; elle n'en reste pas moins *spécifique* de par son origine et son caractère européen-américain. Cette civilisation est devenue urbaine (la formation des grandes agglomérations ou « villes mondiales » est le signe que la « culture », rurale, est arrivée au stade de la « civilisation », citadine) et mondiale (du fait des conquêtes européen-américaines) ; elle est caractérisée par la massification (démocratisation) et la mécanisation

(industrialisation), traits internes propres à une civilisation « quantitative » (loi de la majorité, production en série) ; elle est dominée par l'argent (le capital financier mobile), la plèbe (la démagogie des partis et des syndicats), le césarisme (la personnalisation du pouvoir). Dans ses rapports avec l'extérieur, elle a déjà entamé son déclin face à la Russie soviétique et à la montée des peuples afro-asiatiques (Japon, Chine).

Spengler se défendait d'être pessimiste : le prophète du déclin apportait un lot de consolation aux Allemands. De même que la civilisation antique s'est close sur l'Empire romain, la civilisation occidentale -on retrouve un grand parallèle- s'achèvera sur une apothéose : l'Empire germanique, qui serait une synthèse conservatrice entre tradition politico-culturelle et modernité économique-sociale, soit un dépassement des Etats (les *Kleinstaaten*). Le *Déclin de l'Occident* a été écrit, en 1914-1918, dans la perspective d'une victoire allemande, les Allemands étant appelés à construire cet Empire qui devait, pour quelques siècles encore, assurer la survie de l'Occident. Mais, de même que les cités grecques ont été surpassées par l'Etat romain, les Etats-nations européens, dont l'allemand, ont été surpassés par l'Etat-continent américain. C'est l'Amérique qui l'a emporté au terme des trois guerres mondiales du XXème siècle : 1914-1918, 1939-1945, 1947-1990. Ce n'est pas l'Allemagne qui unifie l'Europe ; c'est aux Etats-Unis qu'il revient de réaliser l'impérialisation de la civilisation occidentale.

### **3 Carl Schmitt**

Schmitt est né le 11 juillet 1888 et il est décédé le 7 avril 1985 à Plettenberg, Prussien par son lieu de naissance et catholique par sa confession. Il étudie le droit à Berlin, Munich et Strasbourg (allemande de 1871 à 1918). Sous la direction

de van Calker, il y soutient, en 1910, sa thèse de doctorat sur la culpabilité en droit pénal, puis en 1914, sa thèse d'habilitation sur *La valeur de l'Etat et la signification de l'individu*. Il effectue son service militaire à l'arrière, à Munich, où il participe à la gestion de l'état de siège, décrété dès le début des hostilités ; il est chargé de surveiller et de dénoncer la propagande alliée (l'ennemi extérieur) et l'extrême-gauche révolutionnaire (l'ennemi intérieur). Thuriféraire de l'armée, il n'a jamais connu l'expérience du front ; thuriféraire de l'Eglise, il a été privé de sacrement lors de son deuxième mariage (avec Duschka Todorovic, Serbe orthodoxe), le premier (avec Paula Dorotic, elle aussi Serbe orthodoxe) n'ayant pas été annulé par la juridiction ecclésiastique. Il a été professeur, successivement à Greifswald, Bonn, Munich et Berlin. Membre du parti national-socialiste après le 1er mai 1933, il est arrêté en juin 1945 par les Américains, mis en examen puis relaxé, néanmoins sanctionné administrativement par une mise à la retraite anticipée avec interdiction d'enseigner et de publier (comme Jünger et Heidegger) jusqu'en 1950. Il se retire dans son village natal, où il continue d'écrire et d'exercer une très grande influence intellectuelle. Juriste-politique et théologien politique, il est l'une des figures de la « Révolution conservatrice » allemande (celui qui crée la formule « contre Weimar, Versailles, Genève », soit un antilibéralisme de droite systématique). Il est aussi l'une des références centrales du droit public et de la science politique, *le Rousseau de droite du XXème siècle*.

La conception schmittienne du politique se traduit en philosophie des relations internationales par la récusation de la « philosophie de l'histoire » propre au libéralisme et au marxisme. Avant comme après la Seconde Guerre mondiale, Schmitt rejette l'idéal du *One World* par le marché

et la technologie. Il affirme l'irréductible pluralité politique du monde. Il récuse les constructions fédéralistes et pacifistes du droit international public. Il critique la philosophie de l'unité du monde partagée par l'Est et l'Ouest (« partagée » au double sens du terme, commune à l'Est et à l'Ouest, mais l'Est et l'Ouest en ont une conception concurrente). Il leur oppose sa doctrine des « grands espaces » (*Grossräume*). Pour Tocqueville, l'industrialisation et la démocratisation sont le *destin* de l'humanité. Pour Marx, elles constituent un *progrès*, pour Nietzsche, une *catastrophe*, progrès ou catastrophe *inévitables* : il faut en *accélérer* le mouvement pour aboutir à la fin de l'histoire (Marx) ou pour sortir du cycle de la décadence (Nietzsche). Pour Schmitt, il faut trouver un *catéchonte*, pour freiner et redresser le cours de l'histoire, c'est-à-dire sauver l'Europe.

### **A L'irréductible pluralité politique du monde**

L'humanité est une biologiquement et moralement, mais plurielle culturellement et politiquement. C'est ainsi qu'il y a plusieurs unités politiques dans le monde, et non pas une unité politique du monde. Il ne saurait y avoir d'unité politique, ni d'Etat, ni de fédération « universels », car l'unité politique implique d'autres unités politiques, l'Etat, d'autres Etats, la fédération, d'autres fédérations. La Société des Nations ou l'Organisation des Nations Unies ont contribué à transformer le droit international europécisé en droit international universel. Favorise-t-elle pour autant l'unification ou la pacification du monde ? Non. Les OIG ne suppriment ni les Etats ni les guerres. Elles ne sont que des organisations interétatiques créées par des traités interétatiques, où siègent des représentants des Etats, dont les résolutions résultent de coalitions d'Etats qui se nouent ou se dénouent. Elles ne font que

distinguer les guerres licites ou illicites, en suivant les décisions des grandes puissances (des membres permanents du Conseil de la SDN ou de l'ONU). Le projet du *One World* demeure utopique. Il ne fait que masquer un impérialisme arrivé au stade suprême de l'universalisme. En termes constitutionnels, un transfert du pouvoir constituant des nations vers l'humanité est-il concevable ? En termes stratégiques, un transfert des armes nucléaires des grandes puissances vers l'ONU est-il envisageable ?

### **B L'interprétation « réaliste » du droit international**

L'interprétation « idéaliste » des relations internationales en appelle à la « paix par le droit ». Mais l'idée d'un « règne du droit » dans les relations internationales suppose le pouvoir de définir, d'interpréter et d'appliquer le « droit ». Elle implique l'éventualité d'un rapport d'hostilité entre les Etats sur la définition, l'interprétation et l'application du droit. Elle exige une puissance ou une coalition de puissances pour garantir et sanctionner ce « droit ». Ce ne sont jamais que des Etats qui au nom du droit luttent contre d'autres Etats.

Schmitt voit dans la politique anti-allemande des vainqueurs de la Première Guerre mondiale le facteur principal expliquant l'évolution du droit international après 1919, notamment la création de la SDN. Cette évolution ne s'explique pas par le pacifisme ou l'universalisme, sinon à titre d'idéologies légitimantes, mais par la volonté de garantir le *statu quo*. En organisant la « sécurité collective » et en proscrivant « l'agression » (l'attaque militaire en premier), en rendant impossible toute révision pacifique des traités et en n'imposant pas le règlement juridictionnel obligatoire des différends, en désarmant seulement les vaincus, les puissances victorieuses, notamment la France, défendaient, contre tout révisionnisme,

notamment allemand, le *statu quo* politico-territorial issu des traités de 1919-1920. Ainsi s'expliquent la création de la SDN en 1919, la signature du pacte Briand-Kellog en 1928 et celle des Conventions de Londres en 1933.

Schmitt montre les effets pervers de l'évolution discriminatoire du droit international. Sauf en cas de légitime défense dûment constatée par les grandes puissances reconnues, le droit international contemporain interdit le recours à la force armée dans les relations internationales et il garantit cette interdiction par la sanction collective de « l'agresseur ». Les belligérants ne sont plus à égalité morale et juridique. L'effet politique de cette discrimination est double. 1) Elle permet aux Etats réputés dans leur « droit » de justifier un emploi extrême de la force contre l'Etat réputé dans son « tort », tout en menaçant ses dirigeants d'un jugement pénal. D'où la tendance à l'exacerbation du conflit : tel est le paradoxe de la volonté d'interdire la guerre, c'est-à-dire de discriminer les belligérants. Cette évolution du droit international s'effectue parallèlement à l'accroissement des moyens de destruction et à la globalisation du théâtre de guerre. Seule la discrimination de l'ennemi permet de légitimer l'application d'une violence aussi radicale que, par exemple, les bombardements aériens sur les villes. 2) Elle aboutit à rompre l'unité de la population et de l'Etat. Les belligérants réputés dans leur « droit » présentent leur recours à la force comme une « opération de police internationale » dirigée, non contre la population « innocente » (même si elle subit les effets de la guerre), mais contre le gouvernement « coupable », de manière à ce que la première se désolidarise du second. D'où la mutation tendancielle de la guerre interétatique en « guerre civile internationale ».

## C L'unité technomorphe du monde

De Campanella à Mac Luhan, toutes les « utopies planétaires » (Armand Mattelart) ont un ressort technologique : le progrès technique serait la matrice de l'unification de l'humanité. Le monde se rapproche de son unité au fur et à mesure que croissent les moyens de transports et de communications (Internet) d'une part, les moyens de production et de destruction (l'atome) d'autre part, autrement dit, au fur et à mesure que la puissance humaine domine la Terre et que l'humanité se rassemble dans une même organisation techno-économique. De ce point de vue déterminé par le progrès technique, la réalisation de l'unité du monde devient inéluctable. En réalité, pour Schmitt, le *One World* n'est pas un *destin technique*. L'idée du *One World* relève d'une conception téléologique de l'histoire humaine, selon laquelle le mouvement de l'histoire s'identifie à la marche d'un progrès techniquement déterminé. Elle est un « mythe », une « vision-du-monde », une « religion » ou une « pseudo-religion », en parfaite affinité avec la substitution de la technicité à la foi comme valeur suprême de la civilisation occidentale. Cette vision d'un univers unifié par la technique, cette croyance en l'avenir comme promesse d'un nouvel éden technomorphe, est partagée par les élites des *deux* superpuissances, à l'époque de la Guerre froide. L'industrialisation est le destin de l'humanité, reconnaît Schmitt. Mais l'unité du monde n'est pas une question relevant de la technique, c'est une question relevant du politique : elle suppose l'amitié entre les classes, les peuples, les religions, les races. Or, loin de l'unité, le monde politique après 1947 donne l'image de la dualité, l'image de la division entre le socialisme et le capitalisme (Est-Ouest) ou de la division entre « développement » et « sous-développement » (Nord-Sud). Comment penser cette dualité ?

## D La « philosophie de l'histoire » de l'Est et de l'Ouest

Schmitt propose une philosophie politique du conflit Est-Ouest, qui écartèle l'Allemagne. Ce conflit a l'apparence d'une confrontation entre deux types opposés de systèmes sociaux. En vérité, « la tension inhérente au dualisme suppose dialectiquement l'existence d'une affinité réciproque. Cette affinité réside dans la vision du monde et de l'histoire propre aux deux acteurs du duopole mondial. La lutte mondiale entre le catholicisme et le protestantisme aux XVI<sup>ème</sup> et XVII<sup>ème</sup> siècles *supposait un fond commun chrétien*. De même, c'est une *interprétation philosophico-historique commune qui sous-tend aujourd'hui la dualité du monde* ». La foi dans le progrès technique comme matrice de l'unification de l'espèce humaine est la philosophie de l'histoire de l'Est comme de l'Ouest. Du point de vue du libéralisme comme du marxisme, la ligne d'évolution de l'humanité va -doit aller- de la guerre à la paix, de la politique à l'économie, de la pluralité à l'unité du monde. L'ancienne Allemagne fut un obstacle à cette évolution ; elle a été brisée. Le conflit Est-Ouest ne fait qu'opposer deux *méthodes* -le plan ou le marché- visant l'industrialisation la plus efficace, poursuivies par des Puissances se réclamant toutes deux de la *modernité*.

Ce conflit, prétendument entre « libéralisme » et « totalitarisme » ou entre « socialisme » et « impérialisme », se déroule dans le cadre d'un programme idéologique commun (la téléologie de l'histoire). Le progrès industriel -grâce au plan ou grâce au marché- doit mener à la fin de l'histoire, c'est-à-dire à un état final de l'humanité -le communisme ou la démocratie libérale. Au binôme libéralisme/ socialisme s'oppose le binôme conservatisme/écologisme. Schmitt expose le *credo* Est-Ouest :

le développement industriel conduit à l'abondance généralisée ; celle-ci, en mettant fin à la pénurie, rend sans objet les luttes tournant autour de l'appropriation ou de la répartition des ressources ; elle abolit donc le risque de guerre et permet la réconciliation de l'humanité (dans l'abondance, partager ne pose pas problème). Mais ce *credo* suppose que les conflits sont économiquement déterminés, ce qui n'est pas nécessairement le cas. Même dans cette hypothèse, la croissance démographique et la croissance économique, par conséquent la croissance de la consommation de ressources naturelles limitées, renouvellent les problèmes de propriété et de partage (la lutte pour les matières premières), donc les tensions politiques. Sera-t-il possible que la technologie émancipe l'humanité de la nature ? Sera-t-il possible de réguler mondialement la démographie et l'économie ?

### **E De la bipolarité à la multipolarité**

L'existence d'une même philosophie de l'histoire de part et d'autre du Rideau de Fer implique-t-elle l'unification du monde ? Ceux qui répondent oui à cette question croient que le dualisme n'est qu'une transition vers l'unité. Le conflit Est-Ouest se terminera par une victoire de l'une des superpuissances et la défaite de l'autre (« il y aura un vaincu de la guerre froide », disait Julien Freund en 1965). S'ensuivra un monde unipolaire, dominé par une superpuissance unique qui entreprendra, en vertu de la dynamique historique, l'unification du monde selon ses conceptions et ses objectifs : le socialisme mondial ou le capitalisme mondial. Schmitt récuse ce projet d'un triple point de vue théologique, éthique et politique. Le projet du *One World* n'est pas, *principalement*, utopique, il est *sacrilège*. Fondamentalement, il est contraire à la volonté de Dieu<sup>4</sup>. Concomi-

tamment, il est contraire à la dignité du citoyen (qui est de se dévouer à sa patrie) et à la pluralité des peuples (d'où résulte l'impératif de préserver les indépendances nationales).

Mais le dualisme du monde n'annonce pas l'unité du monde, car « l'histoire » -la division politique de l'humanité- l'emportera sur la « philosophie de l'histoire » -sur la croyance en l'unification de l'humanité comme destin. Le monde n'est pas inclus tout entier dans la dualité Est-Ouest (le monde n'est pas soumis tout entier à l'emprise des superpuissances). Il existe des tierces forces et des troisièmes voies, notamment dans le tiers monde : les pays non alignés qui refusent la bipolarité comme l'unipolarité (le nationaliste allemand mettait ses espoirs dans les nationalismes du Sud). A l'issue du conflit Est-Ouest, le dualisme tendra à la pluralité plutôt qu'à l'unité. *2 moins 1 n'est pas égale à 1 mais à 3*. L'Etat est dépassé, disait Schmitt en 1939, lorsqu'il pensait à un Empire germanique (à l'Europe conquise par l'Allemagne). Il le répète après 1945 ; le développement industriel ne mène pas au *One World*, mais aux *Grossräume*, c'est-à-dire à des regroupements régionaux ou à des Unions d'Etats (dont l'Europe). La « guerre civile mondiale » n'aboutira pas à « l'Etat mondial », mais à des fédérations. Au-delà du conflit Est-Ouest, la grande antithèse de la politique mondiale est celle de l'universalisme du monde unipolaire d'un côté, illustré par les alliances transocéaniques américanocentrées, de la multipolarité des « grands espaces » de l'autre, illustrée par les OIG à vocation régionale. C'est la dialectique de « l'occidentalisation » qui tranchera cette antithèse : il y aura soit

---

inel, il cite l'épisode biblique de la Tour de Babel, il situe la relation ami-ennemi à l'origine des temps : « Adam et Eve avaient deux fils, Caïn et Abel, ainsi commence l'histoire de l'humanité ».

4 Schmitt fonde le politique sur le péché origi-

homogénéisation culturelle de l'humanité, soit maintien de la pluralité des civilisations.

#### 4 Régis Debray

Régis Debray est né le 2 septembre 1940 à Paris. Il étudie à la Sorbonne puis à l'École normale supérieure ; il est agrégé de philosophie en 1965. Militant à l'Union des étudiants communistes, il part à Cuba ; il suit Guevara en Bolivie ; il est capturé le 20 avril 1967, jugé, condamné à mort à La Paz ; sa peine est commuée en trente ans d'emprisonnement grâce à une campagne internationale en sa faveur lancée par Jean-Paul Sartre ; il est libéré au bout de quatre ans d'incarcération ; il poursuit son engagement révolutionnaire, marxiste et tiers-mondiste à travers toute l'Amérique latine. Il rentre en France en 1973. Il alterne activités politiques<sup>5</sup>, scientifiques<sup>6</sup>, littéraires<sup>7</sup>. Il se définit

5 De 1981 à 1985, il est conseiller du Président Mitterrand pour les relations internationales ; de 1985 à 1992, il est maître des requêtes au Conseil d'Etat ; en 2002, il fait partie des soutiens du candidat Chevènement.

6 En 1993, sous la direction de François Dagognet, il soutient sa thèse de doctorat en philosophie sur *Vie et mort de l'image : une histoire du regard en Occident*, puis il soutient son habilitation à diriger des recherches (HDR) en 1994 ; en 1996, il fonde les *Cahiers de médiologie*, devenus en 2005 *Medium, transmettre pour innover* ; en 1998, il est directeur de programme au Collège international de philosophie et président du Conseil scientifique de l'École nationale supérieure des sciences de l'information et des bibliothèques ; en 1999, il est professeur de philosophie à l'Université Jean Moulin Lyon III ; en 2002, il crée, au sein de l'École pratique des hautes études (EPHE), l'Institut européen en sciences des religions, dont il sera président, et il est l'auteur du rapport au ministre de l'Éducation nationale sur *L'enseignement du fait religieux dans l'école laïque* ; depuis 2012, il est membre du Conseil d'administration de la Maison de l'Histoire de France.

7 En 2011, il est élu membre de l'Académie Goncourt.

comme un « gaulliste de gauche » ou un « national-républicain »<sup>8</sup>. Les travaux de Régis Debray nous intéressant s'ordonnent autour de la médiologie, du symbolique, du religieux et des identités collectives<sup>9</sup>.

#### A Les identités collectives

S'il n'y a pas de *fraternité universelle*, donc d'unité du monde, c'est parce qu'il y a une tendance primaire de la nature humaine à former des groupes exclusifs, ou *sociabilité*

8 Cf. la préface aux *Grands discours de guerre* du général de Gaulle (18 juin 1940-25 août 1944), réédités chez Perrin en 2010, « Requiem pour un alléluia », pp.9-35.

9 Outre les œuvres littéraires, la bibliographie de Régis Debray se compose d'œuvres philosophiques : *Critique de la raison politique ou l'inconscient religieux*, *L'emprise*, *Le siècle et la règle*, *Dieu, un itinéraire : matériaux pour l'histoire de l'éternel en Occident*, *Le feu sacré : fonctions du religieux*, *Les communions humaines : pour en finir avec la « religion »*, *Ce que nous voile le voile*, *Jeunesse du sacré*, *Le moment fraternité* ; médiologiques : *Le scribe*, *Vie et mort de l'image*, *Le pouvoir intellectuel en France*, *Cours de médiologie générale*, *L'État séducteur : les révolutions médiologiques du pouvoir*, *Manifestes médiologiques*, *Transmettre*, *Croire, voir, faire*, *Introduction à la médiologie*, *Les diagonales du médiologue : transmission, influence, mobilité* ; politiques : *La révolution dans la révolution*, *Essai sur l'Amérique latine*, *Entretiens avec Allende sur la situation au Chili*, *La critique des armes I et II*, *La guérilla du Che*, *Modeste contribution aux discours et cérémonies officielles du dixième anniversaire*, *Mai 68 : une contre-révolution réussie*, *Lettre aux communistes français et à quelques autres*, *L'espérance au purgatoire*, *La puissance et les rêves*, *Les Empires contre l'Europe*, *Tous azimuts*, *Que vive la République*, *Contretemps : éloge des idéaux perdus*, *A demain de Gaulle*, *La République expliquée à ma fille*, *L'obscénité démocratique*, *Le code et le glaive : après l'Europe, la nation ?*, *L'Edit de Caracalla ou plaider pour les États-Unis d'Occident*, *Un candide en Terre sainte*, *Supplique aux nouveaux progressistes du XXIème siècle*, *Un mythe contemporain : le dialogue des civilisations*, *Eloge des frontières*, *Civilisation*, *Rêveries de gauche*, *Du génie français*, *Un été avec Paul Valéry*.

*politique*. La délimitation internationale du groupement et la domination publique au sein du groupement pose le double problème politique du rapport identité/altérité et du rapport commandement/obéissance. Le concept central est l'identité collective (civilisation, culture, race, ethnie, langue, religion, nation, peuple, tribu, classe) : il rassemble les travaux de Régis Debray en leur donnant une ligne directrice.

Les identités collectives sont fondées sur des polarités « transcendance-immanence » et « amitié-hostilité ». Une communauté est un groupe d'hommes et de femmes qui croient au(x) même(s) dieu(x) ou aux mêmes valeurs et qui sont confrontés au(x) même(s) ennemi(s) ou aux mêmes adversaires. On s'associe sous un dieu et/ou contre un ennemi : voilà les fondements de toute communauté, voilà l'incomplétude de toute communauté, puisque celle-ci a besoin d'un supérieur et d'un extérieur, l'ensemble formant une *personne morale*, irréductible à la somme de ses composants physiques (la France est d'une autre nature que ses 65 millions d'habitants). La religion, c'est ce qui revient (*relegere*, ce qui fait durer) et c'est ce qui relie (*religare*, ce qui fait vivre avec autrui), par le haut. S'inspirant d'Auguste Comte, Régis Debray, en agnostique, pas en croyant, développe une analyse anthropologique, pas théologique, du religieux. C'est ainsi qu'il en vient à remplacer « religion » par « communion », pour répondre à la problématique des identités collectives : qu'est-ce que nous avons en commun ? Par quoi sommes-nous unis ? Pour qu'il y ait communauté, il faut qu'il y ait un *dedans* à différencier d'un *dehors* (« comment faire souche ? En traçant une ligne. En séparant un dedans d'un dehors »), et pour cela, il faut qu'il y ait une *origine* à fixer, un *au-dessus* à affirmer (« seul ce qui nous dépasse peut nous unir »), des *limites* à

tracer. C'est ainsi qu'il n'y a pas de société sans filiation, sans transcendance et sans frontière, donc sans altérité. « L'Europe » (l'Union européenne), en les refusant, se condamne à l'inexistence politique, vérifiable dans son inconsistance symbolique (l'UE est un marché, pas une Puissance, du droit, pas une identité, du libéralisme, pas une République).

La filiation, la transcendance et la frontière s'accompagnent de symboles. Le symbole est le langage du sacré. Précisément, il n'y a pas de communauté sans sacralité et il n'y a pas de sacralité sans éventualité du sacrifice. Ainsi la République. Régis Debray est républicain, pas libéral : il ne ramène pas la République au rationalisme, sous l'aspect des droits de l'homme, de l'universalisme et de l'irénisme ; il souligne la part d'émotion et d'imaginaire, la guerre et le patriotisme qui ont accompagné l'idéal républicain en France. « 'Raison, tolérance, humanité' avait été la devise des Lumières. 'Passion, intolérance et patrie' fut l'affiche de l'an II. Les paroles de La Marseillaise auraient semblé barbarie pure à Voltaire comme à Condorcet, à Montesquieu comme à Diderot ». L'idéal républicain ne peut exister que dans l'Etat-nation, pas dans « l'Europe », ni dans le *One World*. Bien qu'il ait une conception civique de la nation, Régis Debray est ici le contradicteur de Jürgen Habermas, il est celui qui récuse toute hémiplegie entre raison et passion, intellectuel et corporel. L'opposition entre Habermas et Debray reproduit la différence entre l'Allemagne et la France sur la « République » : là, elle se confond avec la raison et la défaite (1918 et 1945) ; ici, avec la passion et l'exaltation de la patrie (1792, 1870, 1944). Une communauté, c'est une fraternité. Or, pour qu'il y ait une fraternité, observe Régis Debray, il faut un chef (des représentants), une clôture (des lim-

ites), un ennemi (des adversaires), un dieu (des valeurs). Dieu est une idée, de même que patrie, République ou socialisme. Quelle est la force des idées ? Comment une idée devient-elle une force agissante ? En se transmettant socialement. C'est la médiologie -la science des transmissions, la transmission créant une tradition- qui s'efforce de l'expliquer, en associant histoire de l'art, sémiologie et histoire des mentalités, l'ensemble formant la science des symboles. L'étude des supports de transmission de l'information -supports conditionnant eux-mêmes l'information (le messenger conditionne le message)- met en avant trois tournants : le codex (les premiers livres reliés), l'imprimerie, l'informatique.

Dans l'ordre international, la République n'a pas pour *credo* l'unité du monde, souligne Régis Debray, mais la pluralité des souverainetés nationales. « L'état de droit universel » est aussi illusoire que le « patriotisme constitutionnel » : tous deux ne forment ni ne donnent aucune « communion ». Qui est prêt à risquer sa vie pour les « droits de l'homme » ? On risque sa vie pour sa communauté, pas pour de l'individualisme ! Habermas rétorquerait : la modernité aspire à un monde où personne ne risque sa vie pour une cause collective ! Régis Debray observe qu'il fut un temps où la France était une religion (nationale) pour les Français (l'« amour sacré de la patrie »), l'Allemagne, une religion pour les Allemands (le « nationalisme », fustigé par l'Ecole de Francfort), le communisme, une religion (transnationale) pour les communistes. Ni l'Europe (elle exclurait les non Européens) ni l'humanité (qui exclurait-elle ? les non universalistes ?) ne sont, du moins à ce jour, une religion pour les Européens ou pour les êtres humains (qui est prêt à risquer sa vie pour l'Europe ou l'humanité ?). Le sens de l'histoire

est-il d'abolir les « communions collectives », donc les « croyances collectives » (« dieu ») et les « exclusions collectives » (« l'ennemi »), pour un rassemblement œcuménique laïc (sans supérieur ni extérieur, sans transcendance ni altérité, immanent et homogène) ? Il faudrait pour cela une rupture anthropologique : une rupture de la *sociabilité politique*. Pour Schmitt, l'unité du monde n'est pas désirable théologiquement ; pour Debray, elle n'est pas faisable anthropologiquement.

### **B Le « dialogue des civilisations »**

Le « dialogue des civilisations » est la solution pacifique au pluralisme politique et culturel. La modernité veut promouvoir l'individualité et l'universalité : c'est pourquoi elle a pour idéologie les droits de l'homme. Mais l'humanité n'est pas composée que d'individus, elle est composée de peuples ; aussi se heurte-t-elle aux cultures, c'est-à-dire aux collectifs. Par nature, dit Régis Debray, la culture divise, puisqu'elle est la matrice de l'identité collective. Or, il n'y a pas d'identité sans un supérieur à soi et sans un autre que soi. Le grand contraste se déploie entre, d'une part, la technique qui unifie l'humanité en la recouvrant, quoiqu'inégalement, des mêmes réseaux de transports ou de communications et des mêmes objets de production ou de consommation, sur des espaces de plus en plus étendus pour des durées de vie de plus en plus courtes, d'autre part, les cultures qui divisent l'humanité en la fractionnant en personnalités collectives spécifiques, sur des territoires localisés et dans la longue durée.

La culture est donc le lieu de la confrontation ; elle est aussi le lieu du dialogue. Qu'est-ce que cela signifie ? On ne dialogue pas avec le Même (ce n'est qu'un monologue à deux) mais avec l'Autre. Un dialogue n'a de sens et d'intérêt que

s'il met en relation des gens qui pensent différemment les uns des autres. Ensuite, pour dialoguer, il faut donner et recevoir : avoir quelque chose à transmettre à l'autre, c'est-à-dire savoir d'où l'on vient soi-même, qui l'on est et où l'on va, avoir la conscience et la fierté de ce que notre histoire et notre géographie ont fait de nous ; mais on doit aussi savoir écouter, sans croire qu'on occupe un point surplombant l'histoire, qu'on monopolise la vérité et qu'on doit faire rentrer l'interlocuteur dans le droit chemin. Celui qui considère que l'autre est dans l'erreur ou incarne le mal ne saurait dialoguer. Pour dialoguer, il faut tolérer (on y est de plus en plus obligé), en toute réciprocité ; ou bien, on ne dialogue pas, on s'ignore (ce qui est de plus en plus difficile vu la circulation de l'information), ou on se bat (ce qui est de plus en plus difficile vu les risques d'escalade). *Tels sont les trois rapports interculturels possibles : se tolérer, s'ignorer, se battre.*

### C Les « Etats-Unis d'Occident »

L'impérialisation est le destin de toute civilisation, disait Spengler. L'unification de l'Occident serait une transition entre l'Etat-nation dépassé et « l'Etat universel » à venir, diraient certains adeptes de l'universalisme. La construction européenne (économico-monnaire) elle-même s'inscrit dans la construction atlantique (diplomatico-militaire), celle-ci précédant celle-là (sauf pour quelques pays neutres, l'adhésion à l'Alliance atlantique précède l'adhésion aux Communautés européennes puis à l'UE). La France, alors, sortirait de l'histoire, parce qu'elle perdrait sa souveraineté - même si elle gardait son identité, en faisant partie d'un ensemble plus large, l'Europe ou l'Occident. Les Français, à l'instar des Allemands, des Italiens, des Espagnols, des Polonais, etc. se muent-ils en Européens ou en Occidentaux ? Régis Debray est hanté par l'idée du

déclin de la France (*finis Franciae*)<sup>10</sup>, à la fois Etat-nation et République unitaire, laïque, démocratique et sociale - même si un tel déclin ne signifie pas la fin du progrès humain. A titre de fiction, dans *L'Edit de Caracalla*<sup>11</sup>, il imagine -brossant un nouveau grand parallèle entre Rome et l'Amérique- le Président des Etats-Unis -au lendemain des attentats du 11 Septembre<sup>12</sup>- accordant la citoyenneté américaine à tous les ressortissants des pays européens membres de l'OTAN, créant ainsi la fédération euro-américaine.

1) Il explique ce choix, 2) pour le récuser. 1) La civilisation succède à la nation comme principale appartenance collective. Le gros des Américains vient d'Europe ; les Européens sont américanisés, c'est ce qui fait communauté chez eux. Nous sommes des Occidentaux au regard des Autres. *Voilà les origines et l'identité.* L'Occident doit se rassembler face à l'Islam, à la Russie, à l'Inde, à la Chine, qui rejettent, menacent ou rattrapent l'Occident. *Voilà les adversaires* (à la place de l'URSS, du bloc soviétique et du camp socialiste). Ce rassemblement est celui des démocraties atlantiques -*voilà les valeurs : la démocratie*- car l'Atlantique unit l'Occident -*voilà les limites : l'Europe et l'Amérique du Nord*- avec à sa tête le Président des Etats-Unis -*voilà le chef, la superstar politique.* A cet égard, les adversaires stratégiques de l'Occident ne s'y trompent pas : ils veulent discuter avec le Président américain, pas avec les gouvernements ouest-européens. L'OTAN constitue notre alliance militaire. Arrivera la zone de libre échange transatlantique. L'anglais est notre *lingua franca* ; nos élites, anglophones ; nos productions

10 Cf. Jean-Pierre Chevènement : *La France est-elle finie ?*, Paris, Fayard, 2011.

11 Du nom de l'Empereur romain qui étendit à tous les hommes libres de l'Empire la citoyenneté romaine.

12 « Nous sommes tous Américains », disait-on.

et consommations culturelles, américanomorphes. Nous coopérons depuis longtemps au sein de multiples OIG et à travers de multiples ONG. Il faut sauter le pas (*hic Rhodus, hic salta*) : passer de la coopération à la fédération (conciliant unité et pluralité). Les Etats-Unis d'Occident seront un égalisateur de puissance entre Américains et Européens, car ces derniers y auront voix égale aux premiers, ou du moins y seront écoutés, et chacun y gardera son autonomie. Moeller van den Bruck disait : « nous fûmes des Germains, nous sommes des Allemands, nous serons des Européens » ; on pourrait dire : « nous fûmes des Gallo-Romains, nous sommes des Français, nous serons des Occidentaux ». 2) L'Etat-nation républicain doit rester la forme d'existence politique des Français. C'est là -après la mise en garde- un vœu, plus qu'une certitude.

### Bibliographie indicative

Oswald Spengler : *Le déclin de l'Occident. Esquisse d'une morphologie de l'histoire universelle*, 2 vol., Paris, Gallimard, 2007 (1918-1922) ; *Prussianité et socialisme*, Paris, Actes Sud, 1986 (1921), préf. G. Merlio ; *Années décisives*, Paris, Copernic, 1980 (1933)

Carl Schmitt : *La notion de politique - Théorie du partisan*, Paris, Calmann-Lévy, 1972 (1963, 1932), préf. J. Freund, rééd. Champs Flammarion, 1992, 2009 ; *Terre et Mer. Un point de vue sur l'histoire mondiale*, Paris, Labyrinthe, 1985 (1942), préf. et postf. J. Freund ; *Le Nomos de la Terre dans le droit des gens du jus publicum europaeum*, Paris, PUF, 2001 (1950), préf. P. Haggemacher ; « Trois possibilités d'une image chrétienne de l'histoire », *Etudes philosophiques*, n°3, juillet-septembre 2000 (1950), pp.410-421 ; « A partir du 'nomos' : prendre, pâturer, partager. La question de l'ordre économique et social »,

*Commentaire*, n°87, 1999 (1953), pp.549-556 ; *Du politique. « Légalité et légitimité » et autres essais*, Puiseaux, Pardès, 1990, préf. A. de Benoist (recueil posthume) ; *La guerre civile mondiale. Essais (1943-1978)*, Maisons-Alfort, Ere, 2006, préf. C. Jouin (recueil posthume) ; *Carl Schmitt : Machiavel, Clausewitz. Droit et politique face aux défis de l'histoire*, Paris, Krisis, 2007 (recueil posthume) ; *Deux textes de Carl Schmitt. La question clé de la Société des Nations. Le passage au concept de guerre discriminatoire*, Paris, Pedone, 2009, préf. R. Kolb (recueil posthume) ; *Guerre discriminatoire et logique des grands espaces*, Paris, Krisis, 2011, préf. D. Zolo (recueil posthume)

Régis Debray : *Chroniques de l'idiotie triomphante. Terrorisme, guerres, diplomatie, 1990-2003*, recueil, Paris, Fayard, 2004 ; *Le code et le glaive. Après l'Europe, la nation ?*, Paris, A. Michel/Fondation Marc Bloch, 1999 ; *L'Edit de Caracalla ou plaidoyer pour les Etats-Unis d'Occident*, Paris, Fayard, 2002 ; *Les communions humaines*, Paris, Fayard, 2005 ; *Un mythe contemporain : le dialogue des civilisations*, Paris, CNRS, 2007 ; *Le moment fraternité*, Paris, Gallimard, 2009 ; *Eloge des frontières*, Paris, Folio Gallimard, 2010 ; *Le nouveau pouvoir*, Paris, Cerf, 2017 ; avec Renaud Girard, *Que reste-t-il de l'Occident ?*, Paris, Grasset, 2014 ; *Civilisation. Comment nous sommes devenus américains*, Paris, Gallimard, 2017

\*  
\* \*



MARIA MESSINA

# SOURCES AS FUNDAMENTAL PILLARS OF SCIENCE

by Dr. Oleg Maltsev

drmaltsev.oleg@gmail.com



*Source Criticism/Source Studies* — discipline, responsible for the description and classification of historical sources.

Ushakov's Explanatory Dictionary (D.N. Ushakov, 1935-1940)

Today, in an age of rapidly advancing technology, information is pervasive. It is invisible, colorless, survives even in a vacuum, and operates literally in all spheres, spreading faster than any virus. The ability to work with this substance is an essential and critical skill for scholars, scientists and journalists and perhaps for every inhabitant of our planet. But it is not enough to have supersonic access to cloud repositories or libraries that have preserved the legacy of numerous generations before us. It is not enough. What is truly important is whether the information encountered daily is factual, regardless of one's occupation, profession, preferences, beliefs or nationality.

IS IT TRUTHFUL WHAT HAS BEEN WRITTEN AND DECLARED?

The world of a scientist and the world of science differs from one another in particular requirements. A researcher cannot work with information only because it has "come into his possession." It is not advisable to rely on any source as the ultimate truth either. The requirements for a sci-

entist are different; he or she must be able to analyze and justify, reason and present valid results of his scientific activities. This paper reflects a brief scientific intelligence work narrated in a popular science style-focused on contemporary problems in source studies as a methodological section of academic work.

Today academia is dominated by generally accepted statements and stereotypes that humankind has 'stepped forward into a bright future of progress and technical excellence,' primarily compared to 'uneducated predecessors' who existed 300-500 years ago. 'Is that true?' remains an open question. But certainly, it is not realistic to conclude that modern science is victorious daily and flourishes with discoveries and steady evolution. On the contrary, the opposite trend is more common, which indicates stagnation. In terms of methodological discourse on the quality of scientific results in the 21st century, a vital aspect of the scientific foundation is evaluation and studying sources. Young researchers are introduced to source criticism and the significance of the given skill.

Speaking of written sources such as books, monographs, brochures, scientific publications, all of them should be accurately positioned according to their rank, qualitatively strengthening and, most importantly, verifying the conducted research, authenticating the soundness of judgments and the relevance of research outcomes. However, with the preponderance of information technology and inclusive digitalization, the very essence of scientific knowledge—source studies—have undergone abnormal mutations and simulation. Fake sources, the implicit customary way that does not require verification of data source, business projects that scientifically justify things that do not exist, among many other things, is becoming a negative tendency.

*The question is, does “referencing to a source” equals the “quality of that source”?* What if a long-established source is an example of inaccurate information? There is a current bizarre trend, which implicitly implies that a written source is a source that definitely should be used and referred to in the research. Does it even matter if it was an intentional misrepresentation or the outcome of a theoretical project that has nothing to do with reality?

Before opposing or refuting the relevance of the questions mentioned above, it is suggested to go back to the starting point, to science as a system. The following heuristic model is suggested for the discussion; consider science as a system shaped by four interconnected blocks:

1. Mechanisms that allow making scientific discoveries;
2. The block nominally termed the ‘Storage device’ (for previously available and verified data)
3. Field of unknown—what remains to be explored, the environment that necessitates being discovered and researched;

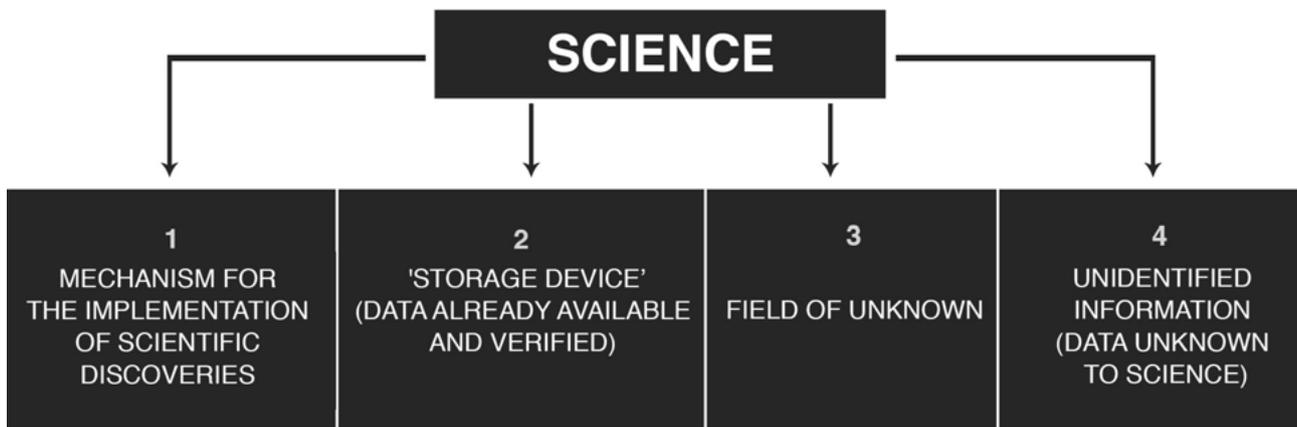
4. Unidentified information (unknown data to science).

According to the given model, we could conclude that current academic scholarship is faced with at least four global challenges.

*Challenge #1* is directly associated with **the mechanisms of scientific research**. Including every mechanism, technique, procedure, programme, approach, test—everything that allows us to create science as such and its legacy. However, the most common situation is that modern researchers are not aware of what mechanisms they could use (practically no institute or expert circle shares knowledge as such). More importantly, they do not even question the validity of their research methods and tests.

Validity means reliability. **Verified reliability is a problematic parameter # 1.** There is a prevalent focus on stereotypes such as “it is customary,” “everyone does this,” “it doesn’t matter whether this test is unreliable; it has been practiced for 50 years”.





But the truth is that unfunctional practices will prove their ineffectiveness in the next 50 years as well. If there are errors in calculations today, tomorrow will be a failure. The assumption that “everybody has been using it for a long time” is not constructive and does not allow us to achieve reliable scientific results and products, technologies as a consequence.

*Challenge #2.* The idea is to conceptualize the so-called ‘storage unit’; databases and other information blocks constitute a specific environment. The environment is neutral by its nature; it does not possess qualitative characteristics as “good or bad.” Characteristics are imposed by an individual who perceives or shapes his mindset through the prism of his beliefs. The so-called ‘prism’ is no longer objective as the interaction of different views shapes it. The scientist also has his own set of opinions and ideas – autonomous clichés and tenets that could be historical, social, cultural, psychological or even irrational.

The tenets classify what is being perceived as ‘correct,’ ‘acceptable,’ ‘mainstream,’ which affects the scholar deciding the course and the results of his scientific work directly.

Arguably the most significant problem with the ‘storage unit’ is **the problem of objectivity of sources**. This paper won’t even include the classification and details of how practically any data (scientific,

among others) gets manipulated to produce an ‘information substance’ in a storage unit that is ‘convenient’ for specific projects these days. Besides, some data becomes outdated and no longer relevant over time, and, of course, such data has to be ‘removed’ by the formatting of a ‘storage unit’ just like a hard drive on our computers.

*Challenge #3.* The unknown field conceals its ‘threats,’ be it the ‘impassable depths of ignorance’ or the ‘black holes of misunderstanding.’ Metaphors aside, the main problem of ‘unknown fields’ is that scholars do not possess any tools to explore them. There is no validated methodology or approach, allowing one to research the unknown, besides those repeatedly applied without any result. The introduction of a new method or instrument today is perceived as an incredible scientific achievement. The aforementioned is not because there are very few worthy methodologists, but because the procedure has been elevated to the level of an almost insurmountable test that might take a life-long period. Conversely, there is an extensive library of non-functional methods in certain disciplines, but they are considered acceptable and functional.

*Challenge #4.* Data unknown to science. Naturally, “data” seems to be known to science, it is considered to be known apriori, but in fact not always there is

an understanding of ‘*what is it and how it works*’, these are many unpopular topics that are not discussed out loud. Besides, very often, the data used as a foundation of some studies is misleading in the first place - for political, economic or sociocultural reasons. It is not clear how to apply or use it despite the presence of a phenomenon. Finally, the easiest but honestly ‘dead-end question’: how exactly is one supposed to explore something unknown? What if no one is aware of it? And even if there are assumptions, one is required to:

A) refer to other researchers who never studied that field;

B) demonstrate that there is something **different**—it could be very complicated because of the risk of shattering the already established information environment used for manipulation. It is not even a matter of research tools nor a lack of ideas. The fact is that 90% of discoveries today are carried out either by accident or intentionally. For instance, after the Italian Republic’s emergence in 1862, a new political circle required heroes to confirm the Italian identity. As if overnight, those heroes and Italian “ancient” books made their appearance. In one way or another, science relies on sources, and it depends on how a scholar will use those sources (provided he has proper functional methods, technologies, approaches), as well as the quality of those sources. **The quality of the source requires close attention.** Source study is an essential part of professional activity these days that relate not only to scholars. Whenever someone uses a piece of information without giving it a thought, it brings adverse consequences. Everyone with no exceptions can explore or study any subject mater. **However, a scientist differs from an expert in any other field by one classification parameter: the ability to verify and confirm specific information using tools.**

Unquestionably, one of the powerful and objective tools in 21st-century science is photography. Yes, photography, which is often treated inattentively and even arrogantly, most probably because young people are simply pampered by technological progress. Yet this is not a matter of pressing the shutter release and automatically making a picture on a digital camera, but the idea of *photography as a source of scientific information and a tool for conducting research.*

Source study is one of the pillars of science which advances together with it. Handling documentary sources is quite familiar to the scientist, which is not the case when it comes to photography. The potential of the former is underestimated by many researchers today. While considering photography in the research, it is relevant to point out three functions inherent to it:

- Source of information
- Object of study and substantiation of hypothesis
- Source of scientific evidence

In the first stage of the research, photos are a source of information for the researcher. It is only one type of source of information among many others, but the most reliable one. It is prevalent to neglect this source in the first stage of the study, particularly in humanities. What is special about photography is that it reflects the factual state of affairs at the given moment. They may help us to navigate in a particular period of history under study. Whenever we conduct a study at the institute with colleagues, we try to get as many photographs on the subject as possible. This approach is particularly useful in obtaining valid information when it is not possible to physically visit a place, which used to exist in the past. We can’t go back in time, but photographs carry us back to those times.

Undoubtedly, there are written sources of information that reflect what had happened in the past, but they do not convey meaning as an image does. When we are reading a written document, we have to picture that image in our minds. This is how our perception system works; when we hear or read a word, let's say "a car", we immediately have a certain image of a car in our mind. Correspondingly, when a person reads a document, he constructs an image in his mind at his own discretion. Sources such as engravings, paintings, frescoes and similar things could be valuable when working with written documents.

In terms of credibility, certainly, photography is more reliable than a painting. It is often hard to determine the exact date of a painting or fresco in the temple. It could be two hundred years old or ten years old (re-created ten years ago during restoration). It is impossible to ascertain whether it repeats the original piece if there is no originals' phototype. For instance, a scientist reading a written document shapes the image according to his reasoning but that *image* will not be original. Consequently, researcher initiates reasoning on the grounds of this naturally' fabricated image,' concludes and, as a result, does not acquire reliable data. It is helpful to recognize that each person represents the same subject, phenomenon and event uniquely and differently. Thus, we cannot consider our own and someone else's ideas to be reliable. Suppose there is no photograph or sketch on the paper (written document). In that case, we cannot be confident that 'it' (the subject) looked like 'this.' This way, humanity's entire history is divided into the before photography era and the photography era.

As a result of eight years of applied expeditionary research, a comprehensive methodology was developed and validated

at the Expeditionary Corps (specialized department of the Memory Institute). The methodology provides scientists, researchers, and experts of various fields the skill of working with photography as a source of scientific evidence on their own. The methodological provisions are logical foundations that can set up a system of expert training, improve one's skills, and be a training program.

An extensive research practice preceded the introduction of photography as a source of credible scientific data methodology. In 2012-2020, the author developed several key prerequisites of this approach and conducted its approbation in scientific projects, expeditions and field studies. Particularly in the period from 2015 to 2023, an expeditionary group consisting of experts in philosophy, psychology, anthropology, sociology and criminology, had a chance to independently examine and verify the reliability and quality of this methodology, researching various historical phenomena in history in more than 40 field studies in dozens of countries on three continents. To learn more about the development of the methodology, its application and practical recommendations, please see the monograph ["Photography as a Source of Scientific Information"](#) (2020) by Dr. Oleg Maltsev, Prof. Maxim Lepskiy and Alexey Samsonov.

More on the subject of sources can be found in the [Collected Papers Book](#) of the conference ["Challenges of Source Evaluation in Science and Correlated Areas"](#) organized by [European Academy of Sciences of Ukraine in 2020](#).

\*  
\* \*

# SUICIDE ÉNERGÉTIQUE

## Article L100-4

Version en vigueur depuis le 25 août 2021

Modifié par LOI n°2021-1104 du 22 août 2021 - art. 86

Modifié par LOI n°2021-1104 du 22 août 2021 - art. 89 (V)

Modifié par LOI n°2021-1104 du 22 août 2021 - art. 93

I.-Pour répondre à l'urgence écologique et climatique, la politique énergétique nationale a pour objectifs :

1° De réduire les émissions de gaz à effet de serre de 40 % entre 1990 et 2030 et d'atteindre la neutralité carbone à l'horizon 2050 en divisant les émissions de gaz à effet de serre par un facteur supérieur à six entre 1990 et 2050. La trajectoire est précisée dans les budgets carbone mentionnés à l'article L. 222-1 A du code de l'environnement. Pour l'application du présent 1°, la neutralité carbone est entendue comme un équilibre, sur le territoire national, entre les émissions anthropiques par les sources et les absorptions anthropiques par les puits de gaz à effet de serre, tel que mentionné à l'article 4 de l'accord de Paris ratifié le 5 octobre 2016. La comptabilisation de ces émissions et absorptions est réalisée selon les mêmes modalités que celles applicables aux inventaires nationaux de gaz à effet de serre notifiés à la Commission européenne et dans le cadre de la convention-cadre des Nations unies sur les changements climatiques, sans tenir compte des crédits internationaux de compensation carbone ;

2° De réduire la consommation énergétique finale de 50 % en 2050 par rapport à la référence 2012, en visant les objectifs intermédiaires d'environ 7 % en 2023 et de 20 % en 2030. Cette dynamique soutient le développement d'une économie efficace en énergie, notamment dans les secteurs du bâtiment, des transports et de l'économie circulaire, et préserve la

compétitivité et le développement du secteur industriel ;

3° De réduire la consommation énergétique primaire des énergies fossiles de 40 % en 2030 par rapport à l'année de référence 2012, en modulant cet objectif par énergie fossile en fonction du facteur d'émissions de gaz à effet de serre de chacune. Dans cette perspective, il est mis fin en priorité à l'usage des énergies fossiles les plus émettrices de gaz à effet de serre ;

4° De porter la part des énergies renouvelables à 23 % de la consommation finale brute d'énergie en 2020 et à 33 % au moins de cette consommation en 2030 ; à cette date, pour parvenir à cet objectif, les énergies renouvelables doivent représenter au moins 40 % de la production d'électricité, 38 % de la consommation finale de chaleur, 15 % de la consommation finale de carburant et 10 % de la consommation de gaz ;

4° bis D'encourager la production d'énergie hydraulique, notamment la petite hydroélectricité, en veillant à maintenir la souveraineté énergétique, à garantir la sûreté des installations hydrauliques et à favoriser le stockage de l'électricité ;

4° ter De favoriser la production d'électricité issue d'installations utilisant l'énergie mécanique du vent implantées en mer, avec pour objectif de porter progressivement le rythme d'attribution des capacités installées de production à l'issue de procédures de mise en concurrence à au moins 1 gigawatt par an d'ici à 2024 ;

5° De réduire la part du nucléaire dans la production d'électricité à 50 % à l'horizon 2035 ;

6° De contribuer à l'atteinte des objectifs de réduction de la pollution atmosphérique prévus par le plan national de réduction des émissions de polluants atmosphériques défini à l'article [L. 222-9 du code de l'environnement](#) ;

7° De disposer d'un parc immobilier dont l'ensemble des bâtiments sont rénovés en fonction des normes « bâtiment basse consommation » ou assimilées, à l'horizon 2050, en menant une politique de rénovation thermique des logements concernant majoritairement les ménages aux revenus modestes ;

8° De parvenir à l'autonomie énergétique dans les départements d'outre-mer à l'horizon 2030, avec, comme objectif intermédiaire, 50 % d'énergies renouvelables à l'horizon 2020 ;

9° De multiplier par cinq la quantité de chaleur et de froid renouvelables et de récupération livrée par les réseaux de chaleur et de froid à l'horizon 2030.

10° De développer l'hydrogène bas-carbone et renouvelable et ses usages industriel, énergétique et pour la mobilité, avec la perspective d'atteindre environ 20 à 40 % des consommations totales d'hydrogène et d'hydrogène industriel à l'horizon 2030 ;

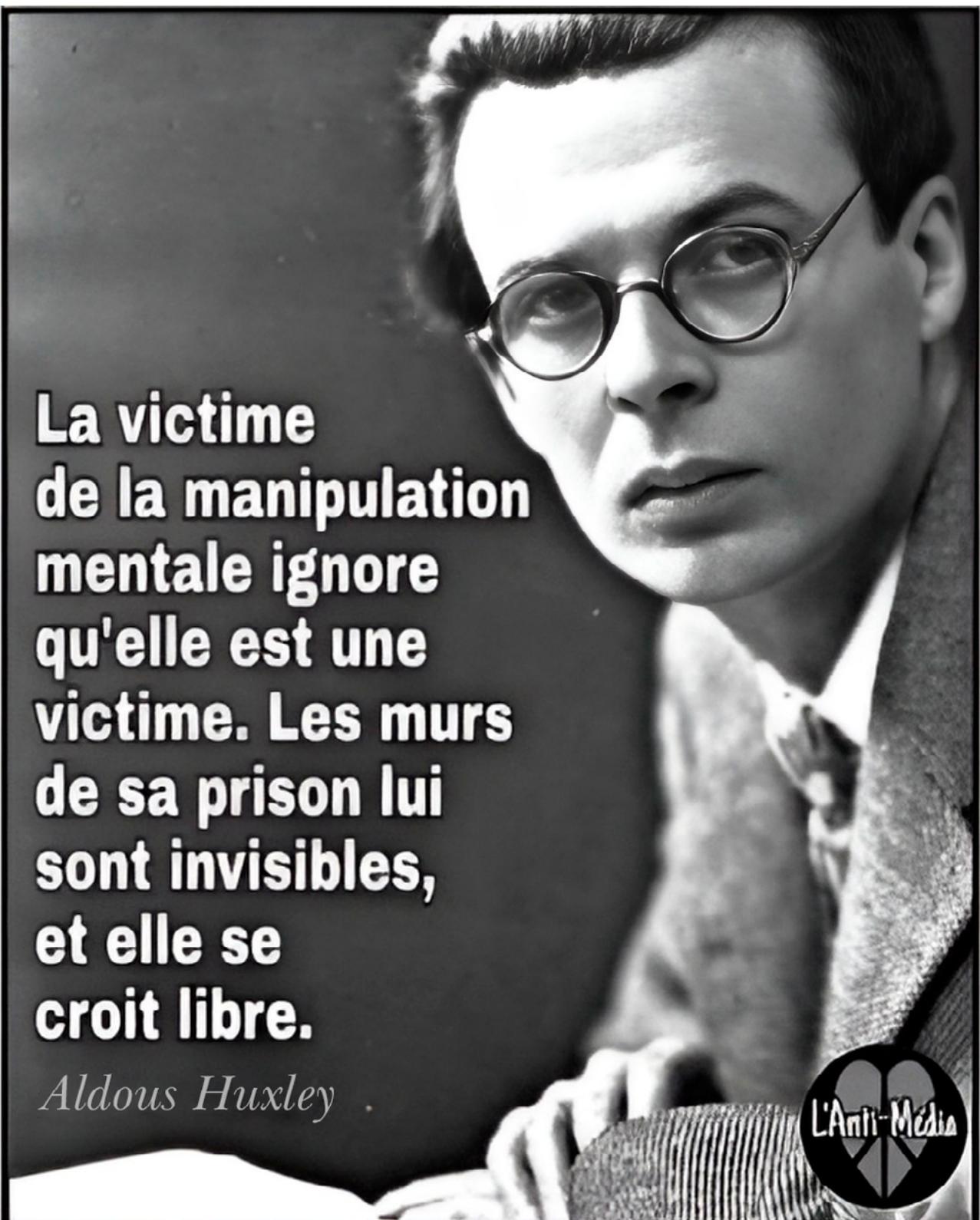
11° De favoriser le pilotage de la production électrique, avec pour objectif l'atteinte de capacités installées d'effacements d'au moins 6,5 gigawatts en 2028.

I bis.-Sans préjudice des dispositions prises pour assurer la sécurité nucléaire en application du titre IX du livre V du code de l'environnement, la décision d'arrêt d'exploitation d'un réacteur nucléaire ayant pour finalité l'atteinte des objectifs de la politique énergétique nationale, prise notamment en application du 4° du I de

l'article [L. 100-1 A](#) du présent code, du 5° du I du présent article ou de l'article L. 141-1, tient compte de l'objectif de sécurité d'approvisionnement mentionné au 2° de l'article [L. 100-1](#) et de l'objectif de réduire les émissions de gaz à effet de serre associées à la consommation d'énergie, en cohérence avec le 1° du I du présent article.

II.-L'atteinte des objectifs définis au I du présent article fait l'objet d'un rapport au Parlement déposé dans les six mois précédant l'échéance d'une période de la programmation pluriannuelle de l'énergie mentionnée à l'article [L. 141-3](#). Le rapport et l'évaluation des politiques publiques engagées en application du présent titre peuvent conduire à la révision des objectifs de long terme définis au I du présent article.

\*  
\* \*



**La victime  
de la manipulation  
mentale ignore  
qu'elle est une  
victime. Les murs  
de sa prison lui  
sont invisibles,  
et elle se  
croit libre.**

*Aldous Huxley*



# RECENSION

## ISRAËL/PALESTINE, DES CONSTRUCTIONS NATIONALES EN MIROIR<sup>1</sup>

Par Lucien Oulahbib

lucien.oulahbib@free.fr



Choisissons cinq arguments qui semblent bien se proposer comme éléments synthétiques globaux posant en surplomb et donc en curseur le canevas de ce livre, ce qui, étant situés en « introduction générale », indiquent, souvent, ce qu'il y a à penser substantiellement :

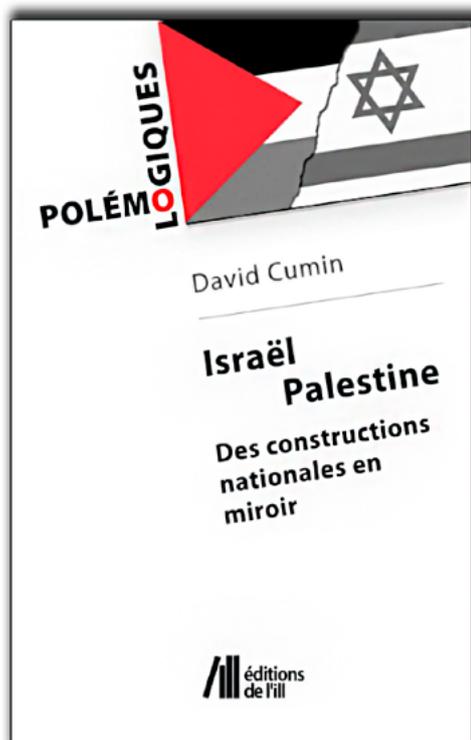
1/

(...) Parle-t-on de « peuple chrétien » ou de « peuple musulman » ? Non. (...). « Peuple israélien » alors plutôt que « peuple juif » ? Mai Israël ne se veut pas « l'État du peuple israélien », il se veut « l'État du peuple juif » (...)<sup>2</sup>

La définition de « peuple » est d'abord autochtone et ethnolinguistique au sens d'*avoir* (eu) des lignées ancestrales reliées, linguistiquement et territorialement ; de même que celle de la Cité grecque -au-delà de la césure homme/femme quant aux droits juridico-politiques. Et même si la notion d'État, en particulier moderne, en élargit la base, en particulier avec la notion de « droit du sol » -alors que celle de « droit du sang » qui a caractérisé » par exemple l'Etat allemand restreint le lien vers l'eth-

nos, le fait de savoir si ce lien est aussi territorial va de soi, mais pourtant, ici, se pose avec acuité pour l'auteur au vu sans doute des contestations voulant le nier ?...

Les mêmes que ci-dessus à vrai dire, iront reprocher aux israéliens de choisir la continuité historique en soulignant le caractère juif de leur État au lieu de le rendre ethniquement indifférent comme dans les autres nations occidentales alors



1 2022, éditions de l'ill.

2 *Op.cit.*, p. 22.

dans les autres nations limitrophes à Israël le caractère ethnique, par exemple arabe, est toujours souligné.

C'est là une véritable question, mais dont les réponses restent hypocrites d'un certain côté puisque ce qui est demandé à Israël ne l'est pas aux membres de la Ligue Arabe. Ensuite il s'avère que chaque nation détient sa singularité et que l'on ne peut pas reprocher à Israël de refuser de vivre le devenir des Normands ou de Bretons en France car Israël est issu de la Loi créant un peuple *hic et nunc* alors que la France provient de l'adhésion des Francs, vainqueurs en Gaule romaine, au christianisme, ce qui fait du destin de ce pays comme celui de la Russie une finalité christique ouverte ethniquement se matérialisant donc en son message d'universalité non contrainte, à la différence de ce que pensaient les mentors de 89 et de la 3ème République à la rationalité par trop scientifique,

Ce qui fait que dans ces conditions mystiques originales, toujours singulières, de la création des Nations, au sens eschatologique fort, il se trouve que la téléologie adoptée, celle des moyens adaptés aux buts, doit y être compatible, ce qui implique que le travail ecclésiastique de l'État doit déboucher sur une entéléchie, une forme spécifique, qui ne souffre d'aucune contrainte qui l'empêcherait de progresser, à l'instar d'ailleurs du souhait de chaque nation qui veut rester souveraine : soit donc par exemple une irréductibilité singulière, autant de la France d'Israël et de la Russie qui doit être acceptée telle quelle tant que sa présence en progrès ne va cependant pas à l'encontre de celle des autres.

On peut certes rétorquer qu'autant Israël que la Russie ou autrefois et même maintenant la France empiètent justement sur le *limes* d'autrui. Sauf que les situations ne sont pas les mêmes: la majorité de la

population arabe en Israël a été importée par sa colonisation du 7ème siècle et onze siècles plus tard par le développement instauré par les kibboutz de la fin du 19e siècle (bien expliqué par [Mitchell G. Bard dans Mythes et réalités des conflits du Proche Orient](#), voir ici en *infra*) ; de même, la Russie bolchevique avait ressuscité une région ukrainienne autrefois sous les coupes polonaises lituanienues et russes; et la France n'a pas su (pu, voulu) comprendre que les populations autochtones d'Afrique du Nord auraient préféré rester dans l'empire mais autonomes comme l'avait souligné Jacques Soustelle après la victoire sur les nassériens en 1958 lors de la dite «bataille d'Alger»; du moins si les extrêmes des deux bords (les uns en bourrant les urnes lors du dit «Statut de 1947» pour empêcher la concurrence des autochtones francophones, les autres en assassinant depuis la provocation de Sétif tout non pro-djihadiste en 54) n'avaient pas poussé de Gaulle à choisir le pire. Tout cela pour dire que la revendication de la continuité historique en progression peut être recevable si elle est légitime et surtout portée par des forces suffisamment importantes pour imposer une solution, alors que par exemple et a contrario, les Kurdes, et encore moins les Berbères, n'arrivent à atteindre parce qu'ils restent soumis à des conceptions étrangères à leur singularité, les premiers par l'idéologie bolchevique les seconds par l'arabisme qui les broie.

2/

« (...) Á la naissance du sionisme, la Palestine ne comptaient qu'un petit nombre de juifs. (...) »<sup>3</sup>

Mais dans ce cas *idem* pour les « arabes » dont les guillemets indiquent l'aspect disparate de leur origine, déjà historique : il n'est pas dit que les cananéens et les philistins présents en même temps que les Hébreux

<sup>3</sup> *Idem.*, p. 27.

(avant qu'ils ne deviennent « Juifs » via Moïse et son retour avec les Tables) aient été « arabes » par anticipation ; quant au Coran il y est bien indiqué la présence d'« *enfants d'Israël* » (2 :47<sup>4</sup>) qui dans ce cas ne peuvent être seulement appréhendés religieusement (eschatologiquement) mais également territorialement (téléologiquement et entéléchiquement) ; enfin des arguments démographiques relativisent autant cette question du « petit nombre de juifs » que celle des « arabes » comme je l'ai déjà indiqué ailleurs<sup>5</sup>.

3/

« (...) cependant qu'il [Israël] viole, sans être sanctionné, le régime de l'occupation belligérante, qu'il ignore le droit des réfugiés au retour, qu'il empêche l'exercice par le peuple palestinien de son droit à l'autodétermination. (...) »<sup>6</sup>

Ces mots leurs concepts et imaginaires (connotations) renvoient tout d'abord plus profondément à la manière dont (se déploie et se développe) s'est déployée et développée non seulement juridico-politiquement comme semble le faire David Cumin, mais également socio—éco-politiquement la présence juive/israélienne depuis son « retour » de plus en plus massif sur leur terre « historique » ; car s'il s'agissait d'une « occupation » *telle quelle* il n'y aurait pas eu ni « achat » légal de terre ni offre de travail pour assainir les marais et jeter les bases d'une agriculture kibboutzim attirant non seulement les gens du cru mais aussi nombre d'étrangers à la contrée : ainsi dans *Mythes et réalités des conflits du Proche Orient*, Mitchell G. Bard indique<sup>7</sup> :

4 <https://coran-seul.com/index.php/verset?-sourate=2&verset=47>

5 Lucien Oulahbib, Le PEUPLE JUIF ? Inventé et nettoyeur ethnique... *Revue Controverses*, N° 12, novembre 2009, pp. 165-186, <http://www.controverses.fr/pdf/n12/oulabib12.pdf>

6 *Op.cit.*, Israël/Palestine, D. Cumin, p. 23.

7 <https://www.jewishvirtuallibrary.org/jsource/>

« (...) La population juive augmenta de 470 000 ,mes entre la Première et la Deuxième Guerre Mondiale, tandis que la population non juive croissait de 588 000 personnes. En fait, la population arabe permanente augmenta de 120% entre 1922 et 1947. Cette croissance rapide était le résultat de plusieurs facteurs.

L'immigration à partir des Etats voisins représentait 37% de l'immigration totale dans ce qui deviendrait l'Etat d'Israël. Elle était le fait d'Arabes qui voulaient profiter de l'amélioration du niveau de vie que les Juifs avaient rendue possible. La population arabe s'accrut aussi grâce à l'amélioration des conditions de vie créées par les Juifs car ils asséchaient les marécages générateurs de malaria et apportaient à la région un système sanitaire et des services médicaux améliorés. Ainsi, par exemple, le taux de mortalité infantile chez les Musulmans tomba de 201 pour mille en 1925 à 94 pour mille en 1945 et l'espérance de vie s'éleva de 37 ans en 1926 à 49 ans en 1943. La population arabe augmenta le plus dans les villes où d'importantes populations juives avaient créé de nouvelles possibilités économiques. De 1922 à 1947, la population non juive augmenta de 290% à Haïfa, de 131% à Jérusalem et de 158% à Jaffa. La croissance dans les villes arabes fut plus modeste : 42% à Naplouse, 78% à Jénine et 37% à Bethléem. (...)

Depuis le début de la Première Guerre Mondiale, une partie des terres de Palestine appartenait à des propriétaires absents qui vivaient au Caire, à Damas et à Beyrouth. Environ 80% des Arabes de Palestine étaient des paysans criblés de dettes, semi-nomades et des Bédouins. Les Juifs évitèrent, de façon générale, d'acheter des terres dans des régions où des Arabes pouvaient être déplacés. Ils recherchaient des terres qui étaient en grande partie incultes,

[myths/MythsandfactsFrench.pdf](#) (pp. 23,24,25)

marécageuses, bon marché et, surtout, sans métayers. (...).Après avoir acheté toutes les terres incultes disponibles, les juifs commencèrent à acheter des terres cultivées. Beaucoup d'Arabes étaient désireux de vendre à cause de la migration vers les villes côtières et parce qu'ils avaient besoin d'argent pour investir dans l'industrie des agrumes.(...)

En 1947, les possessions juives en Palestine se montaient à 926 000 hectares. Environ 90 000 de ces hectares furent achetés au gouvernement mandataire ; 60 000 furent achetés à différentes églises et 775 000 à des Arabes. L'analyse des achats de terrains de 1880 à 1948 montre que 73% des terrains juifs avaient été achetés à de gros propriétaires terriens et non à de pauvres fellahs (...).

Cela fait immanquablement penser à la présence française en « Algérie » lorsque dans l'enseignement scolaire, français, est indiqué uniquement la spoliation des terres et les massacres alors que concernant la première un Pierre Goinard a pu indiquer dans son livre majeur *Algérie, l'œuvre française* (2001<sup>8</sup>) :

« (...) En 1954 les Indigènes possédaient environ 10 millions d'hectares dont 4 250 000 arables, un peu moins de la moitié, les Européens 2 750 000 et les sols en moyenne les plus riches. A ceux qui se scandalisent de cette disproportion, il faut rappeler que les terres les plus fertiles des Européens avaient été arrachées par eux au maquis ou aux marécages, et qu'ils avaient, dans les steppes, élargi leur domaine sur des étendues jusque-là à demi stériles (...). Il convient aussi de se remémorer que sous la domination turque les cultivateurs – à part les montagnards ayant conservé plus ou moins complètement leur indépendance- ne disposaient en toute propriété que d'une minime frac-

tion du territoire. En dehors des haouchs appartenant à des notables turcs ou kou-loughlis, le domaine du beylik n'avait cessé de s'agrandir par la confiscation des terres de tribus insurgées, louées à d'autres, dites *maghzen*, chargées de percevoir les impôts sur celles qui demeuraient vassales. Par ailleurs, de nobles familles autochtones, quasi féodales, possédaient d'immenses domaines dans l'intérieur du pays. (...) »

4/

« (...) Le Proche-Orient n'ignore pas le « nationalisme laïc » : ainsi le kémalisme ou le panarabisme en ses diverses versions »<sup>9</sup>.

En fait, le terme même de « laïc » ne fait pas partie de leur idiome car le nationalisme arabe et l'islam politique restent les deux faces d'une *même* médaille eschatologique, (il n'y a pas de séparation « organique » -au sens durkheimien- dans le Droit lui-même) comme je l'ai relaté ailleurs<sup>10</sup> ; et, en ce sens, il n'est pas tant question chez le premier de « rompre » avec les « fondements » que de les moderniser, les « réformer » ; ce qui, certes, ne plut pas aux « fondamentalistes » -qui s'en trouvèrent d'ailleurs renforcés en 1979 avec la révolution khomeyniste en Iran, mais qui fit cependant dire auparavant à Nasser comme aux dirigeants baathistes qu'ils labouraient le *même* sillon puisque « Mahomet aura été le premier fondateur du socialisme arabe » ce qui fut repris ensuite en filigrane jusqu'à aujourd'hui dans les affrontements entre ces deux courants, en Algérie comme en Egypte en ce sens où il ne s'agit pas d'une opposition de nature mais en degré quant à l'avenir du « monde arabe »<sup>11</sup>...

9 *Op.cit.*, Israël/Palestine, D. Cumin, p. 23.

10 <http://www.controverses.fr/pdf/n3/oulah-bib3.pdf>

11 Voir à ce sujet mon ouvrage sur ce point : [https://books.google.fr/books/about/Le\\_monde\\_arabe\\_existe\\_t\\_il.html?id=qwkOAQAAMAA-J&redir\\_esc=y](https://books.google.fr/books/about/Le_monde_arabe_existe_t_il.html?id=qwkOAQAAMAA-J&redir_esc=y)

5/

On s'interroge *in fine* sur l'identité de l'Occident : racines « judéo-chrétiennes » ou « gréco-romaines » ? Depuis les années 1980, les premières, religieuses (d'affiliation protestante), tendent à expliquer les secondes, profanes (tout en étant plutôt catholiques), dans le discours public. (...) <sup>12</sup>

Ces « racines » ont été pourtant ces temps-ci plutôt recherchés dans « le discours public » (en particulier autour du projet de Constitution européenne en 2005) du côté de « l'apport » musulman à la culture européenne <sup>13</sup>, à voir d'ailleurs les critiques très acerbes qui ont accompagné la sortie du livre de Sylvain Gouguenheim, *Aristote au Mont St Michel* (2008) <sup>14</sup>, cet auteur cherchant à montrer précisément que la filiation avec le savoir grec avait eu ses filières spécifiques différenciées de l'influence islamique (il suffit d'ailleurs de rappeler le livre critique de Thomas d'Aquin, *Contre Averroès* <sup>15</sup>, pour s'en rendre compte...).

Finalement, le livre de David Cumin relate bien plus, semble-t-il, le déroulé juridico-historique de l'affrontement que son origine et devenir socio-politiques. Car, au fond, ne s'agit-il pas aussi d'une question de délimitation gnoséologique des *faits* ? En effet, à parcourir la bibliographie (pp. 313-316), il aurait été pertinent semble-t-il d'y trouver les travaux pourtant assez récents d'un Benny Morris (2008) et de Yoav Gelber (2013) sur 1948 <sup>16</sup> voire

<sup>12</sup> *Op.cit.*, Israël/Palestine, D. Cumin, p. 23.

<sup>13</sup> <http://www.assembly.coe.int/nw/xml/XRef/Xref-XML2HTML-FR.asp?fileid=15196>

<sup>14</sup> [https://fr.wikipedia.org/wiki/Aristote\\_au\\_mont\\_Saint-Michel](https://fr.wikipedia.org/wiki/Aristote_au_mont_Saint-Michel)

<sup>15</sup> <https://editions.flammarion.com/contre-averroes/9782080707130>

<sup>16</sup> <https://www.amazon.fr/1948-History-First-Arab-Israeli-War/dp/0300126964>  
et <https://www.lesprovinciales.fr/presse/luc->

plus anciens d'un A.R Abdel Kader (1961, *le conflit judéo-arabe*, aux éditions... François Maspéro <sup>17</sup>) ou encore d'un Yeh Ben-Arieh sur *Jérusalem au dix-neuvième siècle* (1980/2003 <sup>18</sup>) du travail de Joseph Veinberg (1970, *La vérité sur le conflit israélo-palestinien* <sup>19</sup>) et celui de Liliane Messika et Fabien Ghez, *La paix impossible ?* (2006 <sup>20</sup>) pour en citer quelques-uns ; sans parler des mémoires de Bill Clinton relatant comment Yasser Arafat a refusé les accords d'Oslo II <sup>21</sup> qui précisent bien tous comment les « réfugiés » ont-ils pu surgir, quels sont les obstacles qui ont pu empêcher qu'une paix juste et durable puisse émerger, ne serait-ce que dans le refus préalable « arabe » d'accepter la résolution onusienne 181 du 29 novembre 1947 (tel l'article 9) <sup>22</sup> ...

Par contre, se repère dans la bibliographie proposée, et plus étonnamment, les noms des Dominique Duval, et Shlomo Sand (entre autres) alors que les premiers travaux cités montrent bien, à l'opposé strict des propos avancés par ces deux derniers auteurs, qu'il n'y a pas eu par exemple un « plan » de Ben Gourion pour épurer la contrée de tout « arabe » (qui participait à l'effort de développement comme indiqué plus haut), et, pour le second, de considérer (à l'instar des baathistes syriens) que le « peuple juif » aurait été « inventé »

[ien-s-oulahbib-commentaire/](http://www.ien-s-oulahbib-commentaire/)

<sup>17</sup> <https://www.monde-diplomatique.fr/1962/06/A/24744>

<sup>18</sup> <http://www.lyber-eclat.net/livres/jerusalem-au-dix-neuvieme-siecle/>

<sup>19</sup> <https://www.ebay.fr/itm/372198288209>

<sup>20</sup> <https://www.amazon.com/quelques-verites-sur-conflit-israelo-arabe/dp/2841877256>

<sup>21</sup> [https://www.amazon.fr/gp/product/2738115535/ref=ppx\\_yo\\_dt\\_b\\_search\\_asin\\_title?ie=UTF8&psc=1](https://www.amazon.fr/gp/product/2738115535/ref=ppx_yo_dt_b_search_asin_title?ie=UTF8&psc=1)

<sup>22</sup> <https://web.archive.org/web/20140705022846/https://unispal.un.org/unispal.nsf/9a798adb-f322aff38525617b006d88d7/7f0af2bd897689b-785256c330061d253?OpenDocument>

(j'ai d'ailleurs récusé, dans le même article cité en note 5, leurs analyses<sup>23</sup>). Observons par contre que ledit « peuple palestinien » est écrit sans guillemets par David Cumin, sans que son émergence ne soit remis en question...

\*  
\* \*

---

23 <http://www.controverses.fr/pdf/n12/oula-bib12.pdf> *Op.cit.*, p. 175.

## Mortalité toutes causes suivant le statut vaccinal

En Nouvelle-Zélande les scientifiques ont accès à la mortalité toutes causes par statut vaccinal

En France c'est interdit, le pouvoir refuse de donner ces chiffres aux scientifiques !

Prenons le mois de décembre 2022 en NZ

Il y a 27 décès / 100 000 non vaccinés en vert

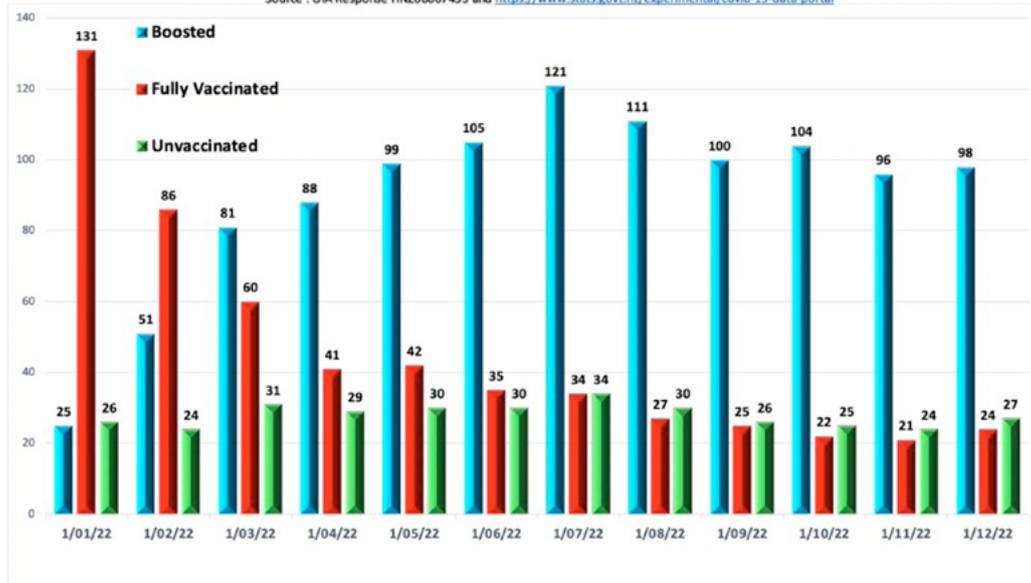
24 décès / 100 000 injectés 2 doses en rouge

Mais 98 décès / 100 000 injectés 3 doses en bleu

**363 % en plus de décès chez les boostés que chez les non-injectés !**

### Vaccination Status of All Cause Mortality per 100K of each Vaccination Status during 2022 in NZ

Populations are calculated on the 1<sup>st</sup> of each month based on NZ Residential Population of 'eligible population' (people over the age of 5 years old) as published by StatsNZ, and the number of Vaccinated/Boosted people in NZ as reported on the corresponding day by the Ministry of Health.  
Source : OIA Response HN20007453 and <https://www.stats.govt.nz/experimental/covid-19-data-portal>





# UN JUIF SUR LE MONT DU TEMPLE ET C'EST LA GUERRE

[6 JANVIER 2023]

Par Liliane Messika

[lili.messika@lili-ecritures.com](mailto:lili.messika@lili-ecritures.com)



## Encore un scandale dû aux colons extrémistes de droite (double pléonasme)

Itamar Ben Gvir est « *Débraillé, drôle, vulgaire, le col de chemise et la kippa blanche de travers, la sueur au front, pas rasé, pas coiffé, il tempête, sourire en coin, l'œil cherchant sans cesse l'objectif de la caméra.* <sup>1</sup> »

Ainsi nous le décrit le quotidien Mondial de référence de l'antisionisme. Ben Gvir est le contraire de Mélenchon, qui ne porte pas de kippa et dont le débraillé est signe de simplicité bonhomme.

Rien à voir non plus avec nos députés de la NUPES. Eux incarnent la respectabilité et le souci de la démocratie, ce pourquoi *Le Monde* les encense, quand seuls les extrémistes de droite remarquent « *une gauche sale, débraillée, qui crie partout.* <sup>2</sup> »

Il n'y a qu'une seule chose que *Le Monde* déteste plus que l'extrême-droite, c'est l'État juif, même quand il est gouverné

<sup>1</sup> [https://www.lemonde.fr/international/article/2022/11/03/ben-gvir-le-mauvais-genie-de-la-droite-israelienne\\_6148352\\_3210.html](https://www.lemonde.fr/international/article/2022/11/03/ben-gvir-le-mauvais-genie-de-la-droite-israelienne_6148352_3210.html)

<sup>2</sup> <https://www.lavoixdunord.fr/1208673/article/2022-07-21/une-gauche-sale-debraillee-qui-crie-partout-les-deputes-nupes-devront-il-revoir>

à gauche. Mais ô joie ! Le nouveau gouvernement est à droite et comprend deux partis religieux. On peut donc le haïr en toute légitimité.

Haïr. *Le Monde*, lui-même quintessence du bien, ne s'en prive pas, montrant la voie royale de l'antisionisme à l'honnête homme-femme-LGBTQIAETC du XXI<sup>e</sup> siècle : « *Il est violent. Homophobe, antilibéral et antidémocrate, il croit en la suprématie de la loi divine et en celle du peuple juif.* »

Il croit en la suprématie du peuple juif, ou bien il considère que le peuple juif est chez lui dans l'État juif, comme les Français en France ?

Être antidémocrate, cela veut dire refuser la légitimité du suffrage populaire. Ce qu'a fait avec insistance Mélenchon quand il s'est avéré qu'il n'avait été élu ni président de la république par les urnes, ni premier ministre par les autres.

Qui est antidémocrate, le député élu ou le journaliste qui lui dénie sa légitimité ?

**Horreur : un Juif sur l'esplanade des mosquées ! PRO-VO-CA-TION !**

« *En Israël, le nouveau ministre Itamar Ben Gvir joue les incendiaires sur l'esplanade des Mosquées* ».



Ce jugement sobre et dénué d'affect sonne le glas des espérances Mondaines et mondiales de voir l'esplanade des mosquées consacrée islamo-musulmane.

Mahomet en avait rêvé, ou en tout cas il avait rêvé d'une mosquée « lointaine », ou plus précisément c'est ce qu'un écrit apocryphe raconte, un rêve dans lequel il s'envolait d'une mosquée lointaine pour monter au ciel.

Il n'existait pas encore de mosquée à Jérusalem du vivant de Mahomet, ou lors de la rédaction du Coran, mais une basilique chrétienne, elle-même érigée sur les ruines du Temple juif. Les deux mosquées qui ont transformé le Mont du temple en Esplanade des mosquées, mettant du baume au cœur des lecteurs vespéraux, ont été bâties par le calife Abd al-Malik à la fin de la période omeyyade, c'est-à-dire vers l'an 1000, soit pile poil 1662 ans après le premier temple de Salomon.

Jérusalem n'a été intronisé « troisième lieu saint de l'islam » que très tardivement, au grand dam de la grotte de Hira, tenante du titre, où Mahomet a reçu la révélation de l'ange Gabriel. Cela a aussi frustré Qom, Kairouan, Alep, Kufa et d'autres, où les musulmans se rendent en pèlerinage. Les premiers pèlerinages musulmans à Jérusalem, eux, datent de 1967. Précédemment, les occupants ottomans, puis britanniques, puis jordaniens, faisaient la loi du plus fort à Jérusalem. Les Juifs étaient alors interdits de leurs lieux saints.

### **La provocation, les Israéliens ont ça dans le sang**

Le crime de lèse-Monde commis par Ben Gvir le 3 janvier 2023 n'a d'égal que celui d'Ariel Sharon le 28 septembre 2000. Cette visite est ce qui, dans le dogme des mondialo-antisionistes, a provoqué l'Intifada.

Pour les Palestiniens, cette confrontation violente est une initiative de Yasser Arafat dans la foulée des « négociations de paix » de Camp David.

Vous avez oublié qui était Yasser Arafat ? Non, impossible ! En revanche, Ariel Sharon, mmmh ? Ce n'est pas grave : demandez à n'importe quel mondo-lecteur de vous réciter la sourate :

*« en 2000, le chef du Likoud, qui menait l'opposition en Israël à l'époque, avait fait incursion sur le site. La provocation avait entraîné des affrontements puis le déclenchement de la deuxième Intifada. »<sup>3</sup>*

### **Les faits, entendus de la bouche du cheval**

En 23 ans, *Le Monde* n'a pas eu le temps de lire les déclarations des protagonistes, Barak l'Israélien et Clinton l'Américain :

*« La visite de Sharon... a été coordonnée avec Jibril Rajoub [le chef de la sécurité de l'Autorité palestinienne en Cisjordanie]... Nous savons, grâce à des renseignements précis, qu'Arafat [après Camp David] avait l'intention de déclencher une confrontation violente – le terrorisme. [La visite de Sharon et les émeutes qui ont suivi] sont tombées entre ses mains comme une excellente excuse, un prétexte. »<sup>4</sup>*

Ou celle du ministre palestinien de la Communication de l'époque, Imad al-Faluji :

*« L'Autorité Palestinienne avait commencé à se préparer au déclenchement de l'Intifada depuis le retour des négociations de Camp David, à la demande du président Yasser Arafat, qui prévoyait cette action*

<sup>3</sup> [https://www.lemonde.fr/international/article/2023/01/04/israel-devenu-ministre-itamar-ben-gvir-joue-les-incendiaires-sur-l-esplanade-des-mosques\\_6156535\\_3210.html](https://www.lemonde.fr/international/article/2023/01/04/israel-devenu-ministre-itamar-ben-gvir-joue-les-incendiaires-sur-l-esplanade-des-mosques_6156535_3210.html)

<sup>4</sup> <https://www.theguardian.com/world/2002/may/23/israel3>

*comme une étape complémentaire à la fermeté palestinienne dans les négociations et non comme une protestation spécifique contre la visite de Sharon au Al-Haram Al-Qudsi [Mont du Temple].<sup>5</sup> »*

Il ne s'était passé qu'une douzaine d'années depuis les faits, quand l'une des veuves les plus riches du monde, Suha Arafat<sup>6</sup>, a confirmé les propos d'al-Faluji et des autres acteurs présents, en ne mâchant pas ses souvenirs. Heureusement, les reporters du *Monde* ne lisent pas la presse du Moyen-Orient. À moins qu'ils l'ignorent par snobisme ?

Malgré tout, c'est embêtant, ces faits qui contredisent les préjugés mondiaux ! Et encore pire, que le fauteur de guerre soit aussi celui qui a quitté sans contrepartie Gaza avec armes, armée, colons, mais pas bagages<sup>7</sup>, en août 2005 : arrêter une occupation, c'est pacifique, donc de gauche, alors que Sharon était l'archétype du suprémaciste de droite.

On ne change pas une image qui gagne. On peut juste passer vite fait sur les faits qui dérangent...

### **Les petites histoires du monde face à l'Histoire majuscule**

Le Mont du Temple, alias Haram el-Sharif en Unesco dans le texte depuis 2016<sup>8</sup> :

<sup>5</sup> Al-Ayyam (PA), 6 décembre 2000. Traduction [MEMRI](https://www.memri.org)

<sup>6</sup><https://www.jpost.com/middle-east/suha-arafat-admits-husband-premeditated-intifada>

<sup>7</sup> Les bagages, c-à-d toute l'infrastructure industrielle, notamment les serres, avaient été achetés aux colons en partance par des Juifs américains caritatifs qui voulaient mettre le pied à l'étrier des Palestiniens. <https://www.nbcnews.com/id/wbna9331863>

<sup>8</sup> <https://www.i24news.tv/fr/actu/israel/diplomatie-defense/127563-161013-l-unesco-va-voter-un-texte-niant-le-lien-entre-le-judaisme-et-le-mont-du-temple>

« Les musulmans le vénèrent comme le troisième lieu saint de l'islam tandis que les Juifs le considèrent, sous le nom de mont du Temple, comme le site le plus sacré du judaïsme. »

Les musulmans « vénèrent », alors que les Juifs « considèrent ». Le rêve de Mahomet est intangible et irréfragable, alors que les Juifs racontent des histoires de grand-mères : « selon la tradition, ont été édifiés les deux temples juifs de l'Antiquité, aujourd'hui détruits. »

Y a pas de quoi être vénèr ?

Ce n'est pas la tradition qui a édifié les deux temples dont témoignent d'innombrables vestiges archéologiques, c'est le roi Salomon, en 957 avant Jésus-Christ. Vous êtes juif, Salomon ? Et un millénaire plus tard, Jésus y chassait les marchands : ceux du temple, pas ceux de la mosquée.

### **L'ONU veut « partager » Jérusalem.**

Elle n'a pas demandé leur avis aux propriétaires légitimes depuis plus longtemps que l'invention de l'islam ou l'existence d'une entité française. Ce qui est à elle est à elle et ce qui est aux Juifs est à tout le monde sauf aux Juifs.

Quand la SDN, puis l'ONU, ont élaboré le plan de partage de la Palestine mandataire (qui n'avait jamais été un État depuis les royaumes juifs), ils ont concocté une Jérusalem internationale, pour que les fidèles des trois monothéismes y puissent venir prier, car ce n'était pas le cas pendant les quatre siècles d'empire ottoman. Ça ne l'a pas été non plus après leur décision : sept États arabes ont attaqué l'État nouveau-né, au chevet duquel n'avait résonné ni hautbois ni musette et, comme les vaincus inattendus ont refusé de négocier une paix, il en est sorti des « lignes d'armistice ». Sauf pour Jérusalem, que la Jordanie a purement et simplement annexé, avec le reste de la Cisjordanie.

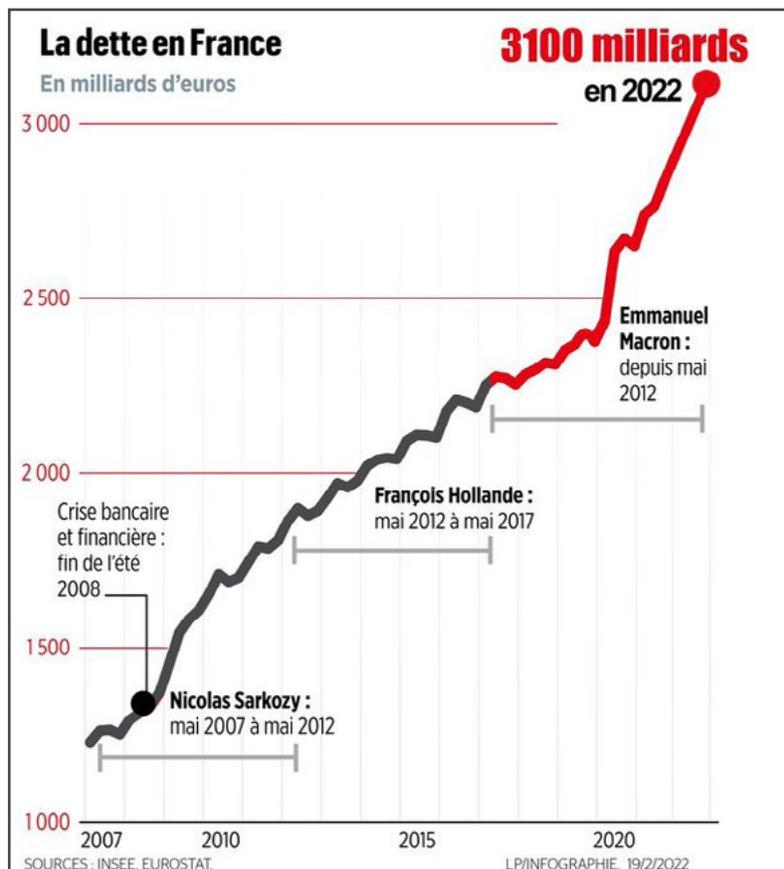
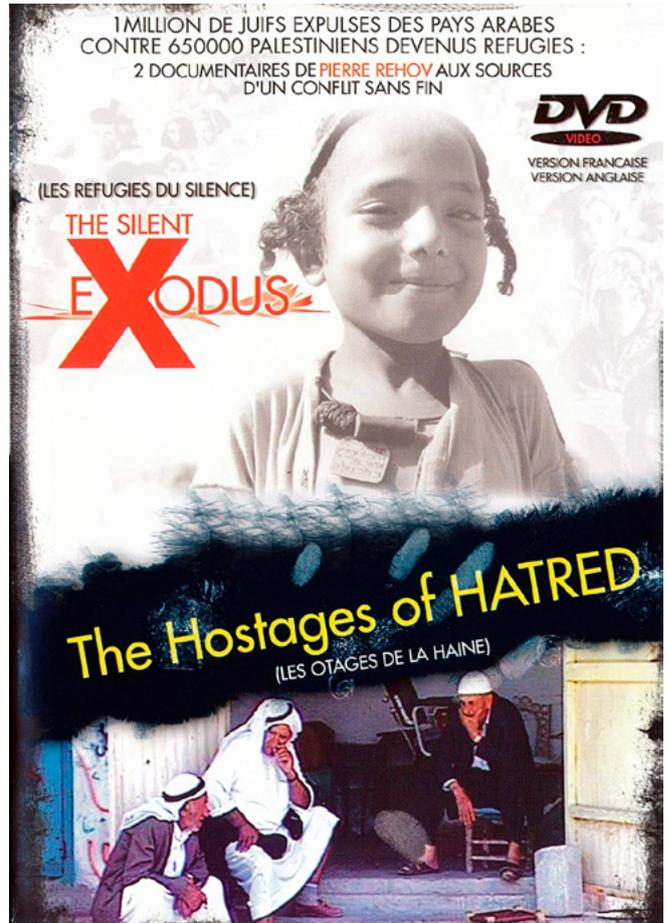
Seuls les fidèles des deux plus jeunes monothéismes purent y prier. Le plus ancien, celui d'origine, n'y eut de nouveau accès qu'après sa victoire éclair de 1967, libérant les lieux saints et garantissant leur accès par les croyants de tous les cultes.

Mais dans le ridicule espoir de se faire pardonner leur victoire militaire, Israël a laissé à la Jordanie l'administration du Mont et de ses mosquées.

Ce faisant, les dirigeants israéliens ont offert à tous les antisémites du monde, qui se donnent la main, 72 verges pour se faire battre. Cela n'a jamais cessé depuis lors.

C'est bien la preuve que la circoncision n'est pas une garantie contre la connerie. **LM♦**

\*  
\* \*



commença à Palerme (1282). — La prov. a été...

**PALES**, déesse des troupeaux et des bergers (Myth. rom.).

**PALESTINE**, contrée de la Syrie, entre la Phénicie au N., la mer Morte au S., la Méditerranée à l'O. et le désert de Syrie à l'E., arrosée par le Jourdain. C'est une bande de terre étroite, resserrée entre la mer et le Liban, et parcourue par le Jourdain, qui s'y jette dans la mer Morte. Elle est appelée aussi, dans l'Écriture sainte, *Terre de Chanaan*, *Terre promise* et *Judée*. C'est aujourd'hui un État juif sous le mandat de l'Angleterre; 770.000 h. cap. *Jérusalem*.

Vers le XXIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., les Sémites de la Chaldée méridionale remontèrent l'Euphrate : les autres franchi-

LAROUSSE 2025

2020 :	2021 :
 <p><b>Théorie du complot</b>  <b>Pourquoi les électeurs du RN croient que le coronavirus a été inventé en laboratoire</b>  <small>publié le 30 mars 2020 à 8h30</small></p>	 <p><b>Sur les traces du virus</b>  <b>Origines du Covid : les doutes s'accumulent autour du laboratoire de Wuhan</b>  <small>publié le 25 mai 2021 à 18h32</small></p>
 <p><b>Conspiration autour d'un labo à Wuhan : tous les chemins mènent à Steve Bannon</b>  <small>Publié le 17/05/2020 - 16:42</small></p>	 <p><b>Covid-19 : l'OMS veut une enquête sur l'hypothèse d'une fuite depuis un laboratoire chinois</b>  <small>Publié le 30/03/2021 - 12:30</small></p>
 <p><b>LES DÉCODEURS - VÉRIFICATION</b>  <b>L'étrange obsession d'un quart des Français pour la thèse du virus créé en laboratoire</b>  <small>Publié le 31 mars 2020 à 20h20</small></p>	 <p><b>PIXELS - CORONAVIRUS ET PANDEMIC DE COVID-19</b>  <b>Origines du Covid-19 : Facebook ne va plus supprimer les théories sur le virus issu d'un laboratoire</b>  <small>Publié le 27 mai 2021 à 17h21 - Lecture 2 min.</small></p>



ÉDITION N°22

# DOGMA

REVUE DE PHILOSOPHIE ET DE SCIENCES HUMAINES

DOI [HTTPS://DOI.ORG/10.46805/DOGMA](https://doi.org/10.46805/DOGMA)

ISSN 2726-6818

CONTACTS:

[WWW.DOGMA.LU](http://WWW.DOGMA.LU)

[INFO@DOGMA.LU](mailto:INFO@DOGMA.LU)